



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES

POÉSIES DE CATULLE

LYON

IMPRIMERIE LOUIS PERRIN

1879-1882

⊙

C. VALERI CATULLI LIBER

LES

POÉSIES DE CATULLE

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE ROSTAND

Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie

Avec un Commentaire critique & explicatif

PAR

E. BENOIST

Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris

TOME PREMIER

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
AU CONCOURS DU PRIX JULES JANIN



PARIS

HACHETTE ET C^{ie}, ÉDITEURS

79, Boulevard Saint-Germain, 79

M DCCC LXXXII

⊙

**LIBRARY OF THE
LELAND STANFORD JR. UNIVERSITY.**

A24810



PRÉFACE

LE lecteur bienveillant, que le goût de la poésie antique a engagé à ouvrir ce livre, a droit à quelques explications sur les motifs qui ont déterminé l'entreprise & sur la manière dont elle a été conduite. S'excuser d'être venu augmenter le nombre de ceux qui sollicitent l'attention du public à l'ombre de la gloire de quelque illustre Ancien, est une obligation pour l'auteur. Il espère d'ailleurs faire apprécier ce que son effort a de sincère & de consciencieux, & gagner pour son compte un peu de la faveur que le nom de Catulle aura d'abord éveillée.

La traduction qui est ici présentée aux amis des Lettres n'est pas le début poétique de celui qui l'a écrite. Il a tenté déjà, comme tant d'autres, de donner une expression personnelle à quelques-uns des sentiments qui sont le fond & le thème éternel, toujours rajeuni, de la

F. 255. 32 f. 72

poésie. Mais il n'a pas cette présomption d'oublier que l'invention s'étend & s'avive, que l'inspiration même se retrempe & se rafraîchit dans l'étude des maîtres. Relisant l'œuvre de Catulle, en admirant une fois de plus la sève vigoureuse & exquise, il s'est dit que l'amant de Lesbie, l'auteur des Épithalames fut à la fois un des plus grands poètes de l'antiquité romaine, si la sincérité & la passion avant tout font le poète (1), & un merveilleux artiste; que ce contemporain de César, par son net & vif esprit, a de quoi plaire à l'esprit français, & par l'expression émue des sentiments que nous goûtons le plus, les sentiments personnels, de quoi saisir les hommes de notre temps; que cette âme ardente, légère & troublée, toute peuplée d'amours & de haines, tantôt s'enivrant de joie généreuse, tantôt triste jusqu'à la mort, ressemble à une âme moderne. Et en même temps

(1) Niebuhr, *Vorträge über Römische Geschichte*, III, 127, a été jusqu'à appeler Catulle « le plus grand des poètes de Rome. » Mommsen, *Röm. Gesch.* III, 579-581, le place très-haut. Fénelon (*Lettre sur les occupations de l'Académie française*, v) dit « qu'il est au comble de la perfection pour une simplicité passionnée », & admire profondément « ces paroles négligées, où le cœur saisi parle seul dans une espèce de désespoir. » — Voyez aussi M. Naudet, préface du Catulle de 1826, pp. ix, xiv, xvii, & les vues si délicates de M. Patin, *Études sur la Poésie Latine*, Paris, 1875, t. I, pp. 58 & suiv., 68 & suiv., 95-99.

que le désir d'accroître ses forces propres dans un commerce étroit & constant avec ce génie si varié, il a conçu l'ambition — puisse-t-elle ne pas être excessive! — d'en faire revivre une image plus ressemblante que celles qui ont été essayées jusqu'ici.

Les traductions françaises de Catulle sont relativement assez nombreuses. On en aurait une liste à peu près exacte en y inscrivant pour la prose celles de l'abbé de Marolles (Paris, 1653), de Masson de Pezay (anonyme, Paris, 1771), de M. Noël (Paris, 1805), de M. de Guerle dans la collection Pancoucke (Paris, 1837), de M. Denanfrid (Paris, 1845), de MM. Collet & Joguet dans la collection Nisard (Paris, 1869), de M. Develay (Paris, 1872); — & pour les vers, celles de Marolles encore (Paris, 1676), de Mollevaut (Paris, 1812), de M. Paulinier (Paris, 1840), de M. Yvert (Amiens, 1873), de M. Canel (Evreux, 1874). Plusieurs de ces traductions ne sont pas complètes. Il convient d'y joindre des essais partiels, les Amours de Catulle, par J. de La Chapelle (Paris, 1680); les Noces de Thétis & de Pélée, par Le Gendre (Lyon, 1701) & par Ginguéné (Paris, 1812); quelques pages de Roger; l'Épithalame de Manlius, par M. Naudet (dans son édition de Catulle, Paris, 1826); trois

fragments, par *M. Dupont* (Paris, 1858); vingt-cinq petites pièces, par *M. H. Villa* (anonyme, Clermont, 1873); trente-sept fragments, par *M. Dubois-Guchan* (Paris, 1877) (1). Ce n'est point ici le lieu d'apprécier ces travaux, très-inégaux de mérite, parmi lesquels, pour ne parler que des vers, les élégantes *Élégies de Mollevaut*, les *Noces de Manlius* si noblement traduites par *M. Naudet*, certaines parties de la traduction de *M. Paulinier*, sont surtout intéressantes. Quant au texte, quelques-uns ont bien choisi pour leur temps : *Marolles* a pris *Scaliger*, d'autres *Doering* ou *M. Naudet*. Le défaut commun — serait-il permis de l'indiquer sans s'exposer à des représailles? — c'est que le traducteur, arrêté entre ces deux écueils, le mot-à-mot d'une sorte de version latine, ou l'inexactitude soit de sens, soit de couleur, n'entre pas

(1) Un piquant appendice à cette liste contiendrait les principales imitations, celles de Jacques Gohorry, de Baif, de Marot, de Beileau, de Joachim du Bellay, de Ronfard, au xvi^e siècle; de Pellisson, de Buffy-Rabutin, de Boileau, de Thomas Corneille, de La Fare, de La Monnoye, au xvii^e; de Rigoley de Juvigny, de Le Brun, de Dorat, de Bertin, de Chaulieu, de Mérard Saint-Just, au xviii^e; de M. Ch. Loyson, de M. A. Barthet de nos jours. Le *Journal des Savants* de septembre 1716, p. 300, parle d'une *Métaphrase* de Catulle par Pierre Taiffant, trésorier de Bourgogne, & Dupaty (*Lettres sur l'Italie*, lettre lxxv, édit. de 1824, t. 11, p. 70) d'une traduction de Catulle par le président Bouhier.

assez avant dans le détail du texte pour en rapporter la vérité & la beauté.

La question, si débattue, de ce qui convient le mieux, prose ou vers, à la traduction des poètes, n'en est pas une. Voltaire l'a bien vu (1). La prose peut rendre le dessin, la ligne; par la faculté de rompre l'ordre de la période, par le droit aux inversions, aux rejets, aux coupes molles ou fortes, aux tours elliptiques, aux figures hardies, aux alliances neuves de mots, le vers peut seul reproduire la couleur, le mouvement, ce qui est la poésie. Jusque dans l'essence du vers n'est-il pas une vertu singulière pour apporter l'impression poétique aux sens & à l'esprit? La rime même est une entrave, mais une force de plus. Telle pensée, pâle ou affaiblie en prose, reprendra, resserrée dans le moule métrique, étreinte & rythmée par la rime, la vigueur ou la grâce de l'original, comme elle en retrouve le nombre & la mélodie. A cette œuvre de la traduction en vers, notre temps est propice : outre que la connaissance de l'antiquité y est plus précise, la poésie française a étendu son domaine, répudié bien des contraintes, reconquis sur la langue du passé plus d'une ressource. La critique a pu

(1) Voltaire, *Œuvres complètes*, édit. de Kehl, 1784, t. XLVIII, p. 410, *Mélanges littéraires*, au mot Traductions.

dire : « On n'a bien traduit en France, à quelques exceptions près, que dans le siècle où nous sommes (1). »

Que doit être cette traduction des poètes? Exacte. Largement entendu, ce mot dit tout.

Pour l'exactitude qui s'applique à l'interprétation, l'auteur de ce livre a voulu approcher le plus qu'il lui a été possible du vrai. Il savait combien le texte de Catulle que connaissaient les siècles précédents a été heureusement modifié par les travaux de la philologie contemporaine. Ne pouvant se croire à cet égard une compétence suffisante, il s'est adressé à l'un de ses anciens maîtres, dont l'amitié lui est restée malgré les séparations & le temps, M. E. Benoit, professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris. M. Benoit a consenti à établir un texte de Catulle, que l'on verra plus loin, & sur lequel la traduction a été faite. Il a bien voulu, en outre, faire disparaître par la discussion les doutes que pouvaient suggérer à l'auteur de la traduction les leçons nouvelles ou contestées. De ces communications est sorti un commentaire critique, que les amateurs de poésie pure négligeront s'ils le veulent, — & c'est par ce motif qu'il a été placé à la fin du volume, — mais qui satisfera, il faut l'espérer, les

(1). M. Cuvillier-Fleury, *Discours à l'Académie française*, 1871.

lecteurs plus curieux de notions précises & d'érudition.

C'est ainsi que l'auteur, grâce au concours d'un maître renommé, & par une étude personnelle assidue & passionnée, se flatte d'être parvenu à une connaissance plus pénétrante que ses devanciers du sens, de la pensée, & aussi du sentiment & de la beauté poétique de Catulle. Car l'exactitude de l'interprétation serait incomplète, si elle n'était vivifiée par cette exactitude plus profonde, qui vise à ressusciter quelque chose de la physionomie, du souffle, de l'accent. Délicat & subtil travail, qui exige deux conditions de celui qui s'y voue : être pris tout entier par un vif amour du modèle, & le reproduire avec un effort de fidélité absolue. La traduction vraiment fidèle, fidèle à l'esprit & à la lettre de l'original, serait comme ajustée au marbre antique, & en suivrait les moindres lignes : assez libre d'allure pour avoir l'air d'une œuvre personnelle, assez serrée pour ne rien laisser échapper du texte, & s'abstenant d'ailleurs d'y rien introduire comme d'une profanation. Elle s'interdirait religieusement de changer les formes de l'expression, & par exemple de toucher dans Catulle à tant d'images, dont les romantiques n'ont pas dépassé la hardiesse charmante, ni les réalistes vaincu la vérité de détail. Elle irait chercher l'idée sous les versions qui l'ont peu à peu déprimée, au vif du texte, pour

y retrouver le relief & l'éclat. Souvent, pour saisir la signification dans sa force, elle recourrait au sens primitif plutôt qu'au sens modifié, craignant de substituer un peu de la pensée moderne à celle du poète, ou de perdre le travail de l'esprit, qui a importé un terme de la langue religieuse ou juridique dans la langue de la vie ordinaire pour y attacher une acception neuve. Souvent même elle ne verrait aucun mot apte à rendre le mot latin mieux que celui qui dans notre idiome en descend, & la littéralité poussée jusque-là aurait d'heureuses rencontres. Il n'est guère qu'une limite à l'application de cette théorie : elle s'arrête là où l'expression, transportée dans le français, y serait peu intelligible, ou n'y correspondrait plus à l'idée.

Ici s'est posée une question délicate. Les traces ne manquent pas dans Catulle des dépravations ou des grossièretés du temps & du monde au milieu desquels il vécut. Fallait-il omettre les fragments qui nous choquent, ou les rassembler dans un appendice à part ? Le second procédé y eût concentré l'attention. Quant à la traduction expurgée, hors le cas d'éditions scolaires, ce n'est point, littérairement ni historiquement, une œuvre sérieuse, c'est parfois une contrefaçon ridicule. A donner une traduction d'un poète aussi caractérisé que Catulle, il la faut donner complète : sans quoi, on n'a

de l'original qu'une image affaiblie, & le dessein de l'auteur est justement d'en fournir une idée aussi exacte que cela se peut. D'ailleurs tel traducteur passe les pièces XXI, XXXII : pourquoi accepter les pièces XVI, LXXXI, LXXXIX? Tel autre tait la LVI^e, la XCVII^e : pourquoi pas la XXI^e, la XXXII^e, la LVIII^e, la LIX^e, la LXXX^e, la CXII^e? Qui ne voit que la limite est difficile à marquer, & que la pudeur variée des traducteurs en juge diversement? Ne pas faire de suppressions a paru préférable. On n'a point cependant perdu de vue le précepte de Boileau :

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté :
Mais le lecteur français veut être respecté.

Il n'est pas impossible, sans transposer comme Pezay Juventius en Juventia, de laisser subsister la vivacité de l'expression en dissimulant ou en atténuant certaines crudités, & de rendre des poussées de brutalité romaine ou des gâtés grasses avec la langue de Regnier ou de Molière.

Du parti pris d'être littéral est né pour l'auteur ce procédé d'exécution, la traduction vers par vers. Il ne s'y est point enfermé d'avance & par système préconçu : il l'a appliqué d'instinct, comme une déduction naturellement sortie d'une manière de concevoir la traduction, & il ne fait maintenant, à vrai dire, comment il eût fait

pour en appliquer un autre. Non qu'il veuille prétendre que d'autres méthodes de traduction ne puissent être défendues par des arguments ingénieux & par d'heureux exemples : mais pour lui, en somme, celle-ci l'emporte, & si elle exige un effort plus considérable pour ne rien ôter au mouvement, pour respecter la période française, pour racheter les différences des deux métriques, elle lui paraît fournir le moyen d'approcher plus près du vrai. Plus on lit de traductions, plus on s'effaye à l'art de traduire, & plus on reconnaît que le traducteur dont la pensée ne suit pas avec une fermeté sans concession la pensée originale, & déborde des limites du vers, tombe invinciblement dans la paraphrase, ou au moins dans les additions & les altérations.

Ne semble-t-il pas que les Allemands pensent ainsi? Les traductions de Catulle par Conrad Schwenck (Frankfort, 1829), par Théodore Heyse (Berlin, 1855), par Théodore Stromberg (Leipzig, 1858), par Hertberg (Stuttgart, 1862), sont écrites vers pour vers. Il en est de même de la récente traduction anglaise de R. Ellis (Londres, 1871). Pourquoi n'essayerions-nous pas d'en faire autant? Les Allemands comme les Anglais ont un avantage (les uns & les autres en ont usé), celui de pouvoir employer les mètres de l'original; & il ne faut nier d'ailleurs aucune des difficultés qui attendent le

traducteur français, dont la langue se rapproche moins du système des langues anciennes : les longueurs du pronom personnel ou de l'article, la structure de la phrase qui ne peut poser le mot à effet le premier, la monotonie de l'accentuation, les exigences redoutables de la rime, d'autres encore. Usons de ce que nous avons. Il ne faut pas faire trop aisément du génie de la langue française un prétexte d'impuissance. Aussi bien, en prose, où aucune entrave du moins ne les gêne, les traducteurs ne sont pas rares qui ajoutent, & suppriment : la fleur du modèle s'en va sous leurs doigts, sans qu'ils puissent en accuser qu'eux-mêmes. Non, notre langue n'est ni si pauvre, ni si avare. Son vocabulaire a des gammes inépuisables de mots. Sa prosodie a des secrets pour équivaloir à la prosodie latine, &, le cas échéant, plus d'un artifice, l'élision par exemple ou le vers monosyllabique, pour obtenir une condensation métrique suffisante. L'auteur a essayé de se servir de ces ressources. Il a aussi varié les rythmes quand le caractère du poème l'exigeait, & a tâché de se plier à la diversité du style, tantôt plaisant & familier, tantôt élevé & brillant, ici âpre, là harmonieux & doux. Il a mis à profit, avec discrétion d'ailleurs, les richesses de notre vieille poésie : ne pouvait-il céder à la tentation de reproduire sans les dédoubler quelques-uns des diminutifs délicieux

de Catulle, en empruntant des mots analogues à ce qui a survécu du vocabulaire de Marot ou de Ronsard? Que si on objectait l'unité de langue, ne lui serait-il pas permis de répondre que cette unité n'existe pas dans les CXVI pièces de Catulle? Il se justifierait de même de certaines concessions à la versification de notre temps, qu'on rencontrera çà & là. Tout ce qui eût pu ressembler à un anachronisme, si peu sensible fût-il, de ton & de couleur, a été banni; mais des nouveautés ou des hardieses de coupes, de rejets, de césures n'ont pas ce tort, & ici reproduisent même quelque chose de l'original. Si notre époque a ses Parnassiens, celle de Catulle eut ses Doctes (docti), curieux d'hellénisme & d'alexandrinisme : lui-même était un des nouveaux poètes : il avait ses néologismes, ses irrégularités aussi de césure, ses licences, ses recherches d'archaïsme, plus d'une de ces affectations de la jeune école dont Cicéron se moquait.

Tel est ce livre. Ce n'est qu'une traduction : à qui dédaignerait un effort de ce genre, l'exemple même de Catulle serait une réponse suffisante ; lui, le plus personnel peut-être des poètes que l'inspiration ait visités, ne crut pas l'œuvre attachante & noble du traducteur indigne de sa muse. Puisse le lecteur ne pas trouver la tentative présente trop éloignée d'un admirable modèle !

La forme matérielle même de l'ouvrage a été étudiée avec soin. La maison Hachette, toujours libérale pour ce qui touche aux Lettres antiques, en a confié l'exécution aux dignes héritiers du grand imprimeur lyonnais Louis Perrin. On a essayé de reproduire un type usité au XVI^e siècle, & jusqu'au milieu du XVII^e, ces bandeaux, ces lettres ornées, cette association d'italique & de romain adoptée par les Estienne, les Buon, non point le grand & beau romain de Vascofan, mais ces caractères plus délicats, préférés dans les petits formats, tels par exemple que l'italique du texte latin dans le Lucrèce, in-16, de Gryphe, un prédécesseur lyonnais de Perrin. Le public jugera le tout, l'écorce & le fruit. Il ne reste plus qu'à lui redire, comme Catulle dans sa dédicace confiante & légère : Habe tibi quicquid hoc libelli.

Eugène ROSTAND.





VIE DE CATULLE



VIE DE CATULLE

TOUTE biographie de Catulle, en l'état des documents connus, et sous la réserve de nouvelles découvertes auxquelles d'ailleurs on ne doit guère s'attendre, est inévitablement incomplète, et sur les points mêmes qu'elle peut éclairer, ne saurait arriver partout à la certitude. Pour en essayer ici une esquisse, destinée à faire entrevoir l'homme avant de montrer l'œuvre, ne conviendrait-il pas de dégager des recherches de l'histoire littéraire et de la critique ce qui paraît acquis et à peu près définitif (1),

(1) La vie de Catulle, dont Haupt dès 1837 élucida diverses circonstances (*Quæstiones Catullianæ*, Leipzig, 1837, — *Opuscula*, Leipzig, 1875), a été étudiée d'ensemble, avec une érudition étendue et une finesse pénétrante, par L. Schwabe (*Quæst. Cat. lib. 1*, Giessen, 1862). Les historiens allemands de la littérature latine, Teuffel, Bernhardt, Bæhr, ceux qui ont écrit l'histoire complète de Rome, Niebuhr, Mommsen, y ont touché à la place chronologique qu'elle occupe dans leur cadre. Elle a été l'un des objets des nombreuses monographies qui ont été écrites sur Catulle, entre autres, *Real Encyclopædie*

sauf à admettre çà et là des modifications, ou s'il est permis de le faire, à présenter les résultats d'une étude personnelle et attentive ? Du texte épuré et exact, devenu dès lors une source sûre, discerner quels renseignements jaillissent, les grouper autour des rares et sommaires informations éparses chez les Anciens, telle est la méthode. Pour Catulle plus que pour aucun autre des écrivains antiques, elle est légitime : car de lui surtout on peut dire que la poésie, c'est le poète. Encore pourtant y faut-il apporter de la discrétion, et prendre garde soit de vouloir obtenir où cela est impossible une chronologie trop précise, soit de trop céder à l'induction et à la conjecture.

de Pauly, *Catullus*, — Th. Jungclaussen, *Zur Chronologie der Gedichte des Q. Val. Catullus*, Itzehoe, 1857, — l'aperçu délicat et sobre placé par Teuffel en tête de la traduction d'Hertzberg, Stuttgart, 1862, — T. Kroon, *Quæst. Cat.* Leyde, 1864, — G. Vorlaender, *de Catulli ad Lesbiam carminibus*, Bonn, 1864, — R. Westphal, *Catull's Gedichte in ihrem geschichtlichen zusammenhange*, Breslau, 1870, — O. Ribbeck, *C. Val. Catullus, eine literar-historische Skizze*, Kiel, 1872, — Boehme, *Quæst. Cat.* Bonn, 1872, — Schulze, *Zeitschrift f. d. Gymnasialwesen*, xxviii, 9, 10, p. 708, *Catull's Lesbia*, — Rapsardi, *Catullo e Lesbia*, Firenze, 1875, — R. Ellis, les *Prolegomena* et certaines parties de *A commentary on Catullus*, Oxford, 1876, — L. Comencini, *C. Val. Catullo, Studio*, Bénévent, 1877. Elle a en outre défrayé une ample polémique dans la presse spéciale allemande (V. *Commentaire* de M. Benoist, ci-dessous, p. 357). Les résultats de Schwabe, s'ils subsistent sur les points essentiels, ont été ébranlés en bien des parties. En France, M. Couat, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a donné en 1875

I.

Catulle, comme la plupart des grands poètes latins, était né loin de la Ville bruyante : ce n'est pas un enfant de Rome. Il est hors de contestation qu'il naquit à Véronc. Les témoignages formels d'Ovide (1), de Martial (2), de Pline (3), de saint Jérôme (4), et ce titre de *Veronensis*, accolé d'âge en âge à son nom par les manuscrits ou les scholiastes, ne font que corroborer les indications indirectes du poète lui-même (xxxv, 3; lxxviii^a, 27; c, 2), ce qu'il nous dit de sa nationalité transpadane (xxxix, 13), et l'accent sincère de son aveu de la petite patrie (lxvii, 34).

(Paris, Thorin) une *Étude sur Catulle*, dont il est parlé au *Commentaire*, p. 347, et qui présente (première partie) un tableau intéressant de la vie de Catulle d'après Schwabe. On a naturellement ici profité encore des indications fournies par les belles *Études sur la Poésie Latine* de M. Patin, et par l'esquisse si fine de M. G. Boissier, *Cælius et la jeunesse romaine au temps de César*. M. le général Lewal a fait paraître dans la *Revue contemporaine* (1^{re} et 15 décembre 1861), sous ce titre *Catulle à Sermione*, une étude où il y a malheureusement des erreurs évidentes, et où plus d'une fois des circonstances imaginées sont données comme des faits historiques. Celui qui écrit ces lignes a publié lui-même (Hachette, 1877) un court parallèle entre Catulle et Alfred de Musset.

(1) Ovide, *Amor.* iii, 15, 7.

(2) Martial, *Epigr.* i, 8, 2; i, 62, 1; x, 103, 5; xiv, 100, 152, 195.

(3) Pline, *Hist. Nat.* Præf. i, xxxvi, 6, 48.

(4) Saint Jérôme, *Chronic.* ad Ol. 173, 2.

Qu'opposer à ces preuves pour faire un lieu d'origine de Sirmio, dont aucun texte ne parle si ce n'est comme d'un lieu de résidence ou de propriété rurale (xxx1) ?

Celui que dans notre habitude de franciser les noms nous appelons Catulle se nomma exactement Gaius Valérius Catullus, pour suivre l'ordre adopté par le droit romain dans la désignation des personnes. Le *prænomen* distinguait les membres de la famille, et les formes en étant peu nombreuses, on le marquait d'ordinaire par l'initiale : le *prænomen* Gaius, dont l'abréviation est C., est énoncé par Apulée (1), et par saint Jérôme d'après Suétone (2), témoins dont une erreur est peu vraisemblable, quand ils transmettent un nom célèbre (3). Valérius, le *nomen*, signe commun de la *gens*, probablement emprunté à une *gens* romaine dont les Valerii de Vérone furent à l'origine clients ou protégés, nous est fourni par des textes irrécusables de Suétone et de saint Jérôme (4). Quant au *cognomen*, surnom tiré de quelque raison physique ou morale propre à l'individu ou à la branche, Catulle nous apprend le sien, le seul de ses noms qu'il se donne (vi, 1 ; vii, 10 ; viii, 1, 12, 19 ; x, 25 ; xi, 1 ; xiii, 7 ; xiv, 13 ; xxxviii, 1 ; xlv, 3 ; xlv, 4 ; xlix, 4 ; li^b, 1 ; lii, 1, 4 ; lvi, 3 ; lviii, 2 ; lxxiii^a, 27 ; lxxviii^b, 95 ; lxxii, 1 ; lxxix, 2, 3 ; lxxxii, 1 ; lxxvi, 5) ; et c'est un trait à noter, caractéristique d'une poésie toute personnelle, qu'une telle disposition du

(1) Apulée, *Apolog.* x.

(2) Saint Jérôme, *loc. cit.* Suétone, éd. Reifferscheid, p. 39.

(3) V. sur ce point le *Commentaire*, p. 357.

(4) Suétone, *Julius Cæsar*, lxxiii. Saint Jérôme, *loc. cit.*

poète à se mettre nominativement en scène. Heureux *cognomen* que ce diminutif, descendu non point de *catulus* (1), mais plutôt du gaulois *catu* (*prælium, pugna*) (2), pour le poète des iambes terribles (*truces iambi*, xxxvi, 5), dont l'amour même fut une lutte (xxxvii, 13), pour l'agressif antagoniste de César et des Césariens ! N'étaient-ce pas des Gaulois, race brillante et passionnée, que ces Transpadans Véronais ? Dans ce génie où apparaît plus d'une ardeur et d'une faiblesse de notre sang, il n'est pas sans intérêt pour nous de retrouver un ancêtre.

A quelle date rapporter la naissance de Catulle ? Question obscure et controversée, trop capitale dans une biographie pour qu'on la tranche par des affirmations non démontrées, où l'on ne peut se flatter pourtant que d'approcher du vrai. Saint Jérôme, d'après Suétone, inscrit la naissance de Catulle à l'an 2 de la clxxiii^e olympiade, c'est-à-dire en 667 de Rome (87 av. J.-C.), et sa mort à l'an 3 de la clxxx^e olympiade, c'est-à-dire en 697/57, à l'âge de 30 ans. L'antiquité ne nous a légué que ce document ; mais il est trop précis pour que toute discussion n'y soit pas ramenée, sauf à le concilier le mieux possible avec le texte même de Catulle.

De l'œuvre catullienne il ressort avec évidence que le poète vécut au-delà de 697/57. Il place une partie de la pièce lv dans la *Magni Ambulatio*, portique construit par Pompée lors de son second consulat (699/55), et il cite ce

(1) Forcellini, *Onomasticon*, v. *Catullus*, Prati, 1869.

(2) Glück, *Die bei C. J. Cæsar vorkommenden Keltischen Namen*, p. 47.

consulat, cxiii, 2. xi et xxix ne peuvent avoir été composés qu'après l'expédition de César en Bretagne (699/55). lii flétrit Vatinius briguant le consulat, que Vatinius obtint en 706/48. liii conte un incident d'audience de l'accusation soutenue par C. Licinius Calvus contre Vatinius en 700/54. Comment donc Catulle serait-il mort en 697/57, ou, mort à 30 ans, serait-il né en 667/87?

Deux systèmes ont essayé de résoudre ces contradictions. Le premier, développé avec une rare habileté par Schwabe, accepte 667/87 comme date de la naissance, et mesurant la vie sur l'œuvre, ne découvrant dans l'œuvre aucune page qui paraisse écrite après 700/54, conclut de l'impossibilité du silence de Catulle sur des temps si pleins de faits graves à la certitude de sa mort vers la fin de 700/54, à 33 ans. Mais rien ne prouve d'une façon absolue que certains fragments, comme xxxviii, lii, lv, n'aient pu être écrits après 700/54, ni que postérieurement à cette époque le poète n'ait pu traîner un reste de vie malade et lasse sans produire (lii, 1, 4, *emori*), ni enfin qu'aucune partie de l'œuvre de Catulle ne soit perdue pour nous. Ce qu'a établi l'argumentation de Schwabe, c'est que lii ne porte pas nécessairement jusqu'à 707/47 le terme de l'existence de Catulle, et que le poète y vise l'audace de Vatinius jurant par le consulat convoité, non la conquête de ce consulat. lii a pu être écrit de 698/56 à 700/54, au moment de la candidature de Vatinius et de la conférence de Lucques, ou a pu l'être un peu au-delà; n'en induisons rien de plus. Haupt l'a reconnu, dans un consciencieux retour, tout en s'arrêtant définitivement en 1870 (*Quæst. Cat.* 1875, p. 9), comme il s'était attaché

dès 1837 (*Quest. Cat.* 1837, p. 13), à un second système, celui de Lachmann. Haupt était surtout frappé de ce que l'erreur de saint Jérôme, réduite à trois ans, offre d'explicable. De là son adhésion à l'explication de Lachmann : Catulle est bien mort à 30 ans ; mais saint Jérôme, fixant ses dates par les consulats, aurait pris celui de Cn. Octavius Cn. f. (an 2 de la *clxxxiii^e* olymp., 667) pour celui de Cn. Octavius M. f. (an 1 de la *clxxvi^e* olymp., 677). L'hypothèse est ingénieuse : cependant si Catulle est né en 677/77, comment concilier les vraisemblances d'âge — ne disons pas avec les dates relatives à Lesbia, car ce serait supposer l'identité de Lesbia et de Clodia, véritable pétition de principe, — mais avec d'autres dates moins indécises, celle par exemple des noces de Junia Arunculeia, morte en 692/62 ? Peut-on imaginer Catulle écrivant l'épithalame *lx* à 16 ans ? Si jeune qu'on le fasse arriver à Rome, comment resserrer entre 692/62 et 695/59 toute l'évolution de son amour pour Lesbia, la perte de son frère, le voyage en Bithynie, la campagne anti-césarienne ?

Respectons donc le texte de saint Jérôme déterminant le point de départ, la naissance en 667/87. Et quant aux termes *xxx atatis anno moritur*, qu'y aurait-il d'absurde à admettre une inexactitude ou une altération dans le manuscrit ? Hypothèse pour hypothèse, celle-là vaut les autres. N'exigeons rien d'absolu où l'histoire ne nous transmet rien de sûr, *quod vides perisse perditum ducas* (1). Bornons-nous à dire que Catulle naquit en 667/87, et

(1) VIII, 2.

mourut jeune, dans les années qui suivirent 700/54 : les indications de son œuvre seront ainsi sauvegardées ; les événements de sa vie se disposeront naturellement, sans la gêne d'in vraisemblables limites, et peut-être sera-t-il moins étrange d'admettre comme possible avec Martial (1) que Catulle ait, après 700/54, envoyé l'élégie exquise du *Moineau* à Virgile, adolescent de génie (2).

La famille au sein de laquelle naquit Catulle semble avoir été l'une des plus considérables de Vérone, vieille cité de la Gaule transpadane, devenue colonie romaine en 665/89. L'épigraphie a retrouvé dans le pays de nombreux monuments rappelant les Valerii de Vérone (3) : un siècle plus tard, un Valérius, quadrumvir, curateur des voies publiques, sera le premier flamine d'Auguste créé à Vérone, et préteur en 776. Catulle, par deux fois, non sans quelque accent aristocratique, parle de sa *gens* (LXXIX, 2, 3), mot dont le sens, précis en droit romain, indique un groupe familial prétendant à une ascendance ingénue (4). Les plus hautains parmi les patriciens qu'il fréquentera plus tard, un Manlius par exemple, nous laisseront discer-

(1) Martial, *Epigr.* IV, 14, 13.

(2) Bayle, *Dict. hist. et crit.*, article Catulle.

(3) Schwabe, *Quæst. Cat.* lib. I, p. 27, et Orti, *la Penisola di Sirmione*, Vérone, 1856.

(4) Tite Live X, 8 : « Qui patrem ciere possunt. » Cicéron, *Top.* § 6 : « Quorum majorum nemo servitutem servivit. » Voyez sur ce que c'est que la *gens*, Niebuhr, *Hist. Rom.*, t. II, p. 23 et *passim*, Ortolan, *Explic. hist. des Instituts*, t. I, *Histoire* n° 17 et s., 71, 123 et s., *Généralisation* n° 65 et s., t. III, n° 1033 et s.

ner une nuance dans leurs rapports avec lui ; ils le traitent non en simple camarade de plaisirs, mais comme un ami : un grand seigneur patronne volontiers de pair à pair un jeune et brillant gentilhomme de province. Cette situation de la famille de Catulle ne ressort pas moins de l'hospitalité fréquemment donnée par son père à César (1), circonstance qui marque encore l'importance prise dans les affaires locales et la considération personnelle acquise par le père du poète. Pour recevoir chez soi l'*imperator unicus*, et peut-être sa suite, il fallait tenir un rang au niveau de cet honneur.

Catulle ne nous a rien appris sur les siens. Il ne nous parle ni de son père, comme Horace, ni de sa mère, ce qui est conforme aux idées romaines sur l'honnête femme. Il ne nous a donné, et nous n'avons d'ailleurs, aucun détail sur son enfance. On voudrait retrouver dans ses vers un de ces cris de gratitude filiale qui honorent le fils de l'affranchi dans Horace. Mais soyons justes. La profondeur de sentiment et la suavité d'expression avec lesquelles il touche à ces sujets : l'affection paternelle, la vieille mère fêtant le retour du fils, l'aïeul qui revit dans un petit-fils, les frères qui n'ont qu'une âme (2), les époux fidèles, les épouses chastes, les matrones respectées, l'enfant qui, dans les bras maternels, rit à son père, l'amour dans le mariage et vainqueur de la mort (IX, LXI, LXII, LXIV, LXVI, LXVIII^a, LXVIII^b, XCVI, CXI), — au

(1) Suétone, *Julius Cæsar*, LXXIII.

(2) « *Unanimes* », eût traduit littéralement Sainte-Beuve, qui a employé le mot en ce sens énergique (*Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 16).

contraire la franchise de ses indignations contre les hontes qui dans la décadence progressive des mœurs souillaient trop souvent le foyer domestique (LXIV, LXVII, LXXIV, LXXVIII, LXXXVIII, LXXXIX, XC, CXIII), — disent mieux que les plus intimes confidences combien les choses de la famille lui furent sacrées au milieu des entraînements de la passion ou des sens. N'a-t-il pas eu des élans qui attestaient un fonds de tendresse rare chez les Romains (LXV, LXVIII^a, LXVIII^b, CI), pour pleurer un frère, que nous pouvons placer à côté de lui, son compagnon d'enfance, dans la maison paternelle de Vérone ? De tels sentiments, gloire pure du poète, sont en même temps l'honneur de la famille où il les puisa, et témoignent en faveur de la première éducation morale qu'il reçut ; peut-être aussi leur délicatesse nous permet-elle d'entrevoir ce que fut la première éducatrice, cette mère dont il n'a pas parlé.

Il fut élevé à Vérone. C'était une grande ville (1), qu'habitait une population mêlée : les Grecs, ou plutôt les *Græculi*, n'y étaient pas rares. On y copiait la capitale, même dans ses modes : sorti de l'enfance, il y dut recevoir, puisque c'était la tendance et l'affectation du moment à Rome, une instruction à demi-grecque, germe des connaissances dont se formera la partie savante de son art, et se nourrir aussi aux lettres latines, auprès de ces grammairiens de la Gaule Cisalpine dont nous parle Suétone (2), Octavius Teucer, Sescenius Iacchus, Oppius Charès. De cette première culture locale il gardera toujours comme un

(1) Martial, *Epigr.* XIV, 195.

(2) Suétone, *De illustr. grammaticis*, III.

pli et des traces dans sa langue même (1). Il nous a peint en quelques traits sobres, mais délicieux (LXVIII^a, 15-18), les heures de la seizième année, aussitôt quittée la prétexte et la robe virile revêtue, cette aurore « printanière et fleurie », jours partagés entre les Muses et Vénus, les essais d'un talent et les effervescences d'une nature également précoces. Il est aussitôt poète spirituel et charmant, et les fragments, qui par le sujet, le style, le ton, paraissent pouvoir être sans invraisemblance rapportés à cette première période, laissent déjà entrevoir sa vie. Ici c'est un rendez-vous d'amour facile donné à Ipsithilla avec la fougue d'un novice qui jette sa gourme (XXXII). Là ce sont les commérages scandaleux de la ville, la *colonia* comme il l'appelle, qu'il aime à redire (on n'est pas provincial pour rien) : tantôt écoutant et répétant les cancons cyniques d'une porte indiscrete (LXVII), tantôt crayonnant à côté d'un joli profil de jeune Véronaise la caricature de certain mari lourdaud, son concitoyen (*municeps*), dont il paraît avoir des raisons particulières de rire volontiers (XVII).

Après quelque temps ainsi passé, l'adolescent fit ce qu'eût fait tout homme de son âge, de sa condition, de ses goûts, poussé par l'éveil du génie, par des rêves vagues de gloire, par l'attraction des destinées illustres vers les centres rayonnants de civilisation. Il vint à Rome. La date de son arrivée ne peut être que circonscrite le plus qu'il est possible. La pièce LXI, sans doute antérieure de deux ou trois ans au moins (689/65 ou 690/64) à la mort de

(1) xcvii, 6. Cf. Quintil. I, 5, 8.

Junia Arunculeia, suppose Catulle en plein talent, en pleine notoriété, intimement lié déjà avec Manlius. Plaçons donc vers 685/69 ou 686/68 son arrivée à Rome. Il y fixe dès lors définitivement son domicile, et ne fait plus que des absences momentanées de voyage ou de villégiature; il le dira plus tard (LXVIII^a, 34-35), lors d'un séjour à Vérone. Au moment où il s'installe à Rome, il a 18 ou 19 ans. Quel âge pour un début, avec de tels dons, et en un tel milieu !

II.

Rome, en 69, était bien changée de ce qu'elle avait été autrefois. Le mouvement intellectuel et moral provoqué par la conquête de la Grèce était allé croissant depuis un siècle. C'est un étrange contraste, durant les trente dernières années de la République, que les orages du Forum, l'anarchie de la rue, les combats de factions acharnées, les proscriptions, et d'autre part, l'assouplissement des mœurs rigides de jadis, l'apparition des idées générales d'humanité (1), l'émancipation progressive de la femme, l'extension et l'affinement des cultures de l'esprit. Bien des causes, et surtout les tristesses, les dégoûts de la politique, le spectacle des intrigues sans pudeur, des luttes sans loyauté, des guerres civiles moissonnant l'élite de tous les partis,

(1) « Caritas generis humani. » Cic. *de Finibus*, v, 22.

concouraient à jeter dans la philosophie ou les lettres les lassés et les délicats. Par là, et aussi par la fertilité particulière aux sols tourmentés, s'explique la belle fécondité littéraire de cette période, où les orateurs s'appellent Cicéron, Hortensius, Crassus, Pompée, César, Marc-Antoine, Curion, Cælius, Calvus, Porcius Caton, Junius Brutus, Asinius Pollion, Messalla Corvinus; les historiens Cornélius Népos, Salluste, César; les poètes Varron, Catulle, Lucrèce. La vieille société est près de disparaître dans les tempêtes : une autre naîtra demain, indifférente en politique, pacifiée sous une autorité forte, sensible aux attraits d'une sécurité qu'embellissent les jouissances de l'art. Sur tous les points de la vie romaine vers la fin du vii^e siècle, le mot d'Horace *Græcia capta ferum victorem cepit* est une vérité : l'hellénisme, s'y glissant par tous les pores, l'a comme décomposée. Le citoyen romain, autrefois politique, agriculteur, soldat, usurier, juriste, s'adonne maintenant à l'oisiveté cultivée, à l'étude, cherchant, au Forum ou ailleurs, moins à servir la patrie qu'à satisfaire son ambition personnelle de richesse, d'honneurs ou de gloire. En tout temps les écrivains latins avaient imité la Grèce : Ennius, Pacuvius, Attius, Nævius, Lucilius, Plaute, Térence l'avaient fait, mais *more romano*, et en ménageant les faiblesses nationales. A présent on n'est plus Latin que malgré soi. Quoique peu d'années se soient écoulées depuis l'édit des censeurs, Cn. Domitius Ahenobarbus et Luc. Licinius Crassus, bannissant de Rome grammairiens et philosophes grecs, les Grecs fourmillent à Rome, docteurs et musiciens, danseurs et mimes, rhéteurs et poètes. Le grec est la langue du beau monde,

des beaux esprits. La jeune génération surtout hûme à pleines gorgées l'esprit grec, selon un mot de Teuffel (1), sans en laisser la lie.

Nul n'y était mieux disposé que Catulle, arrivant à Rome avide d'apprendre, doué d'un charmant génie, naturellement épris de beauté et de grâce, déjà préparé par une première culture. Reçut-il alors les leçons de quelques-uns des professeurs grecs qui enseignaient à Rome, Lutatius Daphnis, Théophane de Lesbos, les Tyrannion, Lénæus, Asclépiade, Hyginus, Théopompe, Alexandre Polyhistor, Philodémus, Antiochus d'Ascalon, Diodote, Apollonius, Posidonius, ce Parthénus de Nicée qui, amené esclave à Rome vers 689/65, y dut l'émancipation à son talent, et eut, dit-on, Virgile pour élève ? Si on juge de la valeur des maîtres par l'habileté du disciple dans la culture hellénique, on peut admettre qu'il en eut d'excellents. Vaut-il mieux croire qu'il eût pu dire, comme un autre amant de la beauté grecque, qui y retrempera une autre langue, André Chénier :

Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître :
Il n'en est point, ami. Les poètes vantés
Sans cesse avec transport lus, relus, médités,
Les Dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée
Sans cesse étudiée, admirée, adorée,
Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants (2).

(1) Hertzberg und Teuffel, *Die Gedichte des Catullus übersetzt, Einleitung*, p. 5. Voyez aussi le tableau élégant et brillant que trace O. Ribbeck, au commencement de son *Esquisse*.

(2) André Chénier, éd. Becq de Fouquières, 1872, *Épîtres*, v, 4-9.

L'érudition poétique qui a fait donner à Catulle par l'antiquité le nom de *doctus* (1) paraît bien indiquer que ses études ne manquèrent pas de direction; mais le caractère indépendant, original, qu'il apporte comme notre André dans son imitation même et son art, donne à penser qu'il dut beaucoup à l'assimilation approfondie des modèles, à l'étude personnelle, la plus féconde de toutes.

Sa jeunesse aimable, ses avantages physiques (si ses succès en amour sont sur ce point un indice, car on n'en sait rien directement), une fortune dont il usait avec libéralité, un talent rare, un esprit vif et acéré, les instincts d'une élégance innée, tout lui ouvrit promptement l'accès de la société romaine, et d'un monde même où sa naissance, quoique distinguée, n'aurait pas suffi à le faire admettre. Confiant, cordial, sincère, d'une vivacité d'effusion dans l'amitié qu'égalera son ardeur de révolte contre l'abandon ou le parjure (ix, xxx, xxxviii, lxxvii, cii), il eut bientôt des amis nombreux (ix, 2), dont les images passent et repassent dans ses vers. Patriciens, consulaires, chevaliers, orateurs, historiens, savants, poètes, leurs noms rassemblés forment l'élite de la société romaine de ce temps : Cornélius Népos, Gaulois cisalpin comme Catulle, à qui on peut supposer qu'il était recommandé en arrivant, qui fut son patron littéraire, et qu'il remercia par la dédicace de son livre (1^a, cii); — Flavius, aux bonnes fortunes équivoques (vi), — Allius (lxviii ^b), — Camérius, le beau ténébreux qu'il poursuit dans tous les quartiers

(1) Martial, 1, 61, 1; vii, 99, 7; viii, 73, 8; xiv, 100, 153. Lygdamus, 6, 41. Ovide, *Am.* iii, 9, 62. Horace, *Sat.* 1, 10, 19.

de Rome (lv), — un Caton (1) qu'il nous laisse entrevoir peu grave et fort déridé (lvi) — peut-être Cicéron (xlix), — Furius et Aurélius les viveurs ruinés (xi, xv, xvi, xxi, xxiii, xxvi), — Varus (x, xxii), — Gellius, Quintius, Rufus qui le trahiront (lxxiv, lxxvii, lxxx, lxxxii, lxxxviii, lxxxix, xc, xci, c), — le groupe des poètes, Ortalus (lxv), Cæcilius (xxxv), Licinius Calvus, le brillant joueur des assauts d'improvisation (xiv, l, liii, xcvi), Cornificius (xxxviii), C. Helvius Cinna, son compagnon de voyage, dont il vantera les poèmes avec une chaleur de cœur si exempte de jalousie littéraire (x, xcvi), Anser (lxviii^b), — puis enfin les préférés, Fabullus, *venuste noster*, le camarade des fins soupers intimes, Véranius, le plus chéri de tous, pour lequel il crée le tendre diminutif de Véraniolus (ix, xii, xiii, xxviii, xlvii). L'aristocratie, encore hautaine et dédaigneuse, mais déjà portée à jouer les Mécènes, et où le goût des choses de l'esprit devenait de bon ton, accueillit à bras ouverts le jeune et brillant Véronais : il fut bientôt lié avec les Manlius Torquatus, les Cælius, les Sestius (xliv, lxi, lviii, lxxviii^a, c), reconnaissant, dévoué, mais sachant garder sa dignité et ne rien aliéner de son indépendance, au besoin ne se gênant pas pour railler les travers ou flétrir les vices (xxviii, xlv). Dans ce milieu élevé et poli, il dut bien vite dépouiller ce qui pouvait lui rester de Vérone : on n'en trouve plus trace dans le choix de ses sujets ; tout au plus, au soin qu'il prendra

(1) Est-ce Porcius Caton, ou le grammairien et poète Valérius Caton ?

un jour de railler les provinciaux de leur admiration pour la prétendue beauté d'Améana (XLIII), l'observateur attentif pourra-t-il encore saisir (mais ce n'est qu'une nuance) le provincial qui tient à montrer qu'il ne l'est plus, tout fier d'avoir le bel air de la capitale.

C'était une joyeuse et folle vie que menait cette jeunesse romaine du temps de César (1), dont les pères avaient sous Sylla pris goût au luxe et au vice, la génération des Curion, des Dolabella, des Cælius, tous amis du plaisir, ayant de grands besoins à contenter, d'ardents appétits à assouvir, et aussi des curiosités nobles ou délicates à satisfaire. Les amis de Catulle lui sont, comme à Chénier les Trudaine ou les de Pange, des compagnons tantôt d'études et de jouissances artistiques, tantôt d'aventures et de fêtes. Ce double aspect apparaît dans ses vers, chronique familière et au jour le jour, qui nous met en plein dans la vie romaine de ce temps. Le jour, on travaille, on étudie, on converse de littérature et d'art; on cause des événements politiques, des scandales privés, des amourettes de Flavius ou de Varus; on se lit entre *dilettanti* les vers inédits; on rit des poétereaux et des métromanes; on plaisante les ladres; on se moque de tous les ridicules, même des ridicules de mode et d'accent; on flâne au Forum; on se promène au Champ de Mars ou au Grand Cirque; on suit les jolies filles sous les Portiques de Pompée; on court, en quête de livres rares, les boutiques de libraires; on fait visite aux beautés en vogue du

(1) Reportez-vous au vif tableau qu'en a tracé M. G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, pp. 166 et suiv.

demi-monde romain (vi, ix, x, xiv, xxii, xxiii, xxvi, l, lv, lvi, lxxxiv, xcv). Le soir, c'est un dîner d'intimes, à quatre, chacun amenant « sa blanche aux yeux noirs » (1), *non sine cachinnis* (xiii), ou quelqu'un de ces soupers à la mode athénienne, de ces *symposia* présidés là-bas par une Aspasia, ici par Postumia (xxvii), où l'on épuise toutes les gâtés de bon et de mauvais goût (xii), les ivresses de toutes les sortes.

Pour mener sur ce pied la vie de la haute société de Rome, Catulle avait-il une situation de fortune suffisante? L'affirmative ne nous semble pas douteuse. Telle boutade sur sa bourse, « vrai nid d'araignées » (xiii), ne vise qu'une gêne momentanée de viveur mis à sec, un de ces embarras dont on ne fait l'aveu en riant que quand on est riche, dont on se vante même entre fanfarons de prodigalité. L'argument tiré de ce qu'une hypothèque de 15,200 sesterces — ce n'est que 3,000 francs environ — aurait compromis ses affaires, tombe devant la restitution du texte (xxvi), qui porte *villula vostra* et non *nostra* (2); et c'est, en passant, un exemple curieux de l'importance qu'a pour le biographe, comme pour le traducteur et le critique, une de ces légères différences de texte longtemps dédaignées par nos lettrés. Il ne s'agit, à la pièce xxvi, que des dettes de ce Furius si souvent raillé, avec la rudesse peut-être excessive d'un heureux, pour ses

(1) André Chénier, *Épîtres*, vii, 8 : c'est la *candida puella* de xiii, 4.

(2) Voyez au *Commentaire*. Cf. Klotz, *Emend. Catull.*, Leipzig, 1859, p. 12.

allures de pauvre hère. Tout indique au contraire que Catulle fut largement doué du côté des avantages matériels. On en peut juger à ce qu'il nous laisse voir de ses relations avec les nobles et les chevaliers, de ses goûts, de ses habitudes, dans cette existence ruineuse où les recherches élégantes sont de mise en tout (xxv), où on fait assaut de dissipation et de dépense, où on paye 10,000 sesterces (1) — environ 2,000 francs — les services d'un entremetteur (ciii), où les meilleurs en viennent, le patrimoine épuisé par des emprunts à taux énormes, jusqu'au métier de parasites à l'affût d'invitations (xlvi). Catulle nous apprend en outre qu'il est propriétaire de deux habitations de campagne, l'une sur la frontière de la Sabine, l'autre sur les bords du lac de Garde, ce qui comporte un train proportionné, et implique plus que l'aisance.

Quelles étaient les sources de cette fortune? Le père de Catulle devait être riche pour se faire fréquemment, nous l'avons vu, l'hôte de César, et il paraît bien que les terres et les constructions de Sirmio, embrassant toute la presqu'île, étaient des possessions de famille (xxx1, 9, 12). Mais Catulle n'en hérita point, puisque son père lui survécut : il en jouit donc du vivant de son père, soit en commun, soit par un don en avancement d'hoirie. De son père aussi il dut tenir le plus liquide de ses revenus, au début surtout de son séjour à Rome, sans doute en quelque grosse pension du genre de celle que Cicéron allouait à son fils Marcus, étudiant à

(1) C'est beaucoup, mais non pour quelque entremetteur de qualité : les *Amours des Gaules*, les *Mémoires d'Olonne*, Saint-Simon lui-même, signalent de ces marchés.

Athènes (1). Cela ne suffit point pourtant à expliquer sa façon de vivre, ses acquisitions immobilières (2). La villa du territoire de Tibur (3) fut certainement achetée par lui, étant peu presumable qu'une famille de Vérone eût villa en Sabine. Personnellement voué au travail intellectuel, on ne voit pas à Catulle d'instrument de pécule dans le commerce, et à coup sûr ce n'est pas une avarice catonienne qui arrondit son budget. Quand il voudra tâter des prébendes administratives, fort lucratives aux plus probes (Cicéron l'avoue pour son gouvernement de Cilicie), quand il s'en ira en Bithynie avec le préteur Memmius, il ne réussira pas, il n'en rapportera que déconvenue (x, xxviii). Mais rien n'interdit de supposer qu'il put prendre quelque participation de commandite et recueillir quelques bénéfices, ainsi que beaucoup de Romains d'alors, dans ces sociétés de chevaliers qui exploitaient la ferme d'un impôt, la banque, l'entreprise des travaux publics. Peut-être encore reçut-il quelque legs : il n'était point rare qu'on inscrivît ses amis dans son testament. Lucullus, Atticus, Cicéron accrurent ainsi sensiblement leur avoir. Le vif succès de ses poésies avait dû lui valoir en ce

(1) 100,000 sesterces, environ 21,000 francs par an.

(2) N'ajoutons pas : son voyage du Pont-Euxin au lac de Garde sur un navire affrété par lui, comme le navire affrété par un autre poète, Lamartine, pour un voyage en Orient aussi ; car la pièce iv ne paraît pas avoir ce sens (V. *Commentaire*, p. 367).

(3) Sur le territoire de Tivoli, près Sant'Angelo in Piavola (Nibby, *Viaggio antiquario nei contorni di Roma*, 1819, vol. 1, p. 166. *Giornal. Arcad.* xix, 1823, p. 364). Il n'en reste rien.

genre des marques d'intérêt ou d'admiration, et l'on peut admettre qu'il fut comme Martial, Virgile, Horace, l'objet de libéralités d'amis patriciens (1). Ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'au milieu d'une société cupide et relâchée de principes, que peu d'hommes, même parmi les plus grands, ont traversée les mains absolument nettes, Catulle ne fut ni un usurier, ni un bénéficiaire des largesses de César, ce qui lui eût été facile; que, sans affecter pour l'argent ce dédain, qui le plus souvent est une hypocrisie, il haïssait et raillait l'opulence sottise (XLIV, CV) ou mal acquise (X, XXVIII, XXIX, XLI, XLIII, XLVII, LXIX, CV, CXIV, CXV); que dans la fortune légitime il prisait surtout l'indépendance affermie; qu'il en usait libéralement, épris d'art, de belles choses, curieux sans doute de tableaux et de statues de prix, généreux à coup sûr et serviable sans compter, de l'humeur que nous lui connaissons en amitié.

Telle s'écoula un temps la vie de Catulle, entre ces plaisirs au milieu de compagnons aimés, et des travaux dirigés dans le même sens que ceux de toute une jeune école de nouveaux poètes, les *νεώτεροι*, les *docti*, qui par l'étude de l'hellénisme, par l'imitation surtout des Alexandrins, d'Apollonius, de Callimaque, de Philétas, d'Aratus, d'Euphorion, tentaient d'assouplir, d'épurer, d'affiner la poésie latine. Quelques noms brillants se détachent de ce groupe. C'est C. Helvius Cinna, qui, devançant le *nonum prematur in annum*

(1) Ne comptons pas parmi ces libéralités la maison dont il parle LXVIII b, 1-10, 28 : il s'agit là de la maison d'Allius prêtée par celui-ci aux rendez-vous du poète et de Lesbia.

d'Horace, passera neuf ans à la reconstruction érudite de *Zmyrna* : ciseleur patient de poèmes achevés en leurs petits cadres, puisque Catulle les signale à la postérité (xcv). C'est C. Licinius Calvus, chaste celui-là, réservant à l'étude les forces d'un corps chétif⁽¹⁾; orateur intrépide, nerveux, attique, l'opposé des Asiatiques et des Rhodiens, d'un Hortensius ou d'un Cicéron (2), terrible accusateur de Vatinius, qui arracha à son adversaire ce cri d'angoisse : « *si mon ennemi est un grand orateur, est-ce une raison pour me condamner* » ; poète habile et vigoureux, d'une fécondité aisée et surprenante chez un écrivain concis (1), que son temps met presque au niveau de Catulle, et dont quelques débris à peine ont survécu ; auteur d'hendécasyllabes à coup sûr acérés, probablement contre César, Mamurra, Pompée, d'épithalames, d'une *Io*, et de pages intimes en mémoire de sa chère femme Quintilia, que Catulle venait de lire ou d'entendre quand il écrivit les admirables vers de la pièce xcvi ; Calvus profondément aimé de Catulle (xiv, 1, liii), à peu près exactement son contemporain, et qui meurt vers 36 ans comme les fils les mieux doués de cette génération dévorée par une vie ardente, comme Cælius Rufus, comme Lucrèce, comme Catulle. C'est Cornificius l'élégiaque, Varron d'Atax, dont Virgile n'a pas dédaigné de transcrire plusieurs vers dans ses *Géorgiques*, Cæcilius de Côme, le tendre chanteur dont un beau poème à Cybèle avait mis le nom en vue (xxxv),

(1) liii, 5. — Pline, *Hist. Nat.* xxxiv, 50.

(2) Cic. *Brutus*, 79-81. — Quintil. *Inst. Orat.* ix, 3 § 56, x, 1, § 115.

C. Asinius Pollion « le maître des grâces et de l'esprit », *disertus leporum ac facetiarum* (xii), Anser, d'autres encore. Le jeune talent de Catulle grandit vite dans ce milieu excitant, dans ce mouvement d'idées si propice à l'épanouissement de ses facultés natives et à l'extension de sa première culture. Il fut bientôt le premier de cette élite, enrichi de la grâce un peu affétée des Alexandrins, sachant toutefois garder la netteté nerveuse et sobre. Il faut vraisemblablement rattacher à cette période les pièces vi, xiv, xxii, xxiii, xxvi, xxvii, l, lxxxiv, ciii, billets rapides, enfantillages, taquineries, chants de la muse rieuse, de la fantaisie, des amours faciles, feuilles volantes qu'aucun indice ne rejette au-delà, caractérisées par les sujets juvéniles, par la gaieté expansive et sans ombre, par une sorte de joie de vivre, par la confiance, où l'ironie même et le sarcasme n'ont point encore d'amertume : choses de rien, comme il le dira plus tard (i^a, i^b), mais où étincellent la grâce antique, la verve cavalière, je ne sais quoi de léger et de délicat jusqu'alors inconnu aux rudes Romains.

Portée par ces charmants vers ailés, la renommée du poète se répand rapidement. Cornélius Népos, établi à Rome avant lui, l'a sans doute bien accueilli et a fait valoir son talent. Et dès 689/65 ou 690/64, c'est-à-dire quatre ou cinq ans après son arrivée, il écrit, pour servir d'épithalame aux justes noces de son noble ami Manlius Torquatus avec la belle Junia Arunculeia, un puissant poème plein de fortes et délicieuses beautés (lxi), où l'art est moins raffiné que dans les œuvres ultérieures, mais animé d'une chaleur généreuse, soulevé par ce souffle de la jeunesse que rien ne remplace. Ainsi grand poète dès

22 ou 23 ans, à l'âge où les mieux dotés cherchent leur voie, il dispose dès lors d'un instrument dont toutes les ressources lui sont connues. La passion va venir enflammer, et hélas ! torturer son âme, remplir sa vie, échauffer et élever son talent, porter sa réputation à ce point où elle deviendra de la gloire.

III.

L'oisive et brillante jeunesse qui entourait, fêtait et entraînait Catulle ne s'en tenait pas aux vénales amours des Postumia. Elle allait plus haut, dans le monde des belles et faciles patriciennes. Le temps des Cornélies est passé : celui des Arria n'est pas venu. Maintenu au foyer domestique par les vieux Romains, tous plus ou moins imbus de la conception catonienne, la femme, maîtresse d'elle-même par le régime dotal, avait progressivement relâché sa situation en droit civil, et peu à peu émancipée, prenait presque une place dans l'État. L'antique inscription qui la louait de « garder la maison et filer de la laine » eût maintenant fait rire. Un vent d'indépendance emportait, avec des préjugés excessifs, plus d'une idée saine et salutaire sur la condition des femmes, et les vieilles lois, comme toutes les lois que les mœurs ne soutiennent plus, tombaient en désuétude. Des dévotions à des divinités importées d'Égypte ou de Syrie, Isis, Cybèle, Sérapis (x, 26), prenaient la place des anciennes croyances indigènes à Junon, Vesta ou Minerve, et en des cultes mystérieux, amollis, la religion deve-

nait une affaire de mode. Par le goût du faste, et aussi de l'art, la forte simplicité des aïeux avait disparu. Les femmes du monde donnaient l'exemple d'une vie aventureuse : telle cette Cæcilia Metella, éprise du consulaire Lentulus Spinther, qui devient la maîtresse du mari de Tullia, fille de Cicéron, et plus tard ruinera le fils du célèbre tragédien AEsopus. Dans quelque groupe de cette société démoralisée et séduisante dut apparaître aux yeux de Catulle celle qui exerça sur sa destinée une décisive influence, et dont il a fait passer à la postérité l'image adorée et maudite. On peut dire : les femmes d'Horace, Cinara, Tyn-daris, Nééra, Lydia, Leuconoé, Pyrrha, Lalagé, Barine, Lydé, Lycé... On ne peut dire : les femmes de Catulle. Il n'en est qu'une : Lesbia. Dans son œuvre comme dans sa vie, les autres ne sont que de rares et pâles comparses.

Qui était Lesbia ? Car si jamais amante chantée par un poète ne fut pas une « Iris en l'air », c'est bien celle-ci. Dans cette poésie vécue, rien n'est fictif, qu'un nom. Ce nom, incontestablement imaginé, Ovide entre autres l'atteste (1), emprunté par le poète et l'amant à ses souvenirs sapphiques, fut transparent à coup sûr pour les contemporains : le mystère est impossible dans une liaison de cette sorte entre une femme affranchie de toute gêne et un poète passionné, trop fiers de leur amour mutuel pour ne pas prendre plaisir à braver l'opinion. Il n'en est pas de même pour la postérité, et il lui est difficile de discerner la figure à travers le voile épaissi par les âges.

Un seul auteur dans l'antiquité, Apulée (il est sans

(1) Ovide, *Trist.* II, 428.

doute l'écho d'une tradition), dit expressément que Catulle a, sous le pseudonyme de Lesbia, désigné Clodia (1). De là l'hypothèse, appuyée par un ensemble de preuves secondaires, que la Lesbia de Catulle fut Claudia ou Clodia, fille d'Appius Claudius Pulcher, sœur de Clodius le célèbre ennemi de Cicéron, femme de Q. Métellus Céler, qui fut consul en 693/61. Cette hypothèse, exposée notamment avec une érudition abondante et ingénieuse par Schwabe, a été fort combattue, surtout de nos jours (2). D'une manière générale, nulle femme, cela est certain, n'apparaît alors dans la société romaine plus ressemblante à la Lesbia du poète par l'enivrante beauté, par les séductions de toute nature, par les vices bruyants et les scandales, que Clodia, couronnée d'un des plus grands noms de Rome, supportant le lien conjugal comme un joug (3) et

(1) Apulée, *Apol.* x.

(2) Ne citons que les principaux noms dans cette controverse. Pour l'identification : Bayle, *Dict. hist. et crit.* Rotterdam, 1702, art. *Catulle et Metellus Celer*, — Haupt, *Observ. crit.* Leipzig, 1841, p. 8, — Teuffel, préf. de la trad. de Hertzberg, — Kirchner, *Satires d'Horace*, t. II, p. 340 note, — Helbig, *Deutsche Jahr.*, 1842, p. 1218, — Schwabe, *Quæst. Cat.* Giessen, 1862, p. 54, — Couat, *Étude sur Catulle*, — Schulze, *Catull's Lesbia*, dont les conclusions paraissent les plus modérées. Contre : Loers, *Ad Ovid. Trist.* II, 427, — Munk, *Gesch. der Rom. Lit.* II, p. 178, — Leutsch, *Philologus*, x, p. 735, — Fröhlich, *Ueber die Anordnung der Gedichte des Q. Val. Catullus*, in *Abh. der Philos. Phil. Classe Akademie zu München*, III, p. 691, — Bernhardy, *Grundriss der Gesch. der Rom. Lit.* p. 514.

(3) Cic. *Ad Attic.* II, 1 : « Ea est seditiosa, ea cum viro bellum gerit. »

vivant mal avec Métellus Céler, lancée dans une vie à outrance, d'un tempérament de feu, d'une corruption élégante et raffinée, mettant dans ses passions l'emportement audacieux de sa race (1), « l'amie de tous les hommes (2) », effrénée en ses amours, frappée d'un surnom flétrissant (3) par Cælius après leur rupture, accusée par lui d'avoir voulu l'empoisonner, et soupçonnée (en un temps de calomnies faciles il est vrai et universelles) de ne s'être pas tenue à des tentatives d'empoisonnement avec un époux trop sévère; en revanche éprise d'art, cultivant les lettres, recherchant les gens d'esprit, assez défendue contre des attaques terribles pour que des gens considérables, Atticus en tête, la vis-sent dans sa maison du Palatin, ce qui permet de croire à quelque partialité dans les accusations de Cicéron et de ses autres ennemis. Tout cela, c'est bien la Lesbia, assez merveilleusement douée pour captiver un Catulle, peu à peu assez déchue pour mériter ses foudroyantes malédictions. La similitude se reproduit dans d'autres traits. Rufus l'orateur fut l'amant de Clodia : Lesbia trahira Catulle avec un Rufus (lxxxvii). La proximité du vil bouge, *salax taberna*, fréquenté par Lesbia (xxxvii), et du temple des Jumeaux, antre de Clodius et de ses sicaires, fait songer à Clodia.

(1) Cicéron l'appelle la Médée du Palatin (*Pro Cælio*, viii), et lui reproche d'avoir des jardins au bord du Tibre pour y voir les jeunes nageurs (*Pro Cælio*, xv).

(2) Cic. *Pro Cælio*, xiii.

(3) La « Clytæmnestra Quadrantaria » (Cic. *Pro Cælio*, xxvi, xxix; Quintil. viii, 6).

Certains procès dont parle Plutarque laissèrent planer des soupçons d'inceste sur Clodia et Clodius Pulcher son frère, et peut-être est-ce en ce sens de sanglante allusion que Cicéron, dans sa correspondance avec Atticus, appelle Clodia Ἡρα Βεωπίη (1) : or Catulle prêterait pour amant à Lesbia Lesbius Pulcher (LXXIX). Rien ne rappelle autant les cruautés du *Pro Calio* contre Clodia que celles de Catulle trahi contre Lesbia. Il n'est pas jusqu'au nom de Lesbia qui ne paraisse à une critique subtile constitué avec la même quantité de syllabes que celui de Clodia, selon une règle des pseudonymes d'alors. On conçoit que Schwabe ait pu, supposant sa thèse admise, raconter tout ce roman sur la tête de Clodia avec une telle concordance de détails que sa conclusion paraisse sortir du récit. Il faut pourtant se refuser à cette pétition de principe, résister aux côtés spécieux de cette argumentation en tant qu'elle prétendrait fournir la certitude. Que prouve-t-on en somme ? On déroule l'histoire de l'amour de Catulle en appelant sa maîtresse Clodia au lieu de Lesbia, et les circonstances s'accordent pour la plupart d'une façon frappante ; mais c'est tout ce qu'on en peut dire. L'identité du Rufus de Catulle et de Cælius Rufus n'est pas démontrée. Il demeure étonnant qu'Apulée, le seul, après tout, qui désigne Clodia, n'ait pas au moins indiqué qu'il s'agissait de la Clodia de Cicéron. Que Lesbia soit Clodia, cela est possible, cela est même, si l'on veut, vraisemblable : voilà ce que peut admettre le biographe qui n'entend avancer que pas à pas et sur un terrain sûr. N'allons point au-delà,

(1) Cic. *Ad Attic.* II, 9, 12, 14, 22, 23.

et comme nous l'avons fait jusqu'ici, l'hypothèse exposée, avec ce qu'elle offre de plausible, tenons-nous aux faits certains et acquis.

Que Lesbia n'appartînt point au troupeau des maîtresses banales et inférieures, cela est d'évidence. Le pseudonyme n'a pas d'autre raison : Plaute, Térence, Horace nomment des musiciennes, des citharèdes, des aulétrides, des esclaves, des courtisanes, jamais une femme du monde. Elle est mariée : le mot *vir*, LXVIII^b, 108 et LXXXIII, 1, ne peut s'entendre qu'en ce sens, c'est bien un mari trompé qu'on raille ainsi. Catulle d'ailleurs n'aurait pas eu la naïveté de s'étonner que Lesbia eût des amants, et de s'en indigner, s'il avait eu affaire à une courtisane, et son amour finira par s'exprimer avec trop de gravité, de profondeur, pour s'adresser à une Améana. Éclairé des premiers feux de la gloire, le jeune poète dont tout Rome parlait dut rencontrer Lesbia parmi les attrayantes créatures de la société patricienne. Peut-être se virent-ils dans ce qu'on peut appeler un salon de Rome, ou à quelque repas somptueux et libre ; peut-être à ces eaux thermales de Baïes, où en face de Naples, sous un ciel rayonnant, devant un golfe merveilleux, le haut monde romain menait la vie sans contrainte de ces villégiatures, excursions le long du rivage, promenades sur la mer, sérénades du soir en barques ; peut-être dans une de ces fêtes très-courues de la *Diana Némorensis*, pour laquelle nous admettrions qu'il composa la pièce xxxiv, puisque l'histoire ne saurait y voir un *chant séculaire*, et dont le temple, rendez-vous des piétés élégantes, en un site ravissant, au pied du mont Albain, près d'un bois sacré, sur les bords d'un lac

appelé le *miroir de Diane*, dut entendre le frais cantique de Catulle répété en chœur. On circonscrirait vraisemblablement la date de leur rencontre entre 691/63 et 693/61 (1). Catulle avait alors 24 ou 25 ans, l'âge de la passion pour un cœur qu'y préparait la satiété précoce du plaisir (2).

Ils se virent, et s'aimèrent. Lui avait tous les prestiges. Elle avait toute les séductions, et celles-là mêmes que les goûts du poète rendaient irrésistibles, cette distinction qu'on appelle de la race, l'élégance luxueuse, la beauté. Il ne nous est pas impossible de restituer l'image physique de Lesbia d'après les traits semés çà et là dans l'œuvre qu'elle a inspirée : blanche (LXVIII^b, 30), les yeux noirs et caressants (III, 18, XLIII, 2), un joli pied (XLIII, 2), la démarche souple (LXVIII^b, 30) et voluptueuse (XLII, 8), la main aristocratique et effilée (XLIII, 3), la bouche peut-être un peu grande (XLII, 9), un sourire d'une enivrante douceur (LI^a, 5). A chaque femme elle a dérobé quelque charme (LXXXVI, 6). Elle a l'éclat, la molle vénusté, l'attrait piquant (LXXXVI, 3, 4), que relèvent des recherches exquises (XIII, 10-14) et ce je ne sais quoi qui manque souvent à la beauté régulière (LXXXVI, 3, 4),

La grâce, plus belle encor que la beauté.

(1) Fixation qui concorde avec l'hypothèse d'après laquelle Lesbia est Clodia : les allusions de Catulle établissent qu'il connut sa maîtresse avant la mort du mari, et Q. Métellus Céler mourut en 695/59.

(2) Si Lesbia est Clodia, elle avait quelques années de plus que Catulle, et l'on sait quelle influence, dans ces sortes d'amours, exerce sur la passion d'un jeune homme une femme un peu plus âgée.

Moralement Lesbia était (xxxvi) spirituelle, cultivée, lettrée même, et jugeant bien de la poésie; elle avait au plus haut point l'art des enchanteresses, la coquetterie fascinatrice, une nature mobile, prompte au rire et aux jeux légers (ii, iii, 4-10) comme aux pleurs qui rendent faible (iii, 17-18). Catulle, avide d'être aimé et d'aimer, s'élançant avec la fougue de son âge et d'une âme sans défiance vers les ivresses de la vie, alla vers ces regards brûlants (1), ces avances, tout ce jeu attirant et périlleux des charmeuses; il se laissa gagner à de délicates et flatteuses prévenances. L'amour le prit tout entier, tête, cœur et sens. Vénus, il l'a dit lui-même (lxviii^b, 11-16), s'abattit sur lui avec violence, et lui fit connaître les désirs dévorants (lxviii^b, 13-14; C, 7), les incertitudes et les craintes mêlées d'espérance, les flots de larmes sans raison (lxviii^b, 15-16). Lesbia, flattée dans son orgueil, fut touchée aussi, et entraînée. Elle céda, et sans doute à cette heure, elle aimait.

Le début de leur liaison fut semblable au début de toutes les liaisons de ce genre. Lesbia était mariée (lxviii^b, 108; lxxxiii, 1). Cette joie ne fut pas donnée au poète de voir la bien-aimée venir à lui dans les rites de l'hyménée antique, comme il avait vu Junia Arunculeia, amenée par un père, et franchir le seuil de la demeure conjugale en fête, embaumée de parfums d'Assyrie (lxviii^b, 105, 106). Il fallut se rapprocher en secret. Un riche Romain, Allius, avec qui Catulle s'était lié par leur ami commun Anser, facilita de toutes façons les entrevues des amou-

(1) Cicéron peint ainsi ceux de Clodia (*Pro Caelio*, xx, 49).

reux, et alla jusqu'à prêter son toit pour abriter leurs amours (LXVIII^b, 1-29, 119-120). Ce fut là que par une nuit silencieuse, fuyant un époux trompé, Lesbia apporta pour la première fois des baisers furtifs à son amant ébloui (LXVIII^b, 92-94, 107-108).

Alors commença pour Catulle (694/60 à 696/58) la phase de l'amour heureux, de ces jours marqués par une pierre blanche (VIII, 3, 8), dont un seul suffit à illuminer une vie (LXVIII^b, 109-110), des rendez-vous ardemment désirés et attendus par Lesbia (II, 5-8) et auxquels il accourait au moindre signe (VIII, 4), des doux jeux juvéniles (II, 1-4; VIII, 6-7), des fièvres insensées et des élans éperdus (V, VII). Le poète ne trouvera pas de comparaison assez enflammée pour exprimer la folle passion de sa maîtresse (LXVIII^b, 33-46, 65-90), ni de couleurs assez suaves pour retracer ces heures de plénitude. Voyez la blanche figure apparaissant sur ce seuil usé d'Allius, où ses petits pieds, comme ceux de la fiancée au seuil nuptial (LXI, 167), mettent un rayonnement (LXVIII^b, 31); écoutez son pas souple, et le bruit cadencé de son brodequin (LXVIII^b, 30-32); contemplez, pendant ces entretiens nocturnes et furtifs, le jeune poète montrant à Lesbia, qui lui demande combien de baisers il faut pour l'assouvir, les astres qui dans le ciel étoilé éclairent leurs mystérieuses amours (VII, 7-8). Il ne songe qu'à jouir de sa félicité, qu'à cueillir l'heure trop brève (V), tantôt bravant le qu'en dira-t-on (V, 2-3), tantôt voulant enfouir son bonheur à l'abri des curiosités envieuses (VII, 11-12). Lesbia lui verse le plus sûr des philtres. Elle est si belle! Nulle mortelle ne l'égale (XLIII, LXXXVI). Le seul aspect de ce cher visage, la mélodie de cette voix, troublent

ses sens et sa raison ; en regardant, en écoutant ce doux rire (LI*), il se croit l'égal d'un Dieu (I). Si la bien-aimée se plaît à jouer, pendant les langueurs de l'attente, avec un passereau favori, don de l'amant sans doute, si un matin l'oiselet meurt, et qu'elle pleure, voilà le frère Moineau de Lesbie immortalisé en des chansons exquises, qui voleront sur les lèvres des hommes tant qu'ils sentiront la beauté (II, III). Tout au plus un ami sûr, dont il a aussi le secret, est-il admis à quelque joyeuse partie intime, où les deux couples échangent leurs confidences d'amour et d'amitié (XIII). Pour Lesbie sans doute il soupire la suave légende de Septimius et Acmé (XLV), fiction coupée par une sorte de refrain et peut-être destinée au chant, plutôt que récit à personnages réels, où palpitent les extases de la possession récente, où s'exhalent les serments d'éternelle fidélité des premières étreintes.

IV. .

Entouré d'amis, fêté de tous, enivré par l'amour heureux, en pleine floraison de talent et de renommée, Catulle était à cette heure trop souvent unique où la vie n'a que des sourires, quand un coup cruel vint le frapper. Une maladie prompte enleva son frère, dans un coin perdu de la Troade, où le jeune homme voyageait, peut-être

(1) « Être avec les gens qu'on aime, cela suffit... » La Bruyère, *Les Caractères*, ch. IV, *Du Cœur*. Comparez André Chénier, *Élégies*, liv. III, 5.

pour son plaisir ou ses études, peut-être dans la *cohorte* de quelque préteur, peut-être poussé par l'esprit d'entreprise vers cette Asie-Mineure où tant de cités obérées empruntaient à des syndicats de chevaliers, où tant de spéculations sur de riches marchandises offraient des occasions d'affaires. Qu'était-ce que ce frère d'un grand poète ? On le juge avec faveur à travers cette tendresse profonde qu'il avait su inspirer à un noble cœur. Sans doute était-il marié (LXVIII^a, 22, LXVIII^b, 54), l'espoir par conséquent de la maison. Catulle, à qui la destinée ou sa faute refusa le sûr et constant amour des justes noces, avait néanmoins le sentiment très-romain du nom perpétué par la famille (LXI, 211-215), on le voit aux regrets amers que lui arrache la pensée de sa race désormais ensevelie dans la tombe de son frère. La date de cette mort ne peut être placée ni bien longtemps après les commencements de l'amour de Catulle et de Lesbia (car la lettre LXVIII^b, où il parle de son deuil, remercie Allius d'avoir aidé les premiers rendez-vous, et n'est qu'une effusion passionnée), ni bien longtemps avant le voyage en Bithynie (697/57), d'où il revenait quand il s'arrêta en Troade. C'est donc vraisemblablement vers 695/59 que Catulle perdit son frère.

Cette brusque séparation d'un être cher, la pensée que le malheureux était mort seul, loin de lui, loin de leur père, et que ses cendres étaient restées sur une terre barbare, hors de la sépulture familiale, la douleur de voir s'éteindre la race qu'il pressentait ne pouvoir continuer, tout cela déchira l'âme tendre de Catulle. Un chagrin vient rarement seul. La lune de miel passée, Lesbia n'était pas sans avoir repris sa liberté d'allures. Peut-être l'heureux amant

avait-il eu l'imprudence d'admettre en tiers au spectacle de son bonheur, avec une confiance trop expansive, des amis moins sûrs que Fabullus. Le soupçon de légères infidélités (il va bien laisser voir qu'il l'avait, *lxviii^b*, 95-99) s'ajoutait aux peines de Catulle. Dominé comme la plupart des poètes par ses impressions, il quitta subitement Rome, laissant là la poésie et l'amour, la joie de son cœur et les délices de son esprit (*lxviii^a*, 25-26), et revint au foyer natal.

A Vérone, sa seule distraction est de répondre aux amis qui lui écrivent. Manlius, que le malheur a visité lui aussi, veuf depuis peu (692/62), et inconsolable, dans une lettre toute trempée de larmes (*lxviii^a*, 1-2), lui demande de la poésie, quelque élégie sans doute où retrouver sa Junia, un épilogue de regrets à l'épithalame de naguère : mais ni la haute situation de Manlius, ni son affection, une des plus sincères qu'ait connues Catulle, n'obtiennent rien de la sombre tristesse du poète. Heureusement pour nous, c'est en vers touchants qu'il refuse des vers. En vain Manlius, voulant l'arracher à lui-même, le presse de revenir à Rome, cherche à le prendre par la jalousie, l'engage à ne pas laisser la place libre à des rivaux (*lxviii^a*, 27-30). Ortalus aussi tente de le secouer, et lui réclame un poème : à Ortalus de même il répond qu'il ne peut pas, qu'il est trop accablé (*lxv*) ; tout au plus est-il en état de traduire, ou de revoir une traduction probablement retrouvée au fond du portefeuille qui l'a suivi (*lxviii^a*, 36), et il lui envoie un fragment d'après l'alexandrin Callimaque, sans doute ce délicieux morceau sur la blonde chevelure de la reine d'Égypte Bérénice (*lxvi*). Cependant, à ce

contact d'une poésie pénétrante, de tendres images peu à peu reviennent peupler son âme. Il se repaît de ses souvenirs, et se donnant à lui-même un prétexte pour les évoquer, il écrit à Allius, confident et hôte secourable de ses amours, une longue lettre de gratitude, d'élans vers l'absente (LXVIII^b) : une note de mélancolie s'y mêle à ses ravissements, le trait de Manlius a ravivé ses premiers soupçons ; mais il a peur de passer pour un jaloux morose, et il invoque pour se résigner à de « rares infidélités » les exemples des Dieux de l'Olympe, tant il est encore enivré !

C'est l'amour qui le ramène à Rome. Il n'y retrouvera plus sa félicité sans ombre. Après les premières effusions, il était difficile que quelques reproches ne surgissent pas, nés des doutes qu'avait réveillés l'allusion de Manlius. Les querelles ne sont d'abord que légères, courtes, bientôt effacées dans la douceur des raccommodements. Peu à peu se reproduisent les tiraillements, les troubles, et une à une les illusions du poète pâlissent. Si maintenant Lesbia lui jure qu'elle préfère être aimée de lui plutôt que de Jupiter même, il hoche la tête : les serments d'une femme sont écrits sur l'eau et sur l'aile des vents (LXX). Il commence contre lui-même le combat dont il ne sortira jamais absolument vainqueur (VIII). On se brouille, on se retrouve, on se quitte de nouveau, et l'amant cache encore aux autres, nie ses tourments (CIV). Et pendant ces séparations passagères, Lesbia, malgré tout dévorée de passion (LXXXIII, 6), ne parle de Catulle devant son mari qu'avec emportement, moquerie, outrage ; et le poète, comprenant par les soubresauts de son propre cœur ce que tra-

hissent ces fièvres, raille le mari qui n'y voit qu'un motif de rassérénement (LXXXIII, XCII), ou plutôt il le bafoue (1) : là, pour la première fois, apparaît dans les vers de Catulle un caractère nouveau, une âpreté d'accent que jusqu'alors sa muse, d'abord spirituelle, gaie, charmante, puis amoureuse, n'avait pas connue, et nul indice n'est plus sûr pour suivre et fixer l'ordre chronologique des poésies que l'évolution morale du poète. N'anticipons pourtant pas. Les terribles iambes de Catulle trahi prendront place d'eux-mêmes à une époque plus avancée, saison où son talent ne portera que des fruits amers. Le fragment XXXVII, et par conséquent la série de fragments analogues qui s'y rattache, quoique antérieurs à XI, naîtront, pour ainsi parler, dans la même zone morale (2) : or la pièce XI ne peut avoir été écrite qu'après l'expédition de César en Bretagne (695/55). Ces preuves précises corroborent l'indice que fournit l'observation du développement psychologique. Ce n'est qu'après le retour de Bithynie que tout s'assombrira autour de Catulle. Nous n'en sommes pas là encore en 695/59 et 696/58. L'amour de Catulle a perdu la sérénité,

(1) Il paraît difficile de placer LXXXIII avant cette seconde phase de la passion de Catulle, et que cette phase ne suive pas le voyage de deuil à Vérone, qui est vers 695/59. Or Q. Métellus Céler étant mort en 695/59, il faut, dans l'hypothèse qui identifie Lesbia et Clodia, faire entrer en cette année 695/59 la mort du frère de Catulle, la retraite de Catulle à Vérone, son retour, la période de la pièce LXXXIII qui parle du mari de Lesbia, et la mort de ce mari. Il y a là, sinon impossibilité, du moins gêne.

(2) La similitude de certaines expressions même l'indique : comparez XXXVII, 8 et XI, 18.

la fraîcheur, la confiance sans pli des premiers temps : mais il n'est traversé que par des agitations éphémères.

A cette heure de la vie de Catulle (695/59-697/57), où son talent s'est mûri, où il a écrit la grande lettre LXVIII^b et la pièce LXVI tout imprégnées l'une et l'autre de l'art alexandrin, où l'amant inquiet doit chercher des diversions à ses premières peines et poursuivre un accroissement de gloire pour en éblouir l'orgueilleuse, on placerait avec vraisemblance la production des importants poèmes LXII, LXIII, LXIV : un Épithalame qui paraît sans application de personnes, l'*Attis*, les *Noces de Thétis et de Pélée*, ouvrages sans doute longtemps portés et caressés, et qui décèlent, avec le dessein d'un effort considérable, l'influence des Alexandrins dans les artifices de la composition et dans le style. L'élan juvénile de l'épithalame LXI n'y est plus : Catulle, qui d'ailleurs aussi bien comme poète que comme homme a vécu vite, a 29 ou 30 ans. Plus tôt il n'avait ni cette maîtrise, ni cette industrie raffinée : plus tard, il sera trop la proie de la passion, amour ou haines, puis enfin des désespérances sans remède, pour avoir le loisir, la possession d'esprit, la persévérance paisible qui sont nécessaires à de telles entreprises.

Quand il eut écrit, lentement sans doute et laborieusement, ces fortes œuvres, il éprouva, comme plus d'un grand poète, surtout parmi les modernes, le besoin de passer de cette longue absorption de la pensée au mouvement, de la rêverie à l'action. Il touchait à sa trentième année : sa jeunesse allait s'enfuir, sans qu'elle eût dépensé et usé cette force qu'il sentait en lui et qui lui semblait y dormir oisive. L'oisiveté ! c'est à ce moment sans doute qu'il se gour-

mande d'y céder (L^b), en vers où se trahissent le remords d'années stériles et une sorte de soif d'agir. D'ailleurs cette existence d'émotions intimes et de plaisirs luxueux, qu'il avait menée dans l'oubli des lois matérielles de la vie, avait entamé sa fortune, et il souhaitait d'y combler quelques vides. Une occasion se présenta d'essayer s'il ne ramasserait pas aussi des richesses dans la voie que suivaient la plupart des jeunes hommes liés avec les personnages considérables de Rome : il la saisit avec d'autant plus d'empressement, qu'au terme d'un voyage où sa nature jeune et vive saluait une chance de distraction puissante et de jouissances nouvelles, le long duquel il pourrait glaner plus d'une impression et d'un motif poétique, il entrevoyait la possibilité d'aller visiter le coin de terre lointaine où dormaient les restes de ce frère si sincèrement et si amèrement pleuré.

V.

C. Memmius Gémellus, du parti de Pompée, orateur mordant et facile, philosophe de l'école d'Épicure, vivant à la grecque lui aussi, en rapport avec les écrivains distingués du temps, avait été préteur urbain l'an d'après le premier consulat de César, en 696/58, et fut désigné pour la préture de Bithynie en 697/57. Il était curieux de poésie et recherchait les poètes : c'est à lui que Lucrèce dédiait le *De natura rerum*. Il proposa, ou on proposa à Catulle, que sa réputation mettait en vue, de faire

partie, ainsi que C. Helvius Cinna, de la *cohors pratoria* (x, 10), ce groupe de jeunes Romains qui suivaient le préteur en qualité de secrétaires, de financiers, de juristes, d'attachés, le secondaient dans les travaux de sa charge, s'asseyaient à sa table, l'entouraient siégeant sur son tribunal. On partit, au commencement de 697/57. Catulle comptait gagner quelque argent, se refaire dans ce voyage (x, 8 et s.). De quelle façon ? Comme fournisseur, intendant, collecteur de vivres, fermier d'impôts ? Peu importe : tous ces moyens, et d'autres, étaient légitimes au regard de populations conquises, dans les idées romaines sur le droit de la guerre. Ces espérances furent déçues. Le préteur, homme arrivé, dès lors égoïste, d'ailleurs cynique, ne chercha aucune occasion de procurer quelque profit aux jeunes gens qui l'accompagnaient (x, 11-13). Catulle s'en plaindra au retour (x, xxviii), avec plus d'amertume et de verve peut-être que de réserve : les gens d'esprit supportent moins que d'autres d'être sur ce chapitre leurrés de promesses ou joués avec des phrases (xxviii, 10) ; et il est certain qu'à lire ce qu'il nous dit de Memmius ou de Pison (x, xxviii, xlvii), à entendre l'accent de son *pete nobiles amicos* (xxviii, 13, xlvii), on ne prend pas une idée bien favorable de tels ou tels personnages des classes dirigeantes du temps.

L'hiver passé, peut-être sous le chaud climat de Nicée (xli, 5), on songea au retour. Catulle, en des vers où tressaille la joie juvénile du voyage, dit adieu à ses camarades, et s'en alla parcourir, au printemps de 698/56, les villes célèbres de l'Asie si pleines de souvenirs (xli). Puis il reprit la mer. On peut, sinon suivre exactement son iti-

néraire, du moins en retrouver les repères principaux, dans les indications de voyage fournies par la pièce iv, 6-9 : le Pont-Euxin (mer Noire), — la Propontide (mer de Marmara) entre la Thrace et la Phrygie, — l'Hellespont, — le cap Rhœté en Troade, où il s'arrêta (lxv, 7) pour mettre sur le tombeau de son frère les offrandes traditionnelles, y verser des larmes, y épancher sa douleur en vers d'une simplicité et d'une sensibilité poignantes (ci), — la mer Égée, — une escale peut-être à Smyrne, que chantera Cinna son compagnon de route (xcv), et à Rhodes l'illustre dont le nom se liait pour lui à celui d'Apollonius (iv, 8), — les Cyclades (iv, 7), — l'Adriatique (iv, 6). De l'embouchure du Pô, il se rendit, on ne sait exactement par quelle voie, jusqu'au lac Bénacus. Dans un cri de bienvenue immortel (xxx1) il a exprimé l'émotion qu'il ressentit, lorsque après cette longue absence, ce voyage lointain, cette traversée non sans épreuves et sans périls (iv, 6-9, 18-21 ; xxx1, 8-11), il aperçut tout-à-coup Sirmio, sa Sirmio, comme un radeau à l'ancre sur l'azur du Bénacus.

Le touriste d'aujourd'hui (1) qui par une matinée d'été part de Riva à cinq heures, sur le bateau affecté au service de la côte Bresciane, après trois heures de bordées courues le long d'une rive que les lauriers-roses fleurissent et que parfument les citronniers, voit soudain le vapeur sortir du joli golfe de Salò, et rasant l'île de Lecchi, déboucher à toute vitesse dans la partie la plus large du

(1) Sur ces sites délicieux, voyez *A travers l'Engadine, la Valteline, le Tyrol du sud, les lacs de l'Italie supérieure*, par M. S. Liégeard, Paris, Hachette, 1877.

parcours. Le lac étale ici comme une petite mer ses belles eaux bleues descendues du Tyrol italien. A droite, des falaises; à gauche, au pied d'une ligne de monts estompés de brume légère, le village de Garda, qui donne son nom moderne au Bénacus. Au milieu même de la nappe, comme une flèche longue et mince coupant la rive sud en deux parties à peu près égales, et de sa pointe visant Riva, apparaît la langue de terre qui forme la presqu'île de Sermione, la Sirmio de Catulle. Au fond des anses dessinées par la presqu'île s'abritent deux villes qui se font pendant : Peschiera, et Desenzano, d'où l'on va visiter les ossuaires de Solferino et de San Martino.

La presqu'île de Sermione, triangle à côtés inégaux, constituée par un rocher qui s'élève à 34 m. au-dessus de la superficie du lac, mesure 1,200 m. de longueur du N. au S. et 600 de largeur de l'E. à l'O. On aperçoit à peine sous les joncs l'isthme très-bas qui la joint au continent. Elle est plantée d'oliviers, de citronniers, de figuiers, de mûriers, de lauriers toujours verts. Sur la presqu'île se dressent les trois tours crénelées du château des Scaligers, seigneurs de Sermione au moyen-âge, et un ensemble de ruines où une légende locale prétend retrouver les restes de la villa de Catulle. On peut dire que cette tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours (1). En

(1) Maffei, *Verona Illustrata, cose notabili del territ. Ver.* cap. VIII, p. 284. — *Journal historique des opérations militaires du siège de Peschiera et de l'attaque des retranchements de Sermione*, commandées par le général de division Chasseloup-Laubat, inspecteur-général commandant en chef du génie à l'armée d'Italie, suivi d'une *Note*

1856 seulement, le comte Orti, ayant relevé avec une plus rigoureuse exactitude le plan des ruines, et fait des fouilles complètes, présenta une conclusion qui paraît aujourd'hui la plus plausible (1). On ne saurait dire aisément si les déterminations minutieuses qu'il a données des diverses parties de ces ruines, qui mesurent 230 m. de long sur 105 m. de large, vestibule, *atrium*, *tablinum*, *cavum ædium*, vaste cour, piscine, *lararium*, *hypocaustum*, *apodyterium*, *unctorium*, *calida* et *frigida lavatio*, xyste, stade, palestres, etc., sont toutes certaines. Mais ce qui paraît peu réfutable, c'est que ce vaste édifice, garanti du vent, doté d'une vue magnifique sur le lac, par le caractère de grandeur dont il est empreint, par les dispositions intérieures, par les voûtes souterraines admirablement travaillées, semble avoir servi, non à une habitation privée, si luxueuse qu'on la suppose, mais à un usage public, vraisemblablement à des thermes, à proximité de la source thermale qui jaillit dans le lac. Le mode de construction indique aussi un travail public plutôt que privé. On remarque qu'il y a été employé des matériaux d'un âge plus reculé, des tuiles brisées, des morceaux de briques de formes différentes qui pourraient avoir appartenu à un édifice préexistant, peut-être à la villa même de Catulle, et qui sait si là ne se trouverait pas la racine de la tradition locale ? D'après

sur la maison de campagne de Catulle située à l'extrémité de la presqu'île de Sirmione, par le chef d'escadron Hénin, an 1x. — J.-B. da Persico, 1820, publia de nouveau le plan et la description des Français. — Ercoliani, *Guida al lago di Garda*, Milan, 1846.

(1) G. G. Orti, *la Penisola di Sirmione*, Verone, 1856.

une étude attentive des chapiteaux d'ordre ionique et corinthien, des fragments de crépi peints à l'encaustique, et des débris de mosaïque retrouvés dans les fouilles, la construction de l'édifice paraît pouvoir être fixée à l'époque de Constantin.

Ainsi la villa de Catulle à Sermione a disparu, comme sa villa de Tibur, comme celle d'Horace, et il est douteux qu'on arrive jamais à en marquer avec précision l'emplacement. Le ciel lumineux, l'air pur et doux, l'île verte, fleurie, semée de bouquets d'arbres ombreux, avec une vue délicieuse sur le lac et les bateaux qui passent, toute cette zone de fraîcheur, de perpétuel enchantement, voilà ce qui reste malgré les siècles; et pour peu que le regard sache animer les perspectives, le souvenir repeupler les horizons, cela suffit pour sentir à travers le temps le ravissement du poète, quand il rentra, voyageur fatigué et déçu, dans son oasis de Sirmio. Il s'y reposa quelque temps dans la paix et le bien-être. C'est sans doute pendant cette période trop rapide, que se promenant un jour au bord du lac, il aperçut dans une crique quelque vieux navire endormi ou échoué (1), et que, sa pensée soudain ramenée au vaisseau qui l'avait porté durant son voyage, il tira de ce germe tout un beau développement poétique (iv).

(1) Voyez *Commentaire*, p. 368, et les *Études sur la Poésie Latine* de M. Patin, t. 1, p. 71.

VI.

En rentrant à Rome, Catulle venait fatalement y reprendre sa chaîne. L'heure des profondes douleurs allait sonner. Lesbia était de celles avec qui les absents ont tort. Affranchie de toute entrave vraisemblablement par la mort du mari (1), à qui il n'est plus fait allusion dans les vers de Catulle, et aussi par le lointain voyage de l'amant, elle s'était abandonnée de plus en plus aux penchants d'une nature sans frein, que la maternité ne paraît pas être venue guérir. Lasse sans doute d'un amour tourmenté, et qu'elle avait vite trouvé trop exigeant, ayant repris l'habitude de la liberté de ses fantaisies, il était impossible qu'au retour de Catulle, elle n'en arrivât pas promptement à frapper tantôt de coups inconscients, tantôt de blessures volontaires, ce cœur dont la sensibilité était poussée jusqu'à la faiblesse morbide (2). Les luttes entre les deux amants, les scènes de jalousie, les menaces mutuelles de rupture, se reproduisaient toujours plus fréquentes. L'amant trompé essaye de devenir frivole (x), il veut prouver à l'infidèle qu'il saura se passer de ses caresses : c'est le cours ordinaire des choses; et lui aussi

(1) Si Lesbia est Clodia, elle était veuve de Métellus Celer depuis 695/59, et ses ennemis ne se gênaient guère pour parler d'empoisonnement.

(2) « Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ » (Sénèque, *de Tranquillitate animi*, xv, 16).

devient infidèle, il s'en vante peut-être en des vers perdus pour nous (1), ce qui ne fait qu'aggraver le déchirement et enhardir Lesbia. Et dans ces crises et ces convulsions incessamment renouvelées, la passion, si elle semble un temps s'attiser, s'use. Enjôlements d'ensorceleuse, ou élans peut-être qui à certaines heures relèvent la courtisane, Lesbia n'a pas épuisé l'art des réconciliations, — les unes gaies encore et souriantes, comme celle, postérieure déjà aux orages (xxxvi, 5), où on scella le rapprochement en brûlant, holocauste à Vulcain, les vers d'un mauvais poète, Volusius, — d'autres peu à peu graves, douloureuses, voilées de doute et de mélancolie (cvii, cix). Vains efforts ! il est dans un amour qui se brise des choses sur lesquelles on ne revient pas. C'était pour l'âme élevée du poète une amère souffrance que de voir au fond de cette âme, où il avait rêvé toutes les noblesses de l'amour sincère, un abîme de corruptions, de ne rencontrer en face de ses supplications (viii, lx) ou de ses explosions de colère que duplicités et mensonges. La belle et perverse créature, dévorée de feux, descendait rapidement des légèretés aux folies, des folies aux dépravations. Contre les amants qui se succèdent et se multiplient (xxxvii, 15), — *fecundum semen adulterio* (cxiii), — contre les Ravidus, les Gallus, les Egnatius, les Lesbius, le charmant élégiaque, le délicat épris d'art grec, redevenu le rude Romain brutal, ne trouve pas de satires assez aiguës ou d'invectives assez brûlantes (xxxvii, xxxix, xl, lxxviii, lxxix).

(1) Ovide, *Trist.* II, 429-430.

Ce fut bien pis, et la souffrance de Catulle devint plus poignante encore, quand la trahison de la femme aimée se compliqua de la félonie des amis. Nul n'a cru avec plus de confiance que Catulle en l'amitié, n'en a senti plus vivement les délicates et généreuses douceurs ; nul ne les a exprimées avec une aussi pénétrante effusion. Nul aussi n'y porta plus de loyauté et de sûreté (cui), et n'a mieux compris dans l'antiquité ce sentiment, lien inviolable d'un homme envers un autre, que les Romains nommaient d'un mot sacré, *fides*. De tout temps ce fut forfaire à l'honneur, même entre corrompus, que devenir larron d'amour contre un ami. Qu'on juge de l'horreur que dut ressentir Catulle, quand la vérité hideuse lui apparut, quand il se vit son bonheur volé par des traîtres qu'il avait obligés cent fois (LXXIII). Ce cœur saignant se révolta avec d'autant plus de force, qu'il avait eu une foi plus entière et plus longue. Il jette à ces parjures des reproches navrants ; il essaye de faire vibrer en eux le souvenir et le remords ; lui si fier, il les supplie (xxx, lx, LXXVII, LXXXII). Quand il voit que tout est vain, qu'il ne faut croire ni à l'affection ni à la reconnaissance humaine (LXXIII), il appelle sur leurs têtes la malédiction des Dieux ; se servant comme d'une arme empoisonnée de ces *truces iambi* que sa menteuse maîtresse voulut souvent détourner d'elle ou de ses favoris éphémères (xxxvi, 5), il les frappe de coups terribles, dont Juvénal ne surpassera pas la hardiesse, l'implacable cruauté, la violence presque sauvage (LIX, LXIX, LXXI, LXXIV, LXXVII, LXXX, LXXXVIII, LXXXIX, xc, xci), et qui porteront — il s'en assure avec l'orgueil du grand artiste — les noms mau-

aits de Rufus, d'Alfénus, de Gellius jusqu'à la postérité vengeresse (cxvi, 8). Et l'infidèle ! Contre elle aussi l'indignation l'emporte, et il dépasse toutes les bornes dans sa colère, comme elle dans son impudeur. Il lui réclame des lettres d'amour (xlii) en lui crachant au visage les plus sanglantes insultes (1). Quelles tortures ! Une femme si longtemps son idole, la seule qu'il eût aimée, devenue une éhontée sans vergogne, le sujet des quolibets et des scandales ! A ces pensées il sentait un fer rouge le marquer d'un stigmaté (2), et se retournant vers un ami demeuré fidèle dans l'épreuve (c, 6-7), Cælius, — un de ces intimes à qui on dévoile ses plus secrètes plaies, car il faut que l'homme les dévoile à quelqu'un, — il jetait par intervalles un cri déchirant de douleur et de honte (lviii).

C'est sans doute à cette heure de sa vie que Catulle essaya d'étourdir dans la débauche son affreux désespoir. La vraisemblance morale de la marche des passions l'indique. Cela est confirmé d'ailleurs par les pièces lxxx et lxxxi, 4, d'où ressort la contemporanéité de l'épisode de Juventius avec les trahisons de Gellius l'infâme, et par les

(1) Dans l'hypothèse selon laquelle Lesbia fut Clodia, est-ce bien en retour d'un service d'avocat à client, pour quelque *Pro Catullo* d'intérêt privé, que Catulle remercie si chaleureusement l'éloquence et flatte la vanité exigeante de Cicéron (xlix) ? Car chercher là une intention d'ironie nous paraît une glose trop subtile. Ou ne serait-ce pas plutôt pour l'avoir par le *Pro Cælio*, vers la fin de cette année 698/56, vengé de l'infidèle, avec des duretés qui n'excèdent point d'ailleurs les siennes propres (xxxvii, xlii) ?

(2) Comparez Alfred de Musset, *La Confession d'un Enfant du Siècle*, p. 86.

pièces xli, 4, xliii, 5, lvii, 4, xxix, qui rapprochent les rapports avec Améana, maîtresse du déprédateur Formien, de la campagne contre Mamurra. Enfin les injures de la pièce xxv appartiennent par la brutalité du ton à la même époque. On ne se trompera donc pas en rattachant à cette période l'affection trop grecque pour Juventius (xv, xxi, xxiv, xxv, xlviii, lxxxii, xcix, cvi), où la délicatesse de Catulle se retrouve malgré tout dans certains sentiments de xv, et dans xcix, écho d'Anacréon avec Bathyle, — puis quelques fanfaronnades de vice (xvi, lvi), — enfin des liaisons toutes charnelles et passagères, peut-être pendant un voyage en province, celle avec Améana que traverse encore un souvenir de Lesbia (xli, xliii), celle avec Aufiléna, la courtisane véronaise (c, cx, cxii). Hélas ! tentatives bien impuissantes pour oublier ! Le poète avait beau prendre le masque de l'insouciance, de la folie, de la corruption même et du libertinage ; la plus noire tristesse sortait pour lui de ces excès des sens, avec le dégoût. Au milieu d'efforts convulsifs et dégradants pour s'arracher à lui-même, une image était toujours devant ses yeux. Des retours de passion succédaient aux accès de fureur, et nous voyons le malheureux se débattre entre l'adoration et le mépris avec une souffrance aiguë. Il avoue sa lâcheté : l'estime a disparu, l'amour survit, plus âpre peut-être, ô misère abominable de l'âme malade ! à mesure que celle qui en est l'objet est plus déchue (lxxii, 5-8). Lesbia revint-elle au bien, il ne dépendrait plus de lui de la respecter : descendit-elle plus avant dans le mal, il ne pourrait s'empêcher de l'aimer (lxxxvii). Et c'est dans ce combat lamentable entre des souvenirs indé-

lébiles, des regrets brûlants, et la raison, la dignité, l'honneur, qu'il jette ce dernier cri d'angoisse de la passion humaine et éternelle, *Odi et amo* (LXXXV).

VII.

C'est vers cette époque (700/54), et dans ces dispositions morales, que Catulle — ne disons point commença de s'occuper de politique (car rien ne prouve qu'il ne s'en soit pas occupé jusque-là, et d'ailleurs ce n'est pas à proprement parler de la politique que ses épigrammes), — mais tourna contre les actes de certaines personnalités politiques sa verve assombrie et son talent redoutable.

Il faut s'entendre sur la politique de Catulle, et tâcher de se faire sur ce point une idée juste. Dès son arrivée à Rome (686/68), il se trouva par son admission dans les coteries du jeune patriciat, par son intimité avec C. Licinius Calvus, mêlé au monde qui demeurait attaché au *statu quo* et à la constitution républicaine du passé, croyant y trouver un instrument pour faire revivre la liberté et la gloire anciennes. Sa franche et saine nature n'était pas faite pour les conspirations (691/63) où Catilina attirait plus d'un des *magnanimi Remi nepotes*, et surtout des fils de famille prodigues, ceux que les hasards du jeu en toute chose séduisaient. Quand vint César, le poète, outre qu'il était déjà atteint de misanthropie et de scepticisme par ses maux personnels, en était arrivé au dégoût des intrigues sans pudeur, des ambitions aux

prises, des efforts démoralisants des partis. Qu'on y regarde de près : le Catulle des épigrammes politiques, c'est l'esprit ébranlé et las (LII, 1-4) d'une époque tourmentée, d'une génération venue bien tard, le poète épris de perfection, la rêvant pour les hommes, surtout pour les conducteurs de peuples, et écœuré du réel. Pour le reste ses sentiments vrais, son pyrrhonisme se reflètent assez bien dans la pièce xciii. La politique était aussi affaire de sentiment et de passion pour cette âme ardente. Avant tout il était indépendant par caractère, par fierté native, par tempérament de Gaulois, par tradition de grande famille, par situation de fortune. Il ne voulait pas de maître. Toute dépendance, celle-là même qu'un Horace et un Virgile accepteront, lui répugnait. Une indépendance personnelle et littéraire plutôt que politique, telle est l'idée qu'on peut se former de son attitude. Enfin Catulle en politique est un polémiste : or, en polémique, on en dit toujours plus qu'il n'y en a, plus qu'on n'en pense, on force la voix, grisé par l'applaudissement et l'excitation de la galerie. Le succès poussait, attisait les épigrammes de Catulle, qui couraient de main en main (on a été jusqu'à y voir les petits journaux de Rome), lues avidement, commentées par la malignité ou la haine, dans les salons frondeurs du parti aristocratique. Bien des sous-entendus sanglants nous échappent, qu'on soulignait au passage. Il n'est pas excessif peut-être de penser que certains coups terribles lancés contre César et les césariens (xxix, liv, lvii, xciv, cxv) préparèrent le mouvement d'opinion qui finit par faire surgir les conjurés des ides de Mars.

Et pourtant ceux qui ont prétendu faire de Catulle un Brutus poétique se sont singulièrement mépris. Ce n'était même pas un Pompéien. On vient de dire quels sentiments personnels complexes entraînaient sa muse. S'il fallait absolument lui découvrir une façon de penser politique, le vrai serait qu'il ne voyait pas de cause suffisante au changement de l'ordre légal. Non que cette République fût attrayante à défendre. Un ordre légal assez triste, que celui-là : les dissensions irréconciliables, la vente publique des dignités, le trafic organisé des votes, les énormes distributions de blé aux prolétaires, l'usure des grands, la vénalité des tribunaux, les exactions des magistrats en pays conquis, les sociétés secrètes, les gladiateurs soldats de l'émeute, les batailles au Forum, les honnêtes gens apathiques, plus de citoyens. Mais enfin c'était le nom de la République ; autour de ce nom étaient groupés des hommes comme Hortensius, Cicéron, Marcellus ; il était à la mode d'être anti-césarien, et Catulle, d'ailleurs instinctivement effarouché par la dictature, n'avait point assez réfléchi sur la politique ou l'histoire pour se demander si l'institution du principat n'était pas la seule appropriée à l'état de la société romaine de ce temps, divisée et corrompue par la richesse, menacée par les Gaulois, les Germains et les Parthes. César a vu cela avec son génie, et s'il doit faire servir les circonstances à son ambition, c'est au profit du progrès en définitive qu'il va entreprendre la distribution du domaine public, la réforme de la justice, le soulagement des provinces, l'extension du droit de cité.

Rien n'indique que Catulle eût contre César quelque

grief privé, service refusé, tentative sur Lesbia, ou simplement le désir de rabaisser le fascinateur. On a ici prêté au poète de moins mesquins mobiles. Quoi d'étonnant qu'il en voulût au grand adversaire de cette aristocratie, qui l'avait fait l'un des siens? Après tout, s'il attaque César, et en César uniquement le dissolu trop facile à ses créatures, il a aussi ridiculisé dans les amours de sa femme divorcée Mucia et directement pris à partie Pompée (xxix, 25, cxiii). César reçoit plutôt ses coups, parce qu'il le sent un ennemi plus digne du combat. Et de fait, par ses défauts ou ses vices mêmes, comment César l'audacieux, le viveur, qui avait dit : « *je ne crains pas les relâchés, je crains les maigres et les pâles,* » aurait-il déplu absolument à Catulle? Moins encore Catulle pouvait-il ne pas admirer le génie qui, en organisant la victoire, écrivait les *Commentaires*, ou ne pas sentir les grands côtés du César que Shakspeare a peint de ce mot : « *la nature put se lever et dire à l'univers : c'était un homme.* »

Il ne faut pas se faire d'illusion rétrospective. Si Mamurra était un déprédateur et un débauché (xxix, lvii, xciv, cv, cxiv, cxv), si Vatinius était digne de devenir un sujet proverbial de haine (xiv, 3 ; lii, liii), si Nonius Struma ne méritait pas la chaise curule (lii), si Othon, Fuficius ou Libon étaient d'ignobles hères (liv), les anti-césariens valaient-ils mieux? Les ambitieux, les intrigants, les corrompus manquaient-ils dans leurs rangs? Cassius pille la Syrie : elle aurait autant aimé, disait-on, passer par les mains des Parthes. Les vices d'Antoine sont légendaires. Quoi de plus surfait que l'austérité de Caton? Cicéron lui-même, en réponse à cette demande de César : « *en-*

voyez-moi qui vous voudrez, afin que je le fasse riche », lui envoyait son frère Quintus fort gêné. Et après l'assassinat de la Curie de Pompée, il aura tort de dire : « tous les honnêtes gens ont tué César » ; car c'est oublier le mal qu'il a dit de Pompée, le *Pro Marcello*, et la grande politique clémente dont César avait fait acte, même vis-à-vis de lui.

Cette large politique de conciliation, qui n'était pas seulement une attitude, une habileté, un calcul chez César, qui tenait surtout à une supériorité indifférente de l'esprit et à une âme haute, Catulle en fit l'épreuve. César comprit certes la puissance polémique de ce talent : il se sentit atteint par ces coups redoutables, et comme le dit Pline de Mamurra (1) : « *Catulli Veronensis carminibus proscissus* ». Mais il eût pu dire le mot que Corneille prête à Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

D'ailleurs il aimait l'esprit. Il pardonna donc au poète, il l'eut à sa table ; il est vraisemblable que ce fut chez le père de Catulle, de l'hospitalité duquel il avait continué à user, sans doute au printemps de 700/54, quand son commandement l'appela en Gaule Cisalpine (2). Ces mots *Cæsar's monimenta magni* (XI, 10) marquent la gratitude de Catulle, et aussi l'impression de tant de victoires prodigieuses en des pays lointains. Cette admiration, Catulle la

(1) Pline, *Hist. Nat.*, xxxvi, 48.

(2) Suétone, *Julius Cæsar*, LXXIII.

décelait déjà au plus fort de sa campagne agressive, quand il mêlait à des injures le titre d'*imperator unice* (xxix, 12), non point ironie, mais justice rendue en dépit de tout à celui qui s'était à 44 ans improvisé grand homme de guerre. Les rapports de Catulle et de César finissent mieux ainsi, sur une réconciliation. Il convient d'en retenir encore que le poète ne paraît rien avoir dû, et c'était méritoire en ce temps, à l'inépuisable libéralité de César.

VIII.

C'est indubitablement la même période de la vie de Catulle qui vit naître les poésies polémiques contre César ou les Césariens, et quelques épigrammes isolées, d'une terrible violence, qui souillent l'œuvre du poète (xxxiii, xcvi, xcvi, cviii, cxii). Les noms qui y sont cloués, couverts de boue et de fiel, Vibennius, AEmilius, Victius, Cominius, Nason, importent peu : ils sont demeurés obscurs, comme les motifs de la haine ou du mépris de Catulle, et si ces vers nous intéressent par un côté, ce n'est plus qu'au point de vue de l'histoire morale du poète, parce qu'on y retrouve une saisissante identité de ton, d'accent, de style, avec les satires politiques. La cruauté, l'injure grossière, l'obscénité y sont pareilles. Pour les juger, n'oublions pas que Cicéron lui-même, le noble orateur, appelait ses adversaires *pourceau*, *ordure*, *chair pourrie*, et qu'au Forum, après que l'on s'était accablé de gros mots, on se crachait au visage. Le brutal réalisme

romain reparaissait en Catulle, aggravé par un état d'âme particulier. A 30 ans, tout avait trahi ce cœur ardent et confiant, les protecteurs, l'amour, l'amitié. Ayant trouvé vide et corrompu tout ce à quoi il était attaché en ce monde, il ressentait maintenant une misanthropie générale, une sorte de joie amère à chercher et à faire ressortir en toute chose le côté sombre, une propension mauvaise à la moquerie âpre comme à la polémique.

Ce désabusement absolu, cette noire mélancolie, ces sentiments de dégoût et de tristesse devaient avoir fatalement un contre-coup sur une organisation physique précocement usée par l'abus de la vie et les secousses de la passion. Une maladie qui ne pardonne guère, et parmi les causes déterminantes ou aggravantes de laquelle la science place les peines morales, la phthisie pulmonaire, lui avait déjà donné un premier avertissement. A la suite d'un refroidissement contracté à un dîner littéraire chez Sestius (XLIV, 10-14), il avait souffert d'une toux opiniâtre, qu'il parvint à guérir dans le repos de sa campagne de Tibur (XLIV, 14-15), où il s'arrachait au bruit, aux outrances de la vie, à l'air malsain de Rome. Mais le terrible mal, une première fois enrayé, reparut sous l'action déprimante des chagrins, et devint bientôt plus menaçant de jour en jour (XXXVIII, 2-3). Par moments, le poète appelait la grande consolatrice, la mort, avec un accent de lassitude désespérée qu'on retrouverait malaisément ailleurs dans l'antiquité (LII, 1-4); par moments, il revenait à l'espérance, et croyait alors voir encore devant lui s'étendre les années (LXXVI, 5), illusion caractéristique des poitrinaires. Dans ces répités laissés par la souffrance, il se reprenait à ce qui lui avait

rendu doux de vivre, la poésie, l'amitié, l'amour. Il retrouvait des forces pour recueillir et publier ses poésies en un volume, dédié à Cornélius Népos (1^a), qui l'avait le premier encouragé. Les amis demeurés fidèles dans l'épreuve (c) lui devenaient d'autant plus chers : plus la fausse amitié lui avait donné de déceptions, plus il s'attachait éperdûment à la vraie, et se montrait exigeant avec elle (xxxviii). Elle met encore parfois à ses lèvres pâlies un sourire de la gaité de jadis (lv, après 699/55). Dans l'amour aussi la douleur l'a épuré. L'adieu définitif qu'il a envoyé à Lesbia par Furius et Aurélius (xi, 15-24) marque vers 700/54 (xi, 10) les dernières convulsions de la passion qui ravagea son existence. Il se tourne maintenant vers le ciel, il supplie les Dieux de le guérir complètement du mal horrible dont il a souffert, et s'élève aux accents de la pièce lxxvi, sur laquelle planent une inspiration anticipée de prière chrétienne et la sérénité d'une âme voisine de l'éternelle paix.

Catulle mourait entre 30 et 40 ans, à l'âge où mourut Calvus. Son nom entraînait aussitôt dans la gloire. Sur ce jeune front l'antiquité plaçait le laurier d'immortalité (1), répétant le mot que notre Catulle, Alfred de Musset, a repris à Ménandre :

... Quand on meurt si jeune, on est aimé des Dieux.

EUGENE ROSTAND.

(1) Ovide, *Am.* iii, 9, 61.



C. VALERI CATULLI LIBER

LES POÉSIES DE CATULLE



C. VALERI CATULLI

LIBER

1^a

QUOI dono lepidum novum libellum
Arida modo pumice expositum?
Corneli, tibi : namque tu solebas

Meas esse aliquid putare nugas,

5 Jam tum cum ausus es unus Italorum

Omne ævum tribus explicare chartis

Doctis, Juppiter, & laboriosis.

Quare habe tibi quicquid hoc libelli,

Qualecumque, quod o patrona virgo,

10 Plus uno maneat perenne sæclo.



LES

POÉSIES DE CATULLE

I^a

MON petit livre, à qui l'offrir, pimpant d'esprit,
Nouveau-né, bien poli tout à l'heure à la pierre ?
A toi, Cornélius ! Car toi, tu mis naguère

A mes bluettes quelque prix,

Alors que le premier de la race Italique,

Tu fus en trois recueils dérouler la chronique

Des âges, — Jupiter, le docte & long labeur !

Quel qu'il soit, quoi qu'il vaille, accueille donc mon livre.

Muse vierge, ô Patronne, oh ! fais qu'il puisse vivre

Un siècle, & plus encor, du cours des ans vainqueur !

1^a

*Si qui forte mearum ineptiarum
Lectores eritis manusque vestras
Non horrebitis admovere nobis,
Tam gratum est mihi quam ferunt puella
5 Pernici aureolum fuisse malum,
Quod zonam solvit diu ligatam.*



I^b

Par fortune, entre vous, si pour mes bagatelles
Il est quelques lecteurs, & si vous osez d'elles
Approcher & de moi vos mains sans tremblement,
Cela me paraîtra certes aussi charmant
Que le fut le fruit d'or à l'agile Atalante,
Le fruit qui fit tomber sa ceinture trop lente!



11.

PASSER, *delicia mea puella,*
Quicum ludere, quem in sinu tenere,
Quoi primum digitum dare adpetenti

Et acris solet incitare morsus,

5 *Cum desiderio meo nitenti*

Carum nescio quid libet jocari

Ut solaciolum sui doloris,

(Credo, tum gravis adquiescet ardor):

Tecum ludere sicut ipsa possem

10 *Et tristis animi levare curas!*



II.

MOINEAU, délices de ma belle,
Compagnon coutumier d'amusement pour elle,
Elle t'a dans son sein, au bec qui veut happer
Tend son doigt, provoquant ce bec fin à frapper,
S'efforçant de tromper une attente fiévreuse

Dans je ne fais quels doux plaisirs,
Pour consoler un peu sa souffrance amoureuse,
Pour apaiser, je crois, l'ardeur de ses désirs...
Que ne puis-je, avec toi jouant aux jeux qu'elle aime,
Alléger ma tristesse & ma peine à moi-même!



III.

LUGETE, o Veneres Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum.
Passer mortuus est meæ puellæ,

Passer, deliciæ meæ puellæ,

5 Quem plus illa oculis suis amabat ;

Nam mellitus erat suamque norat

Ipsam tam bene quam puella matrem,

Nec sese a gremio illius movebat,

Sed circumfiliens modo huc modo illuc

10 Ad solam dominam usque pipiabat.

Qui nunc it per iter tenebricosum

Illuc, unde negant redire quemquam.

At vobis male sit, malæ tenebræ

Orci, quæ omnia bella devoratis :

15 Tam bellum mihi passerem abstulistis.

O factum male ! io miselle passer !

Tua nunc opera meæ puellæ

Flendo turgiduli rubent ocelli.



III.



RACES, en deuil ! Amours, pleurez,
Et vous tous, êtres beaux des hommes admirés !

Car il est mort, le moineau de Lesbie,

Le passereau, délices de ma mie.

Plus que ses yeux elle le chérissait.

Ses caresses étaient de miel pour son amie :

Comme une enfant sa mère, il la reconnaissait ;

Loin de ce sein jamais il ne s'enhardissait :

Ou bien, il fautait autour d'elle, sans cesse

Pépiant, n'appelant que sa seule maîtresse.

Il s'en va, par l'obscur chemin, vers l'inconnu,

Là-bas, d'où nul, dit-on, n'est jamais revenu.

Maudites foyez-vous, ô ténèbres méchantes

D'Orcus, qui dévorez toutes choses charmantes !

Si mignon, l'avoir pris, oh ! le crime odieux !

Las ! passereau pauvre, c'est pour toi que pâmée,

Je vois pleurer ma jeune bien-aimée,

Et rougir, tout gonflés de larmes, ses doux yeux !



IV.

PHASELUS ille, quem videtis, hospites,
 Ait fuisse navium celerrimus,
 Neque ullius natantis impetum trabis

Nequisse praterire, sive palmulis

5 Opus foret volare sive linteo.

Et hoc negat minacis Adriatici

Negare litus insulae Cycladas

Rhodumque nobilem horridamque Thraciam

Propontida truce[m]ve Ponticum sinum,

10 Ubi iste post phaselus antea fuit

Comata silva : nam Cytorio in iugo

Loquente saepe sibilum edidit coma.

Amastri Pontica & Cytore buxifer,

Tibi haec fuisse & esse cognitissima

15 Ait phaselus : ultima ex origine

Tuo stetisse dicit in cacumine,

Tuo imbuisse palmulas in aequore,

Et inde tot per impotentia freta

Erum tulisse, laeva sive dextera

20 Vocaret aura, sive utrumque Juppiter.

IV.

VOYEZ-LE là, voyez, mes hôtes, ce navire.
Nul ne fut plus rapide, écoutez-le lui dire :
Nul n'a jamais, parmi les marcheurs les plus prompts,
Qu'il fallût à la voile ou bien aux avirons
Voler, vaincu l'élan de sa course nautique.
Ah ! qu'elle dise non, la sombre Adriatique,
Il l'en défie, — & tous ces pays & ces lieux,
Cyclades, Rhode illustre, & Thrace au ciel affreux,
Propontide, & ce Pont-Euxin aux flots sauvages,
Dont, aux bois chevelus, il domina les plages
Avant d'être navire, arbre aux cheveux chanteurs,
Que le Cytore ouït siffler sur ses hauteurs !
Vous l'avez toujours su, vous le savez encore,
Dit-il, cité du Pont, Amastris, — toi, Cytore !
N'est-ce pas sur tes flancs, Cytore aux buis pressés,
Qu'ont vécu de tout temps ses ancêtres dressés ?
A tes pieds, qu'il baigna ses rames dans les ondes ?
C'est de là qu'à travers tant de mers furibondes,
Il ramena son maître, ayant tantôt le vent
A sa gauche, tantôt à sa droite, & souvent

*Simul secundus incidisset in pedem ;
Neque ulla vota litoralibus diis
Sibi esse facta, cum veniret a maris
Novissime hunc ad usque limpidum lacum.
25 Sed hæc prius fuere : nunc recondita
Senet quiete seque dedicat tibi,
Gemelle Castor & gemelle Castoris.*



De tous côtés Eole enflant ses voiles hautes!
Jamais de vœux aux Dieux tutélaires des côtes,
Tandis qu'il s'en venait de la mer, arrivant
Enfin pour y mouiller jusqu'à ce lac limpide.
Oui, tel fut son passé! Maintenant seul & vide,
Il vieillit à l'écart, dans le repos du port,
Et se consacre à vous, Jumeaux, Pollux, Castor!



V.



*VIVAMUS, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius aestimemus assis.*

Soles occidere & redire possunt :

5 *Nobis cum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.*

Da mi basta mille, deinde centum,

Dein mille altera, dein secunda centum,

Deinde usque altera mille, deinde centum.

10 *Dein, cum milia multa fecerimus,*

Conturbabimus illa, ne sciamus,

Aut nequis malus invidere possit,

Cum tantum sciat esse basiorum.



V.

VIVONS, ma Lesbie, aimons-nous,
Et traitons comme rien tous les propos jaloux
De la trop sévère vieilleffe.

Le soleil meurt & reparaît sans cesse;
Mais quand meurt notre flamme éphémère, il faut tous
Dormir de même une nuit éternelle.

Donne-moi cent baisers, & puis mille, & puis cent,
Mille encor, que leur nombre aille toujours croissant,
Encor mille, encor cent... Que le compte s'emmêle,

Et par milliers embrouillons-le si bien
Que nous ne le sachions plus nous-mêmes, maîtresse,
Et qu'aucun envieux ne sache de combien
De milliers de baisers est faite notre ivresse!



VI.



ELAVI, delicias tuas Catullo,
Nei sint illepidæ atque inelegantes,
Velles dicere, nec tacere posses.

Verum nescio quid febriculosi

5 Scorti diligis : hoc pudet fateri.

Nam te non viduas jacere noctes

Nequiquam tacitum cubile clamat

Sertis ac Syrio fragrans olivo,

Pulvinusque peræque & hic & ille

10 Attritus, tremulique quassa lecti

Argutatio inambulatioque.

Nam nil stupra valet, nihil, tacere.

Cur ? non tam latera cefututa pandas,

Nei tu quid facias ineptiarum.

15 Quare, quicquid habes boni malique,

Dic nobis. Volo te ac tuos amores

Ad cælum lepidò vocare versu.



VI.

LAVIUS, tu dirais à Catulle à coup sûr
Tes amours, s'ils n'avaient rien de laid, de vulgaire ;
Tu voudrais m'en parler, & ne pourrais les taire.
Tu fers je ne fais quel être fiévreux, impur,
Et ce sont des aveux que l'on rougit de faire.
Non, tes nuits ne sont pas veuves ! Et ton secret,
Tout le conte, ce lit muet mais indiscret,
Ces doux parfums de fleurs & d'huiles de Syrie,
Sur les deux oreillers ces empreintes là-bas,
Et le tremblement de ta couche qui crie
Et vacille, ébranlée à vos fougueux ébats.
Ces choses, il ne sert de rien, — rien, — qu'on les cèle.
Qu'est-ce donc que ce corps efflanqué me révèle,
Si ce n'est ta folie ? Allons, dis-moi toujours,
Belle ou laide, comment ta conquête s'appelle.
Car ma chanson légère, ami, veut sur son aile
Emporter jusqu'aux cieux ton nom & tes amours !



VII.

 UAERIS, quot mihi basiationes
 Tuæ, Lesbia, sint satis superque.
 Quam magnus numerus Libyssæ arenæ
 Lasarpiciferis jacet Cyrenis,
 5 Oraclum Jovis inter æstuosi
 Et Batti veteris sacrum sepulcrum,
 Aut quam sidera multa, cum tacet nox,
 Furtivos hominum vident amores,
 Tam te basia multa basiare
 10 Vesano satis & super Catullo est,
 Quæ nec pernumerare curiosi
 Possint nec mala fascinare lingua.



VII.

 INSI tu demandes, Lesbie,
Combien pour m'affouvir il faut de tes baisers ?
Compte les grains de fable aux déserts de Libye,
Dans les champs de Cyrène embaumés de lafers,
Du temple où Jupiter parle entre les tempêtes
Au tombeau faint où dort Battus des anciens jours ;
Compte là-haut combien d'âfres, aux nuits muettes,
Regardent des humains les furtives amours.
Il en faudrait autant, de baisers de tes lèvres,
Pour affouvir Catulle en proie à mille fièvres...
Que le nombre en échappe aux jaloux, à leurs yeux,
A l'enforcellement de leurs mots envieux!



VIII.



ISER Catulle, desinas ineptire,
Et quod vides perisse perditum ducas.
Fulsere quondam candidi tibi soles,
Cum ventitabas quo puella ducebat
5 Amata nobis quantum amabitur nulla.
Ibi illa multa tum jocosæ fiebant,
Quæ tu volebas nec puella nolebat.
Fulsere vere candidi tibi soles.
Nunc jam illa non vult: tu quoque, inpotens, noli
10 Nec quæ fugit sectare, nec miser vive,
Sed obstinata mente perfer, obdura.
Vale, puella. Jam Catullus obdurat,
Nec te requireret nec rogabit invitam:
At tu dolebis, cum rogaberis nulla.
15 Scelesta, vae te! quæ tibi manet vita?
Quis nunc te adibit? cui videberis bella?
Quem nunc amabis? cujus esse diceris?
Quem basiabis? cui labella mordebis?
At tu, Catulle, destinatus obdura.



VIII.



CATULLE, infortuné, laisse là ta folie.

Ce que tu vois bien mort, tiens le donc pour perdu.

De clairs soleils jadis ont brillé sur ta vie,

Quand à ses rendez-vous tu volais éperdu.

Tu l'aimais... Nulle ainsi ne fera plus aimée.

Et c'étaient à vous deux mille jeux; &, charmée,

Quand tu voulais, jamais elle ne disait non.

Ils furent radieux, ces jours! Mais à quoi bon,

Puisqu'elle ne veut plus, vouloir encore? Ah! cesse

De poursuivre qui fuit: ne vis plus malheureux;

D'un cœur ferme & vaillant prends ce coup douloureux.

Enfant, adieu. Catulle aura moins de faiblesse.

Il n'ira plus chercher, prier qui ne veut pas :

C'est toi dans l'abandon, seule, qui pleureras.

Malheur à toi! Quel sort t'attend donc, criminelle?

Qui t'ira consoler? Qui te trouvera belle?

Qui voudra ton amour, se dire ton amant?

Quelles lèvres vas-tu baiser, mordre, infidèle?...

Ah! Catulle, endure ton cœur résolument!



IX.



ERANI, omnibus e meis amicis
Antistans mihi milibus trecentis,
Venistine domum ad tuos Penates

Fratresque unanimos anumque matrem?

5 Venisti. O mihi nuntii beati!

Visam te incolumem audiamque Hiberum

Narrantem loca, facta, nationes,

Ut mos est tuus, applicansque collum

Jocundum os oculosque suaviabor.

10 O quantum est hominum beatiorum,

Quid me lætius est beatiusve?



IX.

ENTRE tous mes amis toi cent fois préféré,
Près des Dieux du foyer, près de ta vieille mère,
Près de frères unis dans l'amour de leur frère,
Véranius, enfin te voilà donc rentré ?
Tu reviens. Oh ! pour moi, le bienheureux message !
Je m'en vais te revoir sain & sauf, t'écouter
Nous contant ces récits comme tu fais conter,
L'Espagne, ces hauts faits, ces mœurs, tout ton voyage,
Et me pendre à ton cou, baiser ce bon visage,
Ces yeux... Le doux plaisir ! & que je suis content !
Il n'est pas d'homme heureux qui le puisse être autant !



X.

VARUS me meus ad suos amores
Visum duxerat e foro otiosum,
Scortillum, ut mihi tum repente visum est,
Non sane illepidum neque invenustum.

- 5 Huc ut venimus, incidere nobis
Sermones varii, in quibus, quid esset
Jam Bithynia, quo modo se haberet,
Ecquonam mihi profuisset ære.
Respondi id quod erat, nihil neque ipsis
10 Nec prætoribus esse nec cohorti,
Cur quisquam caput unctius referret,
Præsertim quibus esset irrumator
Prætor, nec faceret pili cohortem.
At certe tamen, inquiunt, quod illic
15 Natum dicitur esse, comparasti
Ad lecticam hominis? Ego, ut puellæ
Unum me facerem beatiorem,
Non, inquam, mihi tam fuit maligne,
Ut, provincia quod mala incidisset,
20 Non possem octo homines parare rectos.

X.

UN jour l'ami Varus, comme il me rencontra
Qui flânais au Forum, m'emmena voir sa belle :
Une accorte fillette, & qu'en entrant chez elle
Je trouvai non sans grâce aimable & sans attrait.
La causerie, à peine étions-nous là, s'engage
Sur différents sujets : entre autres, mon voyage,
Ce qu'est la Bithynie, & si je n'avais pas,
Quant à moi, rapporté force argent de là-bas.
Je réponds — & c'est vrai — que ni leur compagnie
Ni même les prêteurs ne sont rentrés ici
Mieux nippés : nous surtout, car certe en Bithynie
Notre prêteur, paillard fieffé, prenait fouci
Comme d'un poil, des gens qui l'escortaient ainsi.
« Cependant, » me dit-on, « les porteurs qu'on préfère
« Viennent de ce pays, & pour votre litière
« Vous en aurez sans doute acheté? » — Moi, ravi
De paraître le seul chanceux à ma compagne :
« Le fort, » dis-je, « ne m'a point si fort pourfuivi,
« Que je n'aie au moins pu, dans ma triste campagne,
« M'acheter huit gaillards de cette race là. » —

*At mi nullus erat nec hic neque illic,
Fractum qui veteris pedem grabati
In collo sibi collocare posset.*

Hic illa, ut decuit cinædiorem,

25 *Quæso, inquit, mihi, mi Catulle, paulum*

Istos. Commode enim volo ad Sarapim

Deferri. Mane me, inquit puellæ;

Istud quod modo dixeram me habere,

Fugit me ratio; meus sodalis

30 *Cinna est Gaius, is sibi paravit.*

Verum, utrum illius an mei, quid ad me?

Utor tam bene quam mihi pararim.

Sed tu insulsa male ac molesta vivis,

Per quam non licet esse negligentem.



A dire vrai, malgré le conte que voilà,
Je n'en avais pas un, qui pût sur son épaule
Charger d'un vieux grabat les débris seulement.
Mais à ces mots, la fille — elle était dans son rôle — :
« De grâce, prête-les, mon Catulle, un moment.
« Précisément je veux qu'un peu loin l'on me porte, •
« Chez le dieu Sérapis. » — « Un instant. Ma foi non,
« Je ne fais trop comment j'ai parlé de la sorte.
« Tu connais bien Gaius Cinna, mon compagnon?
« Eh bien ! c'est lui qui fut leur acheteur. Mais bon !
« Qu'ils soient à lui, qu'ils soient à moi, qu'importe ? A l'aïe,
« Comme s'ils étaient miens, certe j'en userais.
« Mais toi, je te déclare ennuyeuse & niaïse,
« Toi qui ne permets pas aux gens d'être diftraits ! »



XI.



URI & Aureli, comites Catulli,
Sive in extremos penetrabit Indos,
Litus ut longe resonante Eoa

Tunditur unda,

- 5 Sive in Hyrcanos Arabasve molles,
Seu Sacas sagittiferosve Parthos,
Sive quæ septemgeminus colorat
Aequora Nilus,
Sive trans altas gradietur Alpes,
10 Cæsaris visens monimenta magni,
Gallicum Rhenum, horribile æquor ulti-
mosque Britannos,
Omnia hæc, quæcumque feret voluntas
Cælitum, temptare simul parati,
15 Pauca nuntiate meæ puellæ
Non bona dicta.
Cum suis vivat valeatque mæchis,
Quos simul complexa tenet trecentos,
Nullum amans vere, sed identidem omnium
20 Ilia rumpens;

XI.

ANS doute, Aurélius, Furius, je le fais,
Catulle peut aller voir les lointains rivages,
L'Inde dont l'Océan d'Orient bat les plages
Du long bruit de ses flots brisés,
L'Hyrkanie, & l'Arabe à la molle indolence,
Les Saces, la Parthie où pour s'armer l'on prend
Des flèches, le Nil qui par sept bouches s'élance
Dans la mer en la colorant ;
Ou bien encor gravir des Alpes les montagnes,
Voir les lieux de témoins du grand César couverts,
Le Rhin gaulois, le sombre Océan, les Bretagnes,
Extrémités de l'univers ;
Oui, je le fais, partout où me puisse conduire
La volonté des Dieux, vous suivriez mes pas...
Mais je veux seulement vous charger d'aller dire
Ces mots à ma maîtresse, hélas !
Ces mots tristes & courts : qu'elle vive sans crainte !
Grand bien lui fasse avec trois cents gueux dans les bras !
Sans aimer, qu'elle les épuise & les éreinte
Tous d'ardeurs qui ne cessent pas !

*Nec meum respiciet, ut ante, amorem,
Qui illius culpa cecidit velut prati
Ultimi flos, prætereunte postquam
Tactus aratro est.*



Qu'elle ne jette plus un regard en arrière
Vers mon amour : ses coups l'ont tué dans mon cœur,
Comme, atteinte du soc qui passe, à la lisière
Du pré, tombe morte une fleur!



XII.



ARRUCINE Asini, manu sinistra
Non belle uteris in joco atque vino :
Tollis lintea neglegentiorum.

Hoc falsum esse putas ? fugit te, inepte :

5 Quamvis sordida res & invenusta est.

Non credis mihi ? Crede Polioni

Fratri, qui tua furta vel talento

Mutari velit : est enim leporum

Disertus puer ac facietiarum.

10 Quare aut hendecasyllabos trecentos

Expecta aut mihi lintheum remitte,

Quod me non movet æstimatione.

Verum est mnemosynum mei sodalis.

Nam sudaria Sataba ex Hiberis

15 Miserunt mihi muneri Fabullus

Et Veranius : hæc amem necesse est

Ut Veraniolum meum & Fabullum.



XII.

 Marrucin, Asinius, ta main
Gauche est piètre, au moment des rires & du vin :
Tu voles leur mouchoir aux gens distraits. Serait-ce
Que tu trouves du sel à cela? Sotte espèce,
Tu n'y vois rien : c'est bas, & de très-mauvais ton.
Tu ne m'en crois donc pas? Eh bien! crois Pollion
Ton frère : il paierait, pour effacer tes rapines,
Un talent; lui, du moins, s'entend aux choses fines,
C'est un garçon qui fait les gaités de bon goût.
Ainsi donc tiens-toi prêt à fubir d'un seul coup
Trois cents vers de satire, — ou rends le linge. Certes
Ce n'est pas par le prix que m'en émeut la perte,
Non; mais de l'amitié ce m'est un souvenir.
Ces mouchoirs, d'Ibérie, & de Sætabis même
Fabullus en cadeau me les fit parvenir
Avec Véranius, — & je dois y tenir
Comme à Fabulle, au doux Véranius que j'aime!



XIII.



ENABIS bene, mi Fabulle, apud me
Paucis, si tibi di favent, diebus,
Si tecum attuleris bonam atque magnam

Cenam, non sine candida puella

5 Et vino & sale & omnibus cachinnis.

Hæc si, inquam, attuleris, venuste noster,

Cenabis bene: nam tui Catulli

Plenus sacculus est aranearum.

Sed contra accipies meros amores

10 Seu quid suavius elegantiusve est.

Nam unguentum dabo, quod meæ puellæ

Donarunt Veneres Cupidinesque,

Quod tu cum olfacies, deos rogabis,

Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.



XIII.

MON Fabullus, s'il plaît aux Dieux,
Chez moi, sous peu de jours, à souper je t'appelle.
Que si tu veux des mets exquis & copieux,
Apporte-les. Ne va point oublier ta belle
Et blanche enfant, le vin, ni le sel, ni l'esprit.
Tu ne dîneras bien, mon mignon, qu'à ce prix :
La bourse de Catulle est un nid d'araignées.
Mais je t'offre, en retour de ces choses données,
D'une franche amitié le pur enivrement,
Que dis-je ? un don plus doux peut-être & plus charmant :
Un parfum, qu'en cadeau les Amours & les Grâces
A ma chère maîtresse ont bien voulu donner ;
Et tu demanderas aux Dieux, pour toutes grâces,
Quand tu l'auras senti, de n'être plus que nez !



XIV.



NE te plus oculis meis amarem,
Jocundissime Calve, munere isto
Odissem te odio Vatiniano;

Nam quid feci ego quidve sum locutus,

5 *Cur me tot male perderes poetis?*

Isti di mala multa dent clienti,

Qui tantum tibi misit impiorum.

Quod si, ut suspicor, hoc novum ac repertum

Munus dat tibi Sulla litterator,

10 *Non est mi male, sed bene ac beate,*

Quod non dispereunt tui labores.

Di magni, horribilem & sacrum libellum

Quem tu scilicet ad tuum Catullum

Misti, continuo ut die periret,

15 *Saturnalibus, optimo dierum!*

Non non hoc tibi, false, sic abibit:

Nam, si luxerit, ad librariorum

Curram scrinia, Cæsios, Aquinos,

Suffenum, omnia colligam venena,

20 *Ac te his suppliciis remunerabor.*

XIV.

 I je ne t'aimais plus vraiment que mes yeux même,
Mon bien charmant Calvus, pour ce présent maudit
Ah! je te haïrais d'une haine suprême,
Comme un Vatinius! Qu'ai-je donc fait ou dit,
Pour venir me tuer sous ce tas de poètes?
Malheur sur le client dont la main rassembla
Pour te les adresser autant de malhonnêtes!
Si — j'en ai le soupçon — c'est le lettré Sylla
Qui t'offrit en cadeau cette trouvaille-là,
Je cesse de me plaindre, & tout heureux je pense
Que tes travaux n'ont pas péri sans récompense.
Dieux grands! le livre horrible, exécré, que voici!
Tu veux, en l'envoyant à ton Catulle, ici,
Qu'il meure à petit feu, d'une mort infernale,
Le plus beau jour de l'an, un jour de Saturnale!
Non, non, farceur, ce tour ne peut passer ainsi.
Dès que l'aube luira, je cours aux librairies,
Je m'en vais ramasser Cæsius, Aquinus,
Tous les empoisonneurs, y compris Suffénus,
Et ma vengeance alors te livre à leurs furies.

*Vos hinc interea valete, abite
Illuc, unde malum pedem attulistis,
Sæcli incommoda, pessimi poetæ.*



En attendant, bonfoir, d'où vous êtes venus
Retournez donc bien vite, ô visiteurs funestes,
Méchants poétereaux, du temps fléaux & pestes!



XV.



COMMENDO tibi me ac meos amores,

Aureli. Veniam peto pudentem,

Ut, si quisquam animo tuo cupisti,

Quod castum expeteres & integellum,

5 Conserues puerum mihi pudice,

Non dico a populo : nihil veremur

Istos, qui in platea modo huc modo illuc

In re prætereunt sua occupati :

Verum a te metuo tuoque pene

10 Infeſto pueris bonis malisque.

Quem tu qua lubet, ut jubet, moveto,

Quantum vis, ubi erit foris, paratum :

Hunc unum excipio, ut puto, pudenter.

Quod si te mala mens furorque vecors

15 In tantam impulerit, scelestæ, culpam,

Ut nostrum insidiis caput laceſſas,

A tum te miserum malique fati,

Quem attractis pedibus patente porta

Percurrent raphanique mugilesque.



XV.

EN mes amours c'est moi que je te recommande,
Aurélius; voici ma modeste demande.
Par grâce, si jamais ton cœur a désiré
Un chaste adolescent que rien n'ait défloré,
Garde-moi cet enfant sauf, pur de toute atteinte.
Ce n'est pas du public que j'aie aucune crainte:
Je ne redoute point ceux qui vont, affairés,
Et passent, dans la rue, occupés d'intérêts.
Ce dont j'ai peur, c'est toi, ton priapisme avide,
Qui s'attaque au pervers & s'attaque au candide.
Affouvis-les, tes sens, autant qu'il te plaira
Au dehors, & partout, & sur qui s'offrira;
Je n'excepte que lui : ce n'est pas trop, je pense.
Si tes penchants mauvais, une infâme démence
T'entraînaient, misérable, à ce crime odieux
De tendre à qui me touche un piège insidieux,
Oh! malédiction sur toi! Qu'en récompense,
Pieds liés, comme on fait des adultères vils,
On te transperce au pal des raiforts, des mugils!



XVI.



PEDICABO ego vos & irrumabo,
Aureli pathice & cinade Furi,
Qui me ex versiculis meis putastis,
Quod sunt molliculi, parum pudicum.

- 5 Nam castum esse decet pium poetam
Ipsum, versiculos nihil necesse est,
Qui tum denique habent salem ac leporem,
Si sunt molliculi ac parum pudici
Et quod pruriat incitare possunt,
10 Non dico pueris, sed his pilosis,
Qui duros nequeunt movere lumbos.
Vos, qui milia multa basiorum
Legistis, male me marem putatis?
Pedicabo ego vos & irrumabo.



XVI.

NE vous ferai tâter de ma virilité,
Impur Aurélius, & Furius cynique,
Vous qui sur mes doux vers me croyez peu pudique,
Parce qu'ils sont empreints de molle volupté !
Au poète pieux une chaste existence
Sied ; mais ses vers n'ont pas besoin, eux, de décence.
Il leur faut, pour avoir du charme & du piquant,
La langueur, l'abandon, le pouvoir provocant
D'exciter le prurit des passions ardentes,
Non aux enfants, mais bien chez ces barbons qui sentent
Des engourdissements roidir leurs reins usés.
Pour avoir lu chez moi des milliers de baisers,
Quoi ! ma virilité vous paraît équivoque ?
Eh bien ! tâtez-en donc, allons, je vous provoque !



XVII.



Colonia, quæ cupis ponte ludere longo,
Et salire paratum habes, sed vereris inepta
Crura ponticuli affulis stantis in rediivivis,

Ne supinus eat cavaque in palude recumbat ;

5 Sic tibi bonus ex tua pons libidine fiat,
In quo vel Salisubfiliis sacra suscipiantur ;
Munus hoc mihi maximi da, Colonia, risus.

Quendam municipem meum de tuo volo ponte
Ire præcipitem in lutum per caputque pedesque,

10 Verum totius ut lacus putidæque paludis
Lividissima maximeque est profunda vorago.
Insulsiſſimus est homo, nec sapit pueri instar
Bimuli tremula patris dormientis in ulna.

Quoi cum sit viridissimo nupta flore puella

15 (Et puella tenellulo delicatior hædo,
Adſervanda nigerrimis diligentius uvis),
Ludere hanc finit ut lubet, nec pili facit uni,
Nec se subleuat ex sua parte, sed velut alnus
In fossa Liguri jacet supper nata securi,

20 Tantundem omnia sentiens quam si nulla sit usquam,

XVII.

TU rêves, Colonie, un pont large où t'ébattre.
On danse sur le tien : mais tes pieds mal bâtis,
Ses étais radoubés menacent de s'abattre,
Et de crouler au fond du marais engloutis.
Fais donc un pont solide, au gré de ton envie;
Qu'aux bords des Saliens même il ne cède pas!
Et fournis-moi de quoi bien rire, ô Colonie!
Je veux précipiter de ce pont, tête en bas,
Un mien concitoyen dans la vase fétide,
A l'endroit où la mare a l'eau la plus livide,
Le creux le plus profond & le plus croupissant.
L'imbécile! Un marmot de deux ans est plus sage,
Que le père en ses bras endort en le berçant!
C'est l'époux d'une enfant en la fleur du jeune âge,
Un tendron délicat plus qu'un chevreau naissant.
Il la faudrait soigner mieux qu'une vigne mûre;
Lui, la laisse à son gré folâtrer, n'en a cure :
Immobile, — ainsi qu'au pays Ligurien
Gît dans un trou, coupé par la hache, un tronc d'aune, —
Aussi sensible à tout, que s'il n'avait personne

*Talis iste meus stupor nil videt, nihil audit,
Ipse qui fit, utrum fit an non fit, id quoque nescit.
Nunc cum volo de tuo ponte mittere pronum,
Si pote stolidum repente excitare veternum
25 Et supinum animum in gravi derelinquere cæno,
Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.*



Auprès de lui, stupide, il ne voit, n'entend rien.
Ce qu'il est, & s'il est, il ne le fait pas bien.
Je veux que de ton pont on me jette cet homme.
Et nous verrons s'il est de sa torpeur tiré,
S'il laisse sa bêtise aux lourdes fanges, comme
Un mulet au borbier son fabot empêtré!



XXI.



URELI, pater effuritionum,
Non harum modo, sed quot aut fuerunt
Aut sunt aut aliis erunt in annis,

Pedicare cupis meos amores.

5 *Nec clam : nam simul es, jocularis una,
Hærens ad latus omnia experiris.
Frustra : nam insidias mihi instruentem
Tangam te prior irrumatione.*

Atque id si faceres satur, tacerem :
10 *Nunc ipsum id doleo, quod effurire,
A me me! puer & sitire discet.
Quare desine, dum licet pudico,
Ne finem facias, sed inrumatus.*



XXI.



URÉLIUS, ô roi des affamés,
Non-seulement de ceux d'aujourd'hui même,
Mais de ceux qui vivront ou vécurent jamais,

Tu veux corrompre ce que j'aime.

Tu ne te caches point. Est-il là, tu deviens
Badin, pressant, tu mets en jeu tous les moyens.
Peine perdue! Avant qu'aboutisse ton piège,

Tu passeras, fache-le, par ma main.

Si c'était par excès de table, encor pourrais-je
Me taire; mais, hélas! il n'apprendrait demain
Avec toi, pauvre enfant! que la soif & la faim.
Cesse donc, tu le peux, avant d'avoir la honte;
Ou tu t'arrêteras, ayant reçu ton compte!



XXII.



UFFENUS iste, Vare, quem probe nosti,
Homo est venustus & dicax & urbanus,
Idemque longe plurimos facit versus.

- Puto esse ego illi milia aut decem aut plura
5 Perscripta, nec sic ut fit in palimpseston
Relata : chartæ regiæ, novei libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Derecta plumbo, & pumice omnia æquata.
Hæc cum legas tu, bellus ille & urbanus
10 Suffenus unus caprimulgus aut foffor
Rursus videtur : tantum abhorret ac mutat.
Hoc quid putemus esse ? Qui modo scurra
Aut siquid hac re tersus videbatur,
Idem infaceto est infacetior rure,
15 Simul poemata attigit, neque idem umquam
Aeque est beatus ac poema cum scribit :
Tam gaudet in se tamque se ipse miratur.
Nimirum idem omnes fallimur, neque est quisquam,
Quem non in aliqua re videre Suffenum
20 Possis. Suus cuique attributus est error :
Sed non videmus, manticae quod in tergo est.

XXII.

VARUS, ce Suffénus, que tu dois bien connaître,
Est un homme d'esprit, de bon ton, & charmant.
Il fait des vers; il en a fait énormément,
Dix mille, je crois bien, — plus encore peut-être.
Au banal palimpseste il n'en a point tracé;
Ce sont papiers royaux, cylindres neufs, charnières
Neuves, — le tout tenu par de rouges lanières,
A droit fil, avec soin par la pierre poncé.
Lisez-vous tout cela, — ce Suffénus aimable,
Exquis, n'est plus soudain qu'un chevrier pesant,
Un rustre, — tant il est changé, méconnaissable.
Eh quoi! lui qui tantôt nous semblait si plaisant,
Pour qui nul ne trouvait d'assez fine épithète,
Plus qu'un lourdaud des champs devient lourdaud & bête,
Dès que de poésie il se mêle!.. Et pourtant
Il n'est jamais aussi joyeux, aussi content,
Que lorsqu'il fait des vers : il s'admire, il se fête.
Nous nous abusons tous de même; il n'en est point
Qui ne soit Suffénus ainsi par quelque point.
Tous ont leur lot d'erreur, & de même manière
Befaciers, ne voient pas la poche de derrière.

XXIII.



UREI, quoi neque servos est neque arca
Nec cimex neque araneus neque ignis,
Verum est & pater & noverca, quorum

Dentes vel silicem comesse possunt,

5 Est pulcre tibi cum tuo parente
Et cum conjuge lignea parentis.

Nec mirum: bene nam valetis omnes,

Pulcre concoquitis, nihil timetis,

Non incendia, non graves ruinas,

10 Non furta impia, non dolos veneni,
Non casus alios periculorum.

Atqui corpora sicciora cornu

Aut siquid magis aridum est habetis

Sole & frigore & effuritione.

15 Quare non tibi sit bene ac beate?

A te sudor abest, abest saliva,

Mucusque & mala pituita nasci.

Hanc ad munditiem adde mundiozem,

Quod culus tibi purior salillo est,

20 Nec toto decies cacas in anno,

XXIII.

PURIUS, tu n'as rien, ni coffre, ni valet,
Ni punaises, ni lit, point de flamme dans l'âtre,
Point d'araignée au toit; par contre une marâtre,
Un père, dont les dents mangeraient du galet.
Eh bien! tu vis le mieux du monde, entre ce père
Et le morceau de bois qu'il te donna pour mère.
Faut-il s'en étonner? Vous vous portez tous bien,
Digérez à merveille, & ne redoutez rien,
Ni chute de maisons, ni risque d'incendie,
Ni les vols criminels, ni les poisons cachés,
Bref aucun des périls que l'on court dans la vie.
Vous avez, il est vrai, des corps plus desséchés
Que la corne, ou que quelque essence encor plus dure,
Si bien les ont tannés faim, soleil, & froidure!
En es-tu pour cela moins bien & moins heureux?
Onques tu n'as sueur, salive, ni catarrhe;
Tu n'as pas la roupie au nez, un mal affreux.
A tant de propretés s'en joint une plus rare :
Ton derrière encor plus qu'une salière est net,
Tu ne vas pas dix fois par an au cabinet;

*Atque id durius est faba & lapillis ;
Quod tu si manibus teras fricesque,
Non umquam digitum inquinare possis.
Hæc tu commoda tam beata, Furi,
25 Noli spernere nec putare parvi,
Et sestertia quæ soles precari
Centum desine: nam sat es beatus.*



Y vas-tu, c'est plus dur que la fève ou la pierre,
Et tu peux le broyer, le réduire en poussière,
Sans craindre que ton doigt en devienne embrené.
Ne va pas, Furius, de ces faveurs diverses
Faire fi ; garde-toi pour peu de les compter.
Et cesse d'implorer tes cent mille sesterces
Des Dieux, car ton bonheur n'a rien à fouhaiter !



XXIV.



qui flosculus es Juventiorum,
Non horum modo, sed quot aut fuerunt,
Aut posthac aliis erunt in annis,

Malletem divitias Midæ dedisses

5 Isti, quoi neque servus est neque arca,

Quam sic te sineres ab illo amari.

Qui ? non est homo bellus ? inquires. Est :

Sed bello huic neque servus est neque arca.

Hoc tu quam lubet abice, elevaque ;

10 Nec servum tamen ille habet neque arcam.



XXIV.

LEUR des Juventius, le plus charmant peut-être
Non-seulement de ceux d'aujourd'hui, mais encor
De ceux qui ne sont plus, de ceux qui pourront naître,
Ah! que ne t'ai-je vu prodiguer le trésor
De Midas à ce gueux sans esclave & sans caisse,
Au lieu de te laisser aimer par cette espèce! —
« Quoi! » dis-tu, « n'est-il pas joli garçon? » — Oui da!
Mais un joli garçon sans esclave ni caisse.
Fais fi tant que tu veux de ces qualités-là :
Toujours est-il qu'il est sans esclave et sans caisse.



XXV.



IN AEDE Thalle, mollior cuniculi capillo

Vel anseris medullula vel imula oricilla

Vel pene languido senis situque araneofo,

Idemque Thalle turbida rapacior procella,

5 Cum diva munerarios ostendit oscitantes,

Remitte pallium mihi meum, quod involasti,

Sudariumque Setafum catagraphosque Thynos,

Inepte, quæ palam soles habere tamquam avita.

Quæ nunc tuis ab unguibus reglutina & remitte,

10 Ne laneum latifsculum manusque mollicellas

Inusta turpiter tibi flagella conscribillent,

Et insolenter æstues velut minuta magno

Deprensa navis in mari vesaniante vento.



XXV.

LASCIF Thallus, plus mou que le poil d'un lapin,
Qu'un brin de duvet d'oie, un bout d'oreille flasque,
Un tissu d'araignée, un vieillard libertin!

Thallus, rapace aussi plus que l'âpre bourrasque
A l'heure où Vénus montre en proie au bâillement
Les faiseurs de cadeaux! Rends-moi mon vêtement,
Voleur, rends mon mouchoir Sætabin, mes camées
De Thynie : au grand jour tu t'en fers sottement,
Comme de legs d'aïeux. De tes ferres fermées
Lâche ; ou bien sur tes reins de coton, tes doigts mous,
A coups de fouet je grave une infamante marque,
Et je te fais danser, comme une frêle barque
Surprise en pleine mer par les ouragans fous!



XXVI.



URI, villula vostra non ad Austri
Flatus opposita est neque ad Favoni
Nec sævi Boreæ aut Apheliotæ,
Verum ad milia quindecim & ducentos.

5 O ventum horribilem atque pestilentem !



XXVI.

PURIUS, je vois bien ta petite villa
A l'abri de l'Auster, de l'Aquilon sauvage,
Du Zéphyr, de l'Eurus,— mais nullement du Gage.
Quinze mille deux cents sesterces : que voilà
Un vent horrible, empesté, ce vent-là !



XXVII.



MINISTER vetuli puer Falerni
Inger mi calices amariores,
Ut lex Postumia jubet magistræ,
Ebriosa acina ebriosioris.

5 At vos quo lubet hinc abite, lymphæ
Vini perniciēs, & ad severos
Migrate: hic merus est Thyonianus.



XXVII.

UEUNE échanfon du vieux Falerne, verfe-moi
Dans les coupes un vin plus âpre ! C'eft la loi
Qu'ici Poftumia, reine, ordonne de fuivre,
Plus ivre qu'en fon jus un grain de raifin ivre !
Va donc où bon te femble, eau claire ! Exile-toi,
Fatal poifon du vin, chez notre gent auftère :
Céans, Bacchus n'a pas de breuvage adultère !



XXVIII.

PISONIS comites, cohors inanis
Aptis sarcinulis & expeditis
Verani optime tuque mi Fabulle,

Quid rerum geritis? Satisne cum isto

5 Vappa frigoraque & famem tulistis?

Ecquidnam in tabulis patet lucelli

Expensum, ut mihi, qui meum secutus

Prætozem refero datum lucello:

O Memmi, bene me ac diu supinum

10 Tota ista trabe lentus irrumasti.

Sed, quantum video, pari fuistis

Casu: nam nihilo minore verpa

Farti estis. Pete nobiles amicos.

At vobis mala multa di deæque

15 Dent, obprobria Romulei Remique.



XXVIII.



COMPAGNONS de Pison, vous qui nous revenez
A vide, de légers bagages peu gênés,
Mon bon Véranius, & toi, mon cher Fabulle,
Où donc en êtes-vous ? Avec cette crapule
Avez-vous bien assez pâti de froid, de faim ?
Voit-on d'un petit gain couverts sur vos tablettes
Vos frais ?... C'est comme moi. Quand j'eus jusqu'à la fin
Escorté mon prêteur, j'inscrivis aux recettes :
« O Memmius, m'as-tu tout le long bafoué !
« Qu'à loisir, falement, de moi tu t'es joué ! »
Vous passez, je le vois, par les mêmes bassesses,
Engraissés par un gueux tout aussi décevant...
Et va donc demander des amis aux noblesses !
Oh ! puissent vous frapper les Dieux & les Déesse,
De Romule & Rémus double opprobre vivant !



XXIX.

QUIS hoc potest videre, quis potest pati,
Nisi impudicus & vorax & aleo,
Mamurram habere quod Comata Gallia

Habebat ante & ultima Britannia ?

5 Cinæde Romule, hæc videbis & feres ?

Es impudicus & vorax & aleo.

Et ille nunc superbus & superfluens .

Perambulabit omnium cubilia

Ut albulus columbus aut Adoneus ?

10 Cinæde Romule, hæc videbis & feres ?

Es impudicus & vorax & aleo.

Eone nomine, imperator unice,

Fuisti in ultima occidentis insula,

Ut ista vostra diffututa Mentula

15 Ducenties comesset aut trecenties ?

Quid est alid sinistra liberalitas ?

Parum expatravit an parum elluatus est ?

Paterna prima lancinata sunt bona :

Secunda præda Pontica : inde tertia

20 Hibera quam scit amnis aurifer Tagus.

XXIX.

QUI peut le supporter? Qui sans douleur verra, —
A moins d'être un ribaud, un escroc, un vampire, —
Tout ce que de la Gaule aux longs cheveux on tire,
De l'extrême Bretagne, aller à Mamurra?
Vil fils de Romulus, ton œil l'endurera?...
Non, tu n'es qu'un ribaud, un escroc, un vampire.
Superbe & rengorgé, nous faudra-t-il toujours
Le voir de lit en lit promener ses amours,
Tel qu'Adonis, ou comme un blanc ramier soupirer?
Vil fils de Romulus, vas-tu donc l'endurer?
Non, tu n'es qu'un ribaud, un escroc, un vampire.
Victorieux sans pair, as-tu fait pénétrer
Ton nom dans l'Occident si loin qu'il soit une île,
Pour laisser dévorer deux cent ou trois cent mille
Sesterces par ce corps banal de ton giton?
O prodigalités sinistres! A quoi bon?
Grugea-t-il peu? Vit-on peu dans sa gueule vile?
Il mit son patrimoine en lambeaux; puis encor
Le Pont, seconde proie, — & troisième, l'Espagne:
Le Tage le fait bien, le fleuve aux fables d'or.

*Timentne Gallia hunc, timent Britannia ?
Quid hunc malum fovetis ? Aut quid hic potest,
Nisi uncta devorare patrimonia ?
Eone nomine urbis, o potissimei
25 Socer generque, perdidistis omnia ?*



Est-il pas craint en Gaule, & craint de la Bretagne?
Quoi! réchauffer ce monstre? Et que peut-il, sinon
Manger les biens de plus d'une riche maison?...
O couple trop puissant, avez-vous pour cet homme,
Beau-père & gendre, tout bouleversé dans Rome?



XXX.



LFENE inmemor atque unanimis false sodalibus,
Jam te nil miseret, dure, tui dulcis amiculi?

*Jam me prodere, jam non dubitas fallere, perfide?
Nec facta impia fallacum hominum caliculis placent:*

5 *Quod tu negligis, ac me miserum deferis in malis.
Eheu quid faciant, dic, homines, cuius habeant fidem?*

*Certe tute jubebas animam tradere, inique, me
Inducens in amorem, quasi tuta omnia mi forent.*

Idem nunc retrahis te ac tua dicta omnia factaque
10 *Ventos irrita ferre ac nebulas aerias sinis.*

*Si tu oblitus es, at di meminerunt, meminit Fides,
Quæ te ut pæniteat postmodo facti faciet tui.*



XXX.



UBLIEUX Alfénus, félon aux amitiés,
Quoi ! pour ton doux ami, cœur dur, plus de pitiés ?

Tu me livres, perfide, & me trompes ? Aux Maîtres
Des cieux n'a jamais plu l'impiété des traîtres.

Tu t'en ris. Au malheur tu m'abandonnes. Las !
Que faire, dis ? En qui se fier ici-bas ?

Mon âme, je l'ouvris sur ton ordre, parjure,
A cette affection, qui paraissait si sûre !

C'est toi qui te reprends ! Faits, mots, tout est jeté
Aux nuages de l'air, & des vents emporté.

Si toi, tu n'as qu'oubli, les Dieux, eux, se souviennent,
Et l'Honneur. Il faudra que les repentirs viennent !



XXXI.



*P*AENINSULARUM Sirmio, insularumque
Ocelle, quascumque in liquentibus stagnis
Marique vasto fert uterque Neptunus,

Quam te libenter quamque lætus inuiso,

5 Vix mi ipse credens Thyniam atque Bithynos
Liquisse campos & videre te in tuto.

O quid solutis est beatius curis,

Cum mens onus reponit, ac peregrino

Labore fessi venimus larem ad nostrum

10 Desideratoque acquiescimus lecto ?

Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis.

Salve, o venusta Sirmio, atque ero gaude ;

Gaudete vosque, o Lydiæ lacus undæ :

Ridete, quicquid est domi cachinnorum.



XXXI.

IRMIO, perle des presqu'îles
Et des îles que porte à fleur des lacs tranquilles
Ou sur la vaste mer Neptune deux fois roi,
Te revoir m'est un charme, une joie infinie !
A peine crois-je avoir quitté la Bithynie,
Ses plaines, & t'avoir, fût abri, devant moi !
Oh ! bonheur sans égal, quand l'âme se sépare
De ses soucis, secoue un fardeau trop porté,
Et que, las de courir, près de notre dieu Lare
Nous venons reposer sur un lit regretté !
Seule après tant d'efforts, c'est assez de cette heure.
Charmante Sirmio, salut, réjouis-toi,
C'est le maître. O mon lac Lydien, fête-moi !
Rires, éveillez-vous partout dans ma demeure !



XXXII.

MABO, mea dulcis Ipsithilla,
Meæ deliciæ, mei lepores,
Jube ad te veniam meridiatum.

Et si jusseris illud, adjuvato,
5 Nequis liminis obferet tabellam,
Neu tibi lubeat foras abire,
Sed domi maneat paresque nobis
Novem continuas fututiones.
Verum siquid ages, statim jubeto:
10 Nam pransus jaceo & satur supinus
Pertundo tunicamque palliumque.



XXXII.

MA douce Ipsithilla, par grâce, que j'obtienne,
Mes délices, mon charme, un rendez-vous de toi
Pour partager ta sieste à la méridienne !

Si tu dis oui, joins-y la faveur que pour moi
Seul ta porte soit libre, & que nul ne la ferme.
Et par lubie, au moins, ne t'en va pas sortir.
Reste donc au logis; sois prête de pied ferme
A neuf affauts de suite & pour un long plaisir !
Surtout, appelle-moi sans tarder, si la chose
Te va : j'ai bien diné, sur mon lit je repose,
Et tout mon corps frissonne embrasé de désir.



XXXIII.



*furum optime balneariorum
Vibenni pater, & cinæde fili,
(Nam dextra pater inquinatiore,
Culo filius est voraciore)*

5

*Cur non exilium malasque in oras
Itis, quandoquidem patris rapinæ
Notæ sunt populo, & natis pilosas,
Fili, non potes assè venditare.*



XXXIII.

ROI des voleurs de bains, Vibennius le père,
Et toi le fils, immonde hère, —
Le père plus flétri par sa rapacité,
Le fils vorace aussi, mais de lubricité, —
A quand donc votre exil pour des plages maudites?
Les vols du père sont choses partout redites;
Et toi, le fils, en vain tu l'offres à prix bas,
Ta honte, — nul ne veut te la payer un as!



XXXIV.

IANAE sumus in fide
Puella & pueri integri :
Dianam pueri integri
Puellæque canamus.

5 O Latonia, maximi
Magna progenies Jovis,
Quam mater prope Deliam
Deposuit olivam,

10 Montium domina ut fores
Silvarumque virentium
Saltuumque reconditorum
Amniumque sonantum.

15 Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis,
Tu potens Trivia & notho es
Dicta lumine Luna.

XXXIV.

NOUS, de Diane les fidèles,
Pucelles & vierges garçons,
Chantons Diane en nos chançons,
Nous, vierges garçons & pucelles !

O de Latone et du Très-Haut
Jupiter immortelle race,
Qui dans Délos, près de la place
De l'olivier, eus ton berceau,

Tu naquis ainsi, souveraine
Des grands monts, des vertes forêts,
Des profonds taillis retirés,
Et des fleuves sonores reine !

Tu prends nom Juno Lucina
Lorsque souffre en couches la femme, —
Ou Trivia puiffante, — ou, flamme
Et reflet lumineux, Luna.

*Tu cursu, dea, menstruo
Metiens iter annuum
Rustica agricolæ bonis
Tecta frugibus explēs.*

20

*Sis quocumque tibi placet
Sancta nomine, Romulique,
Antique ut solita es, bona
Sospites ope gentem.*



C'est toi qui mesurant, Déesse,
Avec les mois le cours de l'an,
Dans la grange du payfan
Jettes les moissons, fa richesse.

Sous le nom qui te plaît le plus
Sois bénie, & conserve, telle
Qu'elle fut toujours, ta tutelle
A la race de Romulus!



XXXV.

POETAE tenero, meo sodali
Velim Cæcilio, papyre, dicas,
Veronam veniat, Novi relinquens

Comi mænia Lariumque litus :

5 Nam quasdam volo cogitationes
Amici accipiat sui meique.

Quare, si sapiet, viam vorabit,

Quamvis candida milies puella

Euntem revocet manusque collo

10 Ambas iniciens roget morari,

Quæ nunc, si mihi vera nuntiantur,

Illum deperit inpotente amore :

Nam quo tempore legit incohata

Dindymi dominam, ex eo misellæ

15 Ignes interiorem edunt medullam.

Ignosco tibi, Sapphica puella

Musa doctior : est enim venuste

Magna Cæcilio incohata mater.



XXXV.

A chez mon compagnon, le doux poète aimant,
Va chez Cæcilius, billet, je te l'ordonne;
Tu lui demanderas de venir à Vérone,
De quitter Côme-Neuve & son lac un moment.
J'ai des penfers à dire, & je veux qu'il m'écoute,
Au nom d'un mien ami qui n'est pas moins le sien.
S'il est sage, qu'il parte, & dévore la route,
Quand sa blanche beauté le rappellerait bien
Mille fois, sur le point de s'en aller loin d'elle,
Les deux bras à son cou, le priant de rester :
Pauvre enfant, qui pour lui, si l'histoire est fidèle,
Se meurt d'un amour fou que rien ne peut dompter !
C'est depuis qu'il lui lut le début du poème
Sur Dindymène, hélas ! que la pauvrete l'aime,
Et sent ces feux ronger la moëlle de ses os.
Je te pardonne, enfant : la muse de Lesbos
En savait moins que toi, car Cæcilius trace
De la Mère des Dieux un dessin plein de grâce !



XXXVI.

ANNAL'ES Volusi, cacata charta,
 Votum soluite pro mea puella :
 Nam sanctæ Veneri Cupidinique

Vovit, si sibi restitutus essem

5 Desissemque truces vibrare iambos,

Electissima pessimi poetæ

Scripta tardipedi deo daturam

Infelicibus ustulanda lignis.

Et hoc pessima se puella vidit

10 Jocosè lepide vovere diviis.

Nunc, o cæruleo creata ponto,

Quæ sanctum Idalium Uriosque portus

Quæque Ancona Cnidumque harundinosam

Colis quæque Amathunta quæque Golgos

15 Quæque Durrachium Hadriæ tabernam,

Acceptum face redditumque votum,

Si non illepidum neque invenustum est.

At vos interea venite in ignem,

Pleni ruris & inficetiarum

20 Annales Volusi, cacata charta.

XXXVI.

VERS de Volusius, véritable excrément,
Annales, acquittez le vœu fait par ma belle.
A Cupidon, à Vénus l'immortelle,
Si je lui revenais, elle a fait le ferment,
Si mon iambe affreux ne vibrerait plus contre elle,
De trier les plus fots écrits du plus piteux
Des poètes, d'offrir ce choix au Dieu boiteux,
Et d'allumer du tout un bûcher à maudire !
Or, c'est ici vraiment le chef-d'œuvre du pire
Que pour son vœu plaisant l'espiègle ait rencontré.
Vénus, toi que créa l'Océan azuré,
Qui hantes Idalie au sanctuaire antique,
Ancône, l'Urias, ses ports, Cnide aux roseaux,
Amathonte, Golgos, & sur l'Adriatique
Dyrrachium, le grand rendez-vous de ces eaux,
Daigne agréer le vœu que tient ainsi ma belle,
S'il ne fut point sans grâce & sans fin enjouement !
Vous, Annales, allez au feu qui vous appelle,
Livre digne d'un rustre, écrit grossièrement,
Vers de Volusius, véritable excrément !

XXXVII

SALAX taberna vosque contubernales,
 A pilleatis nona fratribus pila,
 Solis putatis esse mentulas vobis,

Solis licere, quicquid est puellarum,

5 Confutuere & putare ceteros hircos ?

An, continenter quod sedetis insulsi

Centum an ducenti, non putatis ausurum

Me una ducentos irrumare seffores ?

Atqui putate : namque totius vobis

10 Frontem tabernæ scorpionibus scribam.

Puella nam mi, quæ meo sinu fugit,

Amata tantum quantum amabitur nulla,

Pro qua mihi sunt magna bella pugnata,

Consedit istic. Hanc boni beatique

15 Omnes amatis, & quidem, quod indignum est,

Omnes pusilli & semitarii mæchi ;

Tu præter omnes une de capillatis,

Cuniculosæ Celtiberiæ fili

Egnati, opaca quem bonum facit barba

20 Et dens Hibera defricatus urina.

XXXVII.

VIL bouge, un peu plus loin que les Jumeaux bâti,
Au neuvième pilier, — dis, tes chalands infâmes
Pensent-ils leur corps seul virilement loti ?
Se croient-ils maîtres seuls de posséder les femmes,
Et les autres des boucs ? Quoi ! parce que là-bas
Vous voilà cent, deux cents fots attablés en groupe,
Vous imaginez-vous que je n'oserai pas
Tenir tête moi seul aux deux cents de la troupe ?
Détrompez-vous. Je veux charbonner aujourd'hui
De traits qui vous mordront cette façade immonde.
Car elle est là, l'enfant qui de mon sein a fui,
Que j'aimai comme on n'en aimera nulle au monde,
Et pour qui j'ai livré mille rudes combats !
O commodes gaillards, vous êtes de la belle
Les amants tous, & — c'est vraiment indigne d'elle, —
Tous gens de rien, galants de rue & coureurs bas !
Toi surtout, fils crépu de la Celtibérie
Aux lapins, toi qui n'as qu'un mérite, — porter,
Egnatius, ta barbe épaisse, & bien froter
Tes dents d'urine, ainsi qu'on fait en Ibérie !

XXXVIII.

MALE est, Cornifici, tuo Catullo,
Male est, me hercule, & est laboriose,
Et magis magis in dies & horas.

Quem tu, quod minimum facillimumque est,

5 Qua solatus es allocutione?

Irascor tibi. Sic meos amores?

Paulum quid lubet allocutionis,

Mæstius lacrimis Simonideis.



XXXVIII.



OUI, Cornificius, bien mal va ton Catulle,
Oui, bien mal : il a peine à lutter, par Hercule !
Chaque jour & chaque heure aggravent son tourment.
Et toi, — c'était si peu, si facile vraiment ! —
De consolation pas même un mot timide !
Je suis outré. Payer ainsi mon amitié !
Oh ! si peu que ce soit, quelques mots de pitié,
Plus plaintifs que les vers en pleurs de Simonide !



XXXIX.

EGNATIUS, quod candidos habet dentes,
Renidet usque quaque. Sei ad rei ventum est
Subsellium, cum orator excitat fletum,
Renidet ille. Si ad pii rogum fili
5 Lugetur, orba cum flet unicum mater,
Renidet ille. Quicquid est, ubicumque est,
Quodcumque agit, renidet. Hunc habet morbum
Neque elegantem, ut arbitror, neque urbanum.
Quare monendum te est mihi, bone Egnati.
10 Si urbanus esses aut Sabinus aut Tiburs
Aut fartus Umber aut obesus Etruscus
Aut Lanuvinus ater atque dentatus
Aut Transpadanus, ut meos quoque attingam,
Aut qui lubet, qui puriter lavit dentes,
15 Tamen renidere usque quaque te nollem :
Nam risu inepto res ineptior nulla est.
Nunc Celtiber es : Celtiberia in terra,
Quod quisque minxit, hoc sibi solet mane
Dentem atque ruffam defricare gingivam,
20 Ut quo iste vester expolitior dens est,
Hoc te amplius bibisse prædicet loti.

XXXIX.

PARCE que la blancheur de ses dents est notoire,
Egnatius toujours, partout, rit. — L'accusé
Est au banc? L'avocat fait pleurer l'auditoire?
Il rit. — Près du bûcher où l'on a déposé
Un fils unique & bon, la mère, — à qui sa vie
Est prise, — fond en pleurs? Il rit. — Pour tout, partout,
Et quoi qu'il fasse, il rit. — C'est une maladie,
Un tic, où je ne vois ni grâce, ni bon goût.
Mon brave Egnatius, écoute un avis sage :
Quand tu ferais de Rome, ou Sabin, — ferais-tu
De Tibur, Ombrien gras, Étrusque panfu,
Lanuvien au fort dentier, au noir visage, —
Ou, pour citer les miens, né chez les Transpadans, —
Bref, d'un peuple qui lave à l'eau propre ses dents, —
Non, je ne voudrais pas te voir rire sans cesse.
Un fot rire! Il n'est pas fottise plus épaisse.
Mais c'est bien pis pour toi, né Celtibérien.
Car, en Celtibérie, au matin, on dégraisse
Dents, gencive, en pissant, chacun avec le sien.
Plus on te voit la dent nette, plus on devine
Ce que ta bouche alors a dû boire d'urine!

XL.



QUAENAM te mala mens, miselle Ravide,
Agit præcipitem in meos iambos ?
Quis deus tibi non bene advocatus
Vecordem parat excitare rixam ?
5 An ut pervenias in ora vulgi ?
Quid vis ? qua lubet esse notus optas ?
Eris, quandoquidem meos amores
Cum longa voluisti amare pœna.



XL.

UELLE malencontreuse & mauvaise pensée
Te pousse, Ravidus, pauvre, tête baissée,
Sur mon iambe? Dis, quel Dieu, mal invoqué,
A tenter ce combat de fou t'a provoqué?
Dans la bouche de tous rêves-tu renommée?
Ton but? Être connu, peu t'importe comment?
Tu le feras! Tu veux aimer ma bien-aimée :
Eh bien! tu l'expieras par un long châtement!



XLI.



MEANA puella defututa
Tota milia me decem poposcit,
Ista turpiculo puella naso,
Decoctoris amica Formiani.
5 *Propinqui, quibus est puella curæ,*
Amicos medicosque convocate:
Non est sana puella. Nec rogate,
Qualis sit : solet esse imaginosa.



XLI.

POUR ce corps tout entier prostitué, de moi
Ameana veut dix mille sesterces? Quoi!
Avec ce vilain nez! & quand on est l'amie
De ce dévoreur de Formie!

Vous ses proches, vous qui devez d'elle avoir soin,
Convoquez médecins, amis : l'infortunée
N'est plus faine d'esprit. Ne lui demandez point
De dire ce qu'elle est : elle est hallucinée!



XLII.



DESTERTE, hendecasyllabi, quot estis
 Omnes undique, quotquot estis omnes.
 Jocum me putat esse mæcha turpis

Et negat mihi vestra reddituram

5 Pugillaria, si pati potestis.

Persequamur eam, et reflagitemus.

Quæ sit, quæritis. Illa, quam videtis

Turpe incedere, mimice ac moleste

Ridentem catuli ore Gallicani.

10 Circumsistite eam, & reflagitate,

« Mæcha putida, redde codicillos.

Redde, putida mæcha, codicillos. »

Non assis facis? O lutum, lupanar,

Aut si perditius potes quid esse.

15 Sed non est tamen hoc satis putandum.

Quod si non aliud potest, ruborem

Ferreo canis exprimamus ore.

Conclamate iterum altiore voce :

« Mæcha putida, redde codicillos,

20 « Redde, putida mæcha, codicillos. »

XLII.



HENDÉCASYLLABES, à moi !

Accourez tous tant que vous êtes !

Je lui fuis un jouet, à la catin sans foi :

Elle ose refuser de rendre ces tablettes !

Pouvez-vous supporter cela ?

Pourchaffons-là, relançons-la.

Qui donc ? questionnez-vous. Eh ! la voilà qui passe

D'un port lascif, faisant une laide grimace

Pour rire : un bâillement de petit chien gaulois.

Affaillez-la donc tous, demandez à la fois :

« Les tablettes, catin ! rends-les, puante ordure !

« Les tablettes ! rends-les, catin, puante ordure ! »

Tu n'en tiens compte ? O fange ! ô lupanar vivant !

Pis même, s'il se peut trouver pire souillure !

Mais non, rien de cela n'est assez émouvant.

Faute d'en tirer mieux, qu'au moins la rougeur vienne

A son front d'airain, forte à sa face de chienne !

Criez encor, plus haut, chacun tant qu'il le peut :

« Les tablettes, catin ! rends-les, puante ordure !

« Les tablettes ! rends-les, catin, puante ordure ! »

*Sed nil proficimus, nihil movetur.
Mutanda est ratio modusque vobis,
Si quid proficere amplius potestis,
« Pudica & proba, redde codicillos. »*



Cela ne nous avance à rien, rien ne l'émeut.
Il faut changer de mode, & prendre une autre allure.
Peut-être ferez-vous sur ce ton plus heureux :
« Nos tablettes ! rends-les, ô vierge chaste & pure ! »



XLIII.



*A L V E, nec minimo puella naso
Nec bello pede nec nigris ocellis
Nec longis digitis nec ore sicco*

Nec sane nimis elegante lingua,

5 *Decoloris amica Formiani.*

Ten provincia narrat esse bellam ?

Tecum Lesbia nostra comparatur ?

O saeculum insapiens & infacetum !



XLIII.

 la fille, salut! Tu n'as pas le nez fin,
Ni le pied élégant, ni l'œil noir, ni la main
Aux longs doigts minces, ni la bouche bien séchée,
Et ta langue n'est pas non plus trop recherchée,
Maîtresse de ce grand dévoreur Formien!
Et pourtant, en province, on te prétend jolie?
On t'ose comparer avec notre Lesbie?
Oh! mauvais goût du jour! Temps qui n'y connaît rien!



XLIV.



funde noster seu Sabine seu Tiburs,
(Nam te esse Tiburtem autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere : at quibus cordi est

Quovis Sabinum pignore esse contendunt),

- 5 Sed seu Sabine sive verius Tiburs,
Fui libenter in tua suburbana
Villa malamque pectore expuli tussim,
Non inmerenti quam mihi meus venter,
Dum sumptuosas appeto, dedit, cenas.
10 Nam, Sestianus dum volo esse conviva,
Orationem in Antium petito rem
Plenam veneni & pestilentiae legi.
Hic me gravido frigida & frequens tussis
Quassavit usque dum in tuum sinum fugi
15 Et me recuravi otioque & urtica.
Quare refectus maximas tibi grates
Ago, meum quod non es ulta peccatum.
Nec deprecor jam, si nefaria scripta
Sesti recepto, quin gravedinem & tussim
20 Non mi, sed ipsi Sestio ferat frigus,
Qui tum vocat me, cum malum librum fecit.

XLIV.

 ma terre, qu'es-tu, Sabine ou Tiburtine ?
Tiburtine, pour qui ne veut pas taquiner
Catulle ; d'autres, qui tiennent à le peiner,
Gagent que mon domaine est en terre Sabine.
Que tu sois de Sabine, ou plutôt de Tibur,
J'ai vécu sous ton toit, tout près de Rome, à l'aise !
Ma poitrine a chassé là cette toux mauvaise,
Qu'au surplus je n'avais point volée à coup sûr,
Grâce à mon ventre épris de chère délectable.
Ayant été convive un jour chez Sestius,
J'y dus lire un discours réfutant Antius, —
Harangue empoisonnée, & peste véritable.
J'en pris froid. Un gros rhume, une toux implacable
M'ont brisé, jusqu'au jour où dans ton sein j'ai fui.
Le repos me guérit, & l'ortie. Aujourd'hui
Ton hôte rétabli te rend grâce à voix haute
De n'avoir pas voulu le punir de sa faute.
Si Sestius d'écrits maudits vient m'embêter,
Que le froid en saisisse & que la toux déchire
Non moi, mais Sestius, qui veut bien m'inviter
Quand il a quelque sotte œuvre à me faire lire !

XLV.



ACME Septimius suos amores

Tenens in gremio « mea » inquit « Acme,

Ni te perdit amo atque amare porro

Omnes sum assidue paratus annos

5 Quantum qui pote plurimum perire,

Solut in Libya Indiaque tosta

Cæsis veniam obuius leoni. »

Hoc ut dixit, Amor, sinistra ut ante,

Dextra sternuit approbationem.

10 At Acme leviter caput reflectens

Et dulcis pueri ebrios ocellos

Illo purpureo ore saviata

« Sic » inquit « mea vita Septumille,

Huic uni domino usque serviamus,

15 Ut multo mihi major acriorque

Ignis mollibus ardet in medullis. »

Hoc ut dixit, Amor, sinistra ut ante,

Dextra sternuit approbationem.

Nunc ab auspicio bono profecti

20 Mutuis animis amant amantur.

XLV.

ERRANT contre son cœur son Acmé, ses amours,
Septimius disait : « Acmé, si je ne t'aime
« Éperdûment, & jusqu'au terme de mes jours
« Si je ne continue à t'adorer de même,
« Autant qu'on le peut faire, & d'un amour suprême,
« Qu'en Libye ou dans l'Inde au climat embrasé
« Je fois feul au lion aux yeux pers exposé! »
Et l'Amour, dont à gauche il vit longtemps l'auspice,
Pour l'exaucer, à droite eut un geste propice.
Sa tête renversée alors languissant,
Aux doux yeux enivrés du cher être Acmé pose
Les suaves baisers de cette bouche rose.
« O toi ma vie, ô mon Septimius charmant,
« Ne servons à jamais que ce Dieu-là pour maître,
« Aussi vrai que le feu qui tous deux nous pénètre
« Brûle en mes sens pâmés encor plus ardemment! »
Et l'Amour, dont à gauche était hier l'auspice,
Pour l'exaucer, à droite eut un geste propice.
Depuis ce jour béni, l'un & l'autre, animés
D'un mutuel élan, aiment & sont aimés.

*Unam Septimius misellus Acmen
Mauolt quam Syrias Britanniasque :
Uno in Septumio fidelis Acme
Facit delicias libidinisque.*

25 *Quis ullos homines beatiores
Vidit, quis Venerem auspiciorem ?*



Septimius ne veut, pauvre, qu'Acme, chérie
Plus que l'or de Bretagne & que l'or de Syrie.
Septimius est tout pour la fidèle Acme :
Pour elle il n'est délice & plaisir qu'en l'aimé.
Où vit-on ici-bas bonheur plus désirable ?
Et qui jamais trouva Vénus plus favorable ?



XLVI.

 *AM* ver egelidos refert tepores,
Jam celi furor æquinoctialis
Jocundis Zephyri filescit aureis.

Linguantur Phrygii, Catulle, campi

5 Nicææque ager uber æstuosæ:

Ad claras Asiæ volemus urbes.

Jam mens prætrepidans avet vagari,

Jam læti studio pedes vigescunt.

O dulces comitum valete cætus,

10 Longe quos simul a domo profectos

Diversæ variæ viæ reportant.



XLVI.

DE froid s'en va, voici les tiédeurs du Printemps.
L'équinoxe est passé, les furieux autans
Se taisent, & Zéphyr a d'exquises haleines.
Viens, Catulle, laissons la Phrygie & ses plaines,
Nicée au chaud climat & ses fertilités,
Et volons en Asie, aux illustres cités.
Déjà mon cœur bondit, rêvant courses errantes;
Mon pied joyeux reprend des vigueurs dévorantes.
Adieu donc, des amis doux cercles regrettés!
Tous, pour nous ramener dans les foyers quittés
Là-bas, tous nous aurons des routes différentes.



XLVII.

PORCI & Socraton, duæ sinistra
Pisonis, scabies famæque mundi,
Vos Veraniolo meo & Fabullo

Verpus præposuit Priapus ille ?
5 Vos convivia lauta sumptuose
De die facitis ? Mei sodales
Quærunt in trivio vocationes !



XLVII.

OCRATION, & toi Porcius, bras maudits
De Pison, ô famine & lèpre de la terre,
A mon Véranius, à Fabullus, bandits,
Cet obscène Priape aujourd'hui vous préfère ?
Vous donnez des festins somptueux en plein jour,
Et je vois mes amis quêter dans leur misère
Des invitations au coin du carrefour !



XLVIII.



ELLITOS oculos tuos, Juventi,
Siquis me finat usque basiare,
Usque ad milia basiem trecenta,
Nec umquam videar satur futurus,
Non si densior aridis aristis
Sit nostræ seges osculationis.



XLVIII.

UR tes doux yeux de miel que ne puis-je poser,
Juventius, ma lèvre, & toujours les baïser,
Et leur donner trois cent mille careffes!
Non, on ne me verrait jamais saturé d'eux,
Euffé-je une moisson de baïfers, plus nombreux
Que les épis brûlés qui dans le champ se pressent!



XLIX.



DISERTISSIME Romuli nepotum,
Quot sunt quotque fuere, Marce Tulli,
Quotque post aliis erunt in annis,

Gratias tibi maximas Catullus

5 Agit pessimus omnium poeta,

Tanto pessimus omnium poeta

Quanto tu optimus omnium patronus.



XLIX.

 le plus éloquent des neveux de Romule,
Toi, Marcus Tullius, qui feras sans émule
Dans le présent, l'avenir, le passé,
Ce vif remerciement ici t'est adressé
De par le plus mauvais des poètes : Catulle, —
Aussi méchant poète entre tous ici-bas,
Qu'on te fait le plus grand de tous les avocats !



L.

HESTERNO, Licini, die otiosi
Multum lusimus in meis tabellis,
Ut convenerat esse delicatos.

- Scribens versiculos uterque nostrum
5 Ludebat numero modo hoc modo illoc,
Reddens mutua per jocum atque vinum.
Atque illinc abii tuo lepore
Incensus, Licini, facetiisque,
Ut nec me miserum cibus juvaret,
10 Nec somnus tegeret quiete ocellos,
Sed toto indomitus furore lecto
Versarer cupiens videre lucem,
Ut tecum loquerer, simulque ut essem.
At defessa labore membra postquam
15 Semimortua lectulo jacebant,
Hoc, jocunde, tibi poema feci,
Ex quo perspiceres meum dolorem.
Nunc audax cave sis, precesque nostras,
Oramus, cave despuas, ocelle,
20 Ne pœnas Nemesis reposit a te.
Est vemens dea : lædere hanc caveto.

L.

LICIER, Licinius, tous les deux de loisir,
Nous fîmes d'impromptus affaut sur mes tablettes :
C'est un jeu qui sied bien aux délicats. Bluettes,
Fins petits vers, chacun tour à tour, à plaisir,
Sur un sujet, sur l'autre, avec rythme, d'écrire,
Se renvoyant les traits dans le vin & le rire !
Et je m'en suis allé de là, surexcité
Par ton esprit charmeur, ta piquante gaité,
Licinius : tout mets était fade à ma bouche ;
Mes yeux sous le sommeil ne pouvaient se fermer,
Et, saisi d'un transport impossible à calmer,
J'appelais, me tournant en tout sens sur ma couche,
Le jour, pour te revoir, te parler ! Tout mon corps
Fatigué de lutter, mes membres demi-morts,
Tombant sur ma couchette, ont fini par s'étendre,
Et cette lettre en vers, je te l'ai faite alors,
Où tu verras combien j'ai souffert, ami tendre !
Ne va pas par orgueil & par dédain cracher
Sur ces vœux suppliants, bijou de ma tendresse !
Némésis t'en pourrait punir. C'est la Déesse
Terrible : en l'outrageant garde-toi de pécher !

Ll.

ILLE mi par esse deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Speñat & audit

5 Dulce ridentem, misero quod omnis
Eripit sensus mihi : nam simul te,
Lesbia, aspexi, nihil est super mi

.
Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma demanat, sonitu suo pte
Tintinant aures geminæ, teguntur
10 Lumina nocte.



Ll^a.

IL me semble le pair d'un Dieu, que dis-je ? même
Plus qu'un Dieu, — si parler ainsi n'est un blasphème, —
Celui qui peut venir souvent s'asseoir, rester
Face à face avec toi, contempler, écouter
Ton doux rire... Oui, ce m'est, ô malheureux qui t'aime,
Assez pour me ravir tous mes sens ! Quand mes yeux
Te voient, Lesbie, il n'est plus rien qui vaille mieux !

.....
Ma langue s'engourdit ; des feux subtils se glissent
Dans mes membres ; mes deux oreilles se remplissent
De tintements confus ; mes regards éblouis
Par la nuit semblent envahis !



LI^b.



OTIUM, Catulle, tibi molestum est :
Otio exultas nimiumque gestis.
Otium & reges prius & beatas
Perdidit urbes.



LI^b.

L'OISIVETÉ, Catulle, ah ! qu'elle t'est mauvaise !
 L'oïveté t'enivre & te fait bondir d'aise.
 L'oïveté souvent a perdu plus d'un roi,
 Et plus d'une cité florissante avant toi !



LII.



UID est, Catulle ? quid moraris emori ?
Sella in curuli struma Nonius sedet,
Per consulatum pejerat Vatinius :
Quid est, Catulle ? quid moraris emori ?



LII.



ATULLE, qu'attends-tu pour mourir? Nonius
Le scrofuleux s'asseyoit sur la chaise curule;
Par le consulat jure & ment Vatinius;
Qu'attends-tu pour t'enfuir dans la mort, ô Catulle?



LIII.



*SI nescio quem modo e corona,
Qui, cum mirifice Vatiniana
Meus crimina Calvos explicasset,
Admirans ait hæc manusque tollens,
5 « Di magni, salaputium disertum ! »*



LIII.

 EN ai bien ri. Tantôt, dans l'auditoire, — comme
Mon Calvus déroulait dans sa belle Action
Contre Vatinius son accusation, —
Quelqu'un dit (je ne fais trop comment il se nomme),
Ébaubi, bras au ciel : « Dieux ! l'éloquent bout d'homme ! »



LIV.



THONIS caput oppido pusillum,
Heri rustica semilauta crura,
Subtile & leve peditum Libonis,
Si non omnia, displicere vellem
; Tibi & Fuscio, seni recocto :
Irascere iterum meis iambis
Immerentibus, unice imperator.



LIV.

TOUT grêle est le crâne d'Othon;
Son maître a des mollets rustauds, craffeux; Libon
Lâche des bruits subtils & légers. — Sinon toutes,
Qu'au moins ces beautés-là, — c'est mon vœu, — te dégoûtent,
Fuficius avec, ce rajeuni barbon!
Fâche-toi donc encore, unique capitaine,
De mes iambes, qui n'en valent point la peine!



LV.



RAMUS, si forte non molestum est,
Demostres, ubi sint tuæ tenebræ.
Te campo quæsvimus minore,
Te in circo, te in omnibus libellis,
5 Te in templo summi Jovis sacrato.
In Magni simul ambulatione
Femellas omnes, amice, prendi,
Quas vultu vidi tamen serenas.
A, vel te sic ipse flagitabam,
10 « Camerium mihi, pessimæ puellæ. »
Quædam inquit, velum sinu reducens,
« En heic in roseis latet papillis. »
Sed te jam ferre Herculei labos est.
Non custos si fingar ille Cretum,
15 Non si Pegaseo ferar volatu,
Non Ladas ego pinnipesve Perseus,
Non Rhefi niveæ citæque bigæ:
Adde huc plumipedes volatilesque,
Ventorumque simul require cursum:
20 Quos cunctos, Cameri, mihi dicares,

LV.

 I ce n'est indiscret & si tu ne t'en fâches,
Apprends-nous, ténébreux, de grâce, où tu te caches.
Nous t'avons aujourd'hui cherché de tout côté,
Au Champ de Mars, au Cirque, au fond des librairies,
Chez Jupiter Très-Haut. Le long des galeries
Du Grand Pompée, endroit des promeneurs hanté,
En passant, j'arrêtais par le bras les fillettes;
Elles ne perdaient rien de leur sérénité.
Las! je te réclamaï instamment : « Mes follettes,
« Dites, Camérius, qu'est-il donc devenu? »
Une me répondit, dévoilant son sein nu :
« Tiens, il est là, tapi sous ces deux boutons roses. »
C'est un labeur d'Hercule, enfin, que tu m'imposes !
Fussé-je le gardien Crétois d'airain sculpté,
Fussé-je par le vol de Pégase emporté,
Quand je ferais Ladas, Persée aux pieds ceints d'ailes,
Rhésus au char où, prompts, deux blancs chevaux s'attellent,
Quand les êtres à patte emplumée & volants,
Les vents aussi pour moi prêteraient leurs élans,
Quand ils me feraient tous adjugés par toi-même,

- Defessus tamen omnibus medullis
Et multis langoribus peresus
Essem te mihi, amice, quæritando.
Tanto ten fastu negas, amice?*
25 *Dic nobis ubi sis futurus, ede
Audaçter, committe, crede lucei.
Num te lacteolæ tenent puellæ?
Si linguam clauso tenes in ore,
Fructus proicies amoris omnes:*
30 *Verbosa gaudet Venus loquella.
Vel si vis, licet obferes palatum,
Dum vestri sim particeps amoris.*



Camérius, — eh bien! je tomberais, brisé
Jusqu'aux os, languissant, par la fatigue usé,
A courir après toi sans cesse, ô toi que j'aime !
Mets-tu donc tant de gloire à te dissimuler ?
Ah! dis, pour te trouver, où nous devons aller :
Sans crainte, & confiant, livre au jour ton visage.
Serais-tu donc d'enfants blanches comme le lait
Captif ? Si tu retiens enclosé à ton palais
Ta langue, de l'amour tu perds tout l'avantage :
Car Vénus se gaudit d'indiscret bavardage.
Ou ferme, si tu veux, ta bouche à double tour,
Pourvu que j'aie au moins ma part à votre amour !



LVI.



*rem ridiculam, Cato, & jocosam
Dignamque auribus & tuo cachinno.
Ride, quicquid amas, Cato, Catullum ;
Res est ridicula & nimis jocosæ.*

5 *Deprendi modo pupulum puellæ
Trufantem : hunc ego, si placet Dionæ,
Pro telo rigida mea cecidi.*



LVI.



le bon tour, Caton ! la bonne farce à dire !
Elle vaut d'écouter ; tu vas pouffer de rire.
Ris, tant qu'il te plaira, de Catulle, Caton :
La chose est vraiment drôle, elle est par trop bouffonne.
J'ai surpris tout-à-l'heure un petit poliffon
Boufculant un tendron. Dioné me pardonne !
Faute de dard, je l'ai percé... de mon bâton.



LVII.



PULCRE convenit improbis cinædis,

Mamurræ pathicoque Cæsarique.

Nec mirum : maculæ paris utrisque,

Urbana altera & illa Formiana,

5 Impressæ resident nec eluentur :

Morbofi pariter, gemelli utrique

Uno in lectulo, erudituli ambo,

Non his quam ille magis vorax adulter,

Rivales sociei puellularum.

10 Pulcre convenit improbis cinædis.



LVII.

LE bel accouplement que font ces deux infâmes,
César, & Mamurra qui lui tient lieu de femmes !
C'est naturel : tous deux pareillement flétris
(L'un à Formie & l'autre à Rome les a pris)
De stigmates impurs, qui sont indélébiles ;
Tous deux pourris, jumeaux dans les débauches viles,
Et dans un même lit passablement formés
Au vice ; tous les deux d'adultère affamés ;
Tour à tour entre eux deux rivaux honteux des femmes...
Le bel accouplement que font ces deux infâmes !



LVIII.



AE LI, *Lesbia nostra, Lesbia illa,*
illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus quam se atque suos amavit omnes,
Nunc in quadriuiis & angiportis
Glubit magnanimos Remi nepotes.

5



LVIII.

ÆLIUS! ma Lesbie, oui, ma chère Lesbie,
Cette Lesbie, hélas! qu'aima d'un tel amour
Catulle, plus que tous les fiens, plus que sa vie,
Dans l'étroite ruelle, au coin du carrefour,
Écorche les fiers fils de Rémus, avilie!



LIX.

RONONIENSIS Rufa Rufulum fellat,
Uxor Meneni, sæpe quam in sepulcretis
Vidistis ipso rapere de rogo cenam,
Cum devolutum ex igne prosequens panem
Ab semiraso tunderetur ustore.



LIX.



Rufulus Rufa vend un plaisir infâme, —
La Bolonaïse, qu'a Ménénus pour femme,
Qu'on voit souvent dîner de vols au feu des morts,
Courant au pain qui roule échappé de la flamme,
Sous les coups du brûleur demi-tondu des corps!



LX.



UM te læna montibus Libyfinis
Aut Scylla latrans infima inguinum parte
Tam mente dura procreavit ac tætra,
Ut supplicis vocem in novissimo casu
5 Contemptam haberes, a! nimis fero corde?



LX.

ANS doute une lionne, aux gorges de Libye,
Ou Scylla ceinte aux flancs de chiens hurlant en cœur,
Te fit l'âme âpre & sombre, en te donnant la vie?
Quoi! tu n'as que mépris pour la voix qui supplie
Dans un malheur suprême? Ah! trop féroce cœur!



LXI.



OLLIS o Heliconii
Cultor, Urania genus,
Qui rapis teneram ad virum
Virginem, o Hymenæe Hymen,
O Hymen Hymenæe,

5

Cinge tempora floribus
Suave olentis amaraci,
Flammeum cape, lætus huc
Huc veni niveo gerens
Luteum pede foccum,

10

Excitusque hilari die
Nuptialia concinens
Voce carmina tinnula
Pelle humum pedibus, manu
Pineam quate tædam.

15

Namque Junia Marlio,
Qualis Idalium colens

LXI.

DU mont Hélicon habitant divin,
De Vénus-Uranie ô fils, toi dont la main
Met aux bras de l'amant l'enfant vierge entraînée,
Hymen, ô dieu de l'hyménée,
O dieu de l'hyménée, Hymen!

Ceins tes tempes d'une couronne
De fleurs de marjolaine aux parfums purs & doux;
Prends le voile de feu qu'à l'épousée on donne :
Viens ici, viens joyeux vers nous,
Ton pied de neige pris dans le brodequin jaune !

Par ce jour riant attiré,
Viens, entonnant de ta voix argentine
Le chant nuptial consacré,
Et bondis en cadence, & dans ta main ferré
Brandis le flambeau de résine.

Junie à Manlius va, moment souhaité,
S'unir : d'Idalium l'habitante immortelle,

20 *Venit ad Phrygium Venus*
 Judicem, bona cum bona
 Nubet alite virgo,

Floridis velut enitens
 Myrtus Asia ramulis,
 Quos Hamadryades deæ
25 *Ludicrum sibi rosido*
 Nutrient amore.

Quare age huc aditum ferens
 Perge relinquere Thespiae
 Rupis Aonios specus,
30 *Nympha quos super irrigat*
 Frigerans Aganippe,

Ac domum dominam voca
 Conjugis cupidam novi,
 Mentem amore revinciens,
35 *Ut tenax hedera huc & huc*
 Arborem implicat errans.

Vosque item simul, integræ
 Virgines, quibus advenit
 Par dies, agite in modum
40 *Dicite « O Hymenæe Hymen,*
 O Hymen Hymenæe, »

Vénus vint autrefois, en Phrygie, aussi belle,
Vers son juge. — Et le ciel fourira, consulté,
Par des auspices purs à cette pureté!

Tel un beau myrte Asien en Lydie
Brille sous ses jeunes rameaux en fleurs,
Des Hamadryades l'envie,
Et que, pour égayer leur vie,
Elles aiment nourrir de la rosée en pleurs!

Hymen, vers nous précipite ta course.
Hâte-toi de quitter Thespie & ses rochers,
Les grottes d'Aonie & leurs abris cachés,
Que la nymphe Aganippe arrose de sa source
Et rafraîchit de flots en cascade épanchés.

Appelle la maîtresse à la maison, en face
De ce nouvel époux que son désir embrasse;
Enchaîne-lui le cœur aux liens de l'amour,
Comme l'arbre qu'enlace, en grimpant tout autour,
Le lierre à l'étreinte tenace.

Chastes vierges, & vous aussi, pour qui demain
Va venir pareille journée,
Chantez en chœur, chantez en vous donnant la main :
Hymen, ô dieu de l'hyménée!
O dieu de l'hyménée, Hymen!

Ut lubentius, audiens
Se citarier ad suum
Munus, huc aditum ferat
Dux bonæ Veneris, boni
45 Conjugator amoris.

Quis deus magis anxiiis
Est petendus amantibus?
Quem colent homines magis
Cælitum? o Hymenæe Hymen,
50 O Hymen Hymenæe.

Te suis tremulus parens
Invocat, tibi virgines
Zonula solvunt sinus,
Te timens cupida novos
55 Captat aure maritus.

Tu fero juveni in manus
Floridam ipse puellulam
Dedis a gremio suæ
Matris, o Hymenæe Hymen,
60 O Hymen Hymenæe.

Nil potest sine te Venus,
Fama quod bona comprobet,
Commodi capere: at potest

Pour qu'entendant vos voix en fête
Le presser de remplir son office sacré,
Il accoure de meilleur gré,
Guidant Vénus Honnête, — & de l'Amour Honnête
Que le nœud foit par lui ferré !

A quel Dieu ferait mieux des amants destinée
L'anxieuse prière ? Et quel être divin
Mérite mieux les vœux du genre humain ?
Hymen, ô dieu de l'hyménée !
O dieu de l'hyménée, Hymen !

C'est toi que le vieux père au chef tremblant adjure
Pour les fiens. C'est pour toi que la frêle ceinture
Des vierges se dénoue à leur sein palpitant.
Et c'est toi que l'époux nouveau guette, prêtant
Avec crainte & désir l'oreille à ta voix pure !

C'est par toi-même & de ta main
Qu'au jeune homme fougueux de désirs est donnée
L'enfant en fleur, des bras de sa mère entraînée,
O dieu de l'hyménée, Hymen !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

Sans toi, Vénus ne saurait favoriser
De plaisir que l'honneur puisse approuver sans crime.
Mais si tu le veux consacrer,

65 *Te volente. Quis huic deo
Compararier aufit?*

70 *Nulla quit sine te domus
Liberos dare, nec parens
Stirpe vincier : at potest
Te volente. Quis huic deo
Compararier aufit?*

75 *Quæ tuis careat sacris,
Non queat dare præsides
Terra finibus : at queat
Te volente. Quis huic deo
Compararier aufit?*

80 *Claustra pandite januæ,
Virgo ades. Viden ut faces
Splendidas quatiunt comas ?
Tardet ingenuus pudor :*

85 *Quem tamen magis audiens
Flet, quod ire necesse est.*

Auffitôt le plaisir en devient légitime.
Avec ce Dieu quel Dieu s'oserait comparer ?

Sans toi, pas de famille au foyer domestique,
Le père ne peut voir des enfants l'entourer,
Des générations le lien se ferrer.
Par toi se forme une lignée antique.
Avec ce Dieu quel Dieu s'oserait comparer ?

Un pays, qui jamais ne verrait tes mystères
Pour son peuple se célébrer,
N'aurait pas de gardiens à mettre à ses frontières.
La patrie a des bras par tes cultes austères.
Avec ce Dieu quel Dieu s'oserait comparer ?

Ouvrez à deux battants la porte encor scellée.
Te voici, vierge. Vois-tu pas
Ces torches secouer leur flamme échevelée ?
Qu'une pudeur naïve attarde un peu tes pas !

.....

.....

.....

.....

Mais quoi ! déjà bien mieux elle l'écoute, & pleure,
Comprenant qu'il lui faut aller, & que c'est l'heure.

Flere desine. Non tibi, A-
runculeia, periculum est,
Nequa femina pulchrior
Clarum ab Oceano diem
90 Viderit venientem.

Talis in vario solet
Divitis domini hortulo
Stare flos hyacinthinus.
Sed moraris, abit dies :
95 Prodeas, nova nupta.

Prodeas, nova nupta, si
Jam videtur, & audias
Nostra verba. Vide ut facies
Aureas quatiunt comas :
100 Prodeas, nova nupta.

Non tuus levis in mala
Deditus vir adultera
Probra turpia persequens
A tuis teneris volet
105 Secubare papillis,

Lenta quin velut adsitas
Vitis implicat arbores,
Implicabitur in tuum

Non, Arunculeia, point de pleurs en ce jour.
Tu n'as pas ce péril à craindre, qu'une femme
Plus belle ait jamais vu l'aurore à son retour,
De l'Océan fortant en flamme,
Eclairer sa couche d'amour!

Dans le jardin charmant qu'une main opulente
Peuple de fleurs, parmi tant de divers attraits,
Se dresse l'hyacinthe : ainsi toi, fleur brillante.
Le temps passe, allons, sois moins lente,
O nouvelle épouse, apparais !

Apparais, épouse nouvelle,
Si tu veux enfin ! L'on t'appelle,
Ecoute nos accents ; & là-bas, vois encor
Les torches secouer leurs chevelures d'or.
Apparais, épouse nouvelle.

Non, jamais ton époux, livrant un cœur léger
A l'appât criminel d'adultères tendresses,
Et pourfuivant ailleurs de honteuses ivresses,
Ne voudra déferter ta couche, & t'outrager
Et de tes jeunes seins détourner ses caresses.

La vigne souple monte aux arbres qui font près,
Et de ses vrilles les enlace.
Tel, entre ses deux bras tenant tes bras ferrés,

Complexum. Sed abit dies :

110 *Prodeas, nova nupta.*

O cubile, quod omnibus

.....

.....

.....

115 *Candido pede lecti,*

Quæ tuo veniunt ero,

Quanta gaudia, quæ vaga

Nocte, quæ medio die

Gaudeat ! Sed abit dies :

120 *Prodeas, nova nupta.*

Tollite, o pueri, faces :

Flammeum video venire.

Ite, concinite in modum

« O Hymen Hymenæe io,

125 *O Hymen Hymenæe ! »*

Ne diu taceat procax

Fescennina jocatio,

Nec nuces pueris neget

Desertum domini audiens

130 *Concubinus amorem,*

Captive, t'étreindra l'époux... Mais le temps passe :
O nouvelle épouse, apparais !

Lit nuptial, ta forme est belle.

.
.
.

L'ivoire blanc sur tes pieds étincelle.

Que de bonheurs par toi sont préparés
A ton maître ! Tu lui promets à cette place
Les doux hasards des nuits & les jours enivrés.
Mais le temps fuit & l'heure passe :
O nouvelle épouse, apparais !

Esclaves, redressez votre torche inclinée :
Je vois venir le voile à la couleur de feu.
Allez, chantez en chœur l'hymne rythmé du Dieu :
« Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
« Hymen, ô dieu de l'hyménée ! »

Aux couplets fescennins, qui peuvent tout ofer,
Qu'on laisse libre cours sans tarder davantage !
Et que le favori n'aille pas refuser
A ces enfants les noix dont s'amuse leur âge,
Quand il verra qu'on va le mépriser !

*Da nuces pueris, iners
Concubine: satis diu
Lufisti nucibus: lubet
Jam servire Talafio.
Concubine, nuces da.*

135

*Sordebant tibi villicæ,
Concubine, hodie atque heri:
Nunc tuum cinerarius
Tondet os. Miser a miser
Concubine, nuces da.*

140

*Diceris male te a tuis
Unguentate glabris marite
Abstinere: sed abstine.
O Hymen Hymenæe io,
O Hymen Hymenæe.*

145

*Scimus hæc tibi quæ licent
Sola cognita: sed marito
Ista non eadem licent.
O Hymen Hymenæe io,
O Hymen Hymenæe.*

150

*Nupta, tu quoque, quæ tuus
Vir petet, cave ne neges,
Ni petitem aliunde eat.*

Giton inutile, allons, jette
Des noix à ces enfants. Tu jouas autrefois
Affez longtemps toi-même avec les noix !
C'est à Talasius qu'il faut qu'on se foumette
A cette heure en esclave ! Allons, giton, des noix !

Tu n'avais que dégoût hier, ce matin, pour celles,
Giton, à qui l'on donne en charge la maison.
Maintenant le coiffeur vient te tondre menton
Et cheveux. Pauvre, hélas ! pauvre être, plus vil qu'elles,
Donne aux enfants, donne des noix, giton !

On dira que ton âme est toute chagrinée
Parce qu'il faut, époux parfumé, renoncer
A tes glabres mignons : mais il les faut laisser.
Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

Aux seuls plaisirs permis, on le fait parmi nous,
Ta jeunesse fut adonnée ;
Mais ceux-là ne sont plus licites pour l'époux.
Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

Et toi, femme, au mari t'exprimant ses désirs
Garde de te montrer jamais importunée,
Qu crains qu'ailleurs il n'aille en quête de plaisirs.

155 *O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe.

En tibi domus ut potens
 Et beata viri tui,
 Quæ tibi sine fine erit
160 *(O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe),

Usque dum tremulum movens
 Cana tempus anilitas
 Omnia omnibus annuit.
165 *O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe.

Transfer omine cum bono
 Limen aureolos pedes,
 Rafilemque subi forem.
170 *O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe.

Aspice, intus ut accubans
 Vir tuus Tyrion in toro
 Totus immineat tibi.
175 *O Hymen Hymenæe io,*
 O Hymen Hymenæe.

Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Voici que la maison de l'époux devant toi
S'ouvre, puillante & fortunée.
Elle demeurera sans terme sous ta loi:
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Tu pourras y régner, jusqu'au moment fatal
Où, vieille à cheveux blancs, tremblante & résignée,
Branlant la tête, on dit à tout un *oui* banal.
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Sous un heureux auspice, allons, tu vas entrer.
Petits pieds rayonnants, passez la porte ornée,
Passez le seuil poli sans l'effleurer.
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

Dans cette salle, au fond, vois ton époux couché
Sur ce lit, dont la pourpre à Tyr fut façonnée,
Et vers toi tout entier pour t'étreindre penché...
Io! Hymen, dieu de l'hyménée!
Hymen, ô dieu de l'hyménée!

*Illi non minus ac tibi
Pectore uritur intimo
Flamma, sed penite magis
O Hymen Hymenæe io,
180 O Hymen Hymenæe.*

*Mitte brachiolum teres,
Prætextate, puellulæ:
Jam cubile adeat viri.
O Hymen Hymenæe io,
185 O Hymen Hymenæe.*

*Vos bonæ senibus viris
Cognitæ bene feminae,
Collocate puellulam.
O Hymen Hymenæe io,
190 O Hymen Hymenæe.*

*Jam licet venias, marite:
Uxor in thalamo tibi est
Ore floridulo nitens,
Alba parthenice velut
195 Luteumve papaver.*

*At, marite, (ita me juvent
Cælites) nihilo minus
Pulcher es, neque te Venus*

Non moins vive qu'en toi brûle au cœur de l'amant
Une flamme passionnée :
Mais elle y brûle encor bien plus profondément.
Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

Quitte ce joli bras arrondi comme au tour,
Adolescent par qui l'épouse est amenée :
Laisse-la s'avancer vers le lit de l'amour.
Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

A d'honnêtes vieillards vous que le sort unit,
Femmes, dont la vie est d'estime environnée,
Venez placer la jeune vierge au lit.
Io ! Hymen, dieu de l'hyménée !
Hymen, ô dieu de l'hyménée !

Enfin tu peux venir, ô mari désiré !
L'épouse est dans la couche, elle est tienne ; elle penche
Vers toi son doux visage en fleur tout éclairé,
Comme une parthénice blanche,
Ou comme un pavot empourpré.

Mais toi-même, ô mari, d'ailleurs, — oui, j'en appelle
Aux habitants des cieux ! — n'as pas moins de beauté ;
Et Vénus ne t'a pas non plus déshérité.

200 *Neglegit. Sed abit dies :
Perge, ne remorare.*

205 *Non diu remoratus es,
Jam venis. Bona te Venus
Juverit, quoniam palam
Quod cupis capis & bonum
Non abscondis amorem.*

210 *Ille pulveris Africei
Siderumque micantium
Subducat numerum prius,
Qui vestri numerare volt
Multa milia ludei.*

215 *Ludite ut lubet, & brevi
Liberos date. Non decet
Tam vetus sine liberis
Nomen esse, sed indidem
Semper ingenerari.*

220 *Torquatus volo parvulus
Matris e gremio sue
Porrigens teneras manus
Dulce rideat ad patrem
Semhiante labello.*

Mais l'heure fuit : hâte-toi donc comme elle,
Ne fois plus par rien arrêté.

Non, tu ne t'es pas fait attendre
Longtemps, car te voici, Manlius. Qu'en retour
Vénus Pudique t'aide, époux, toi qui peux prendre
L'objet de tes désirs, en jouir au grand jour,
Et n'as point à cacher un légitime amour !

Les grains de sable en Afrique, au ciel sombre
Les astres scintillants de feux,
A compter seraient moins nombreux
Que si quelqu'un voulait vous dérober le nombre
De vos milliers de baisers & de jeux !

Comme il vous plaît, amants, jouez. A votre race
Donnez bientôt des fils. Ce nom, qu'elle a porté
Si longtemps, ne saurait dans la stérilité
S'éteindre, & d'elle-même il faut qu'elle lui fasse
Sans cesse une postérité.

Qu'un tout petit Torquatus — je désire
Le voir naître — bientôt se lève entre les seins
De sa mère, tendant ses deux mignonnes mains
Vers son père, & par le doux rire
De sa bouchette entr'ouverte l'attire !

*Sit suo similis patri
Manlio & facile inscieis
Noscitur ab omnibus
Et pudicitiam suæ
225 Matris indicet ore.*

*Talis illius a bona
Matre laus genus approbet,
Qualis unica ab optima
Matre Telemacho manet
230 Fama Penelopeo.*

*Claudite ostia, virgines :
Lusimus satis. At, bonei
Conjuges, bene vivite &
Munere assiduo valentem
235 Exercete juventam.*



Qu'à Manlius son père il ressemble : qu'il soit
Par toute personne étrangère
Reconnu, sitôt qu'on le voit;
De la chasteté de sa mère
Que son visage fasse foi !

Et que la vertu maternelle
Attache à son nom rehaussé
Ce reflet de gloire éternelle,
Qu'au nom de Télémaque a pour toujours laissé
Pénélope, la mère entre toutes fidèle !

Jeunes filles, fermez les portes. C'est assez
De fêtes & de chants. A vous deux, vie heureuse,
Nobles époux ! Sans relâche exercez
Dans les travaux féconds de la lutte amoureuse
Votre jeunesse vigoureuse !



LXII.

VESPER adest, juvenes, consurgite : Vesper Olympo
 Expectata diu vix tandem lumina tollit.
 Surgere jam tempus, jam pingues linquere mensas,
 Jam veniet virgo, jam dicetur Hymenæus.

5 Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !

Cernitis, innuptæ, juvenes ? Consurgite contra :
 Nimirum OEtaeos ostendit Noctifer ignes.

Sic certe est : viden ut perneciter exiluire ?

Non temere exiluire, canent quod vincere par est.

10 Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !

Non facilis nobis, æqualis, palma parata est,
 Aspicite, innuptæ secum ut meditata requirunt.
 Non frustra meditantur, habent memorabile quod sit.
 Nec mirum, penitus quæ tota mente laborant.

15 Nos alio mentes, alio divissimus aures :

Jure igitur vincemur, amat victoria curam.

Quare nunc animos saltem convertite vestros,

Dicere jam incipient, jam respondere decebit.

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !

LXII.

ESPER vient. Jeunes gens, debout. Au ciel la main
De Vesper met enfin ses lumières trop lentes.
Il est temps de quitter les tables opulentes.
La vierge va venir, on va chanter Hymen.
Hyménée, ô Hymen, viens, Hymen, Hyménée !

Vierges, les voyez-vous, ces jeunes gens ? Contre eux
Debout ! Hespérus sur l'OËta montre ses feux.
Ils s'élancent. Voyez leur hâte, aiguillonnée
Par l'espoir que leur chant fera victorieux.
Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

Frères, cueillir la palme est malaisé. Voyez
Ces vierges répéter des chants étudiés.
Étude non sans fruit : leur chœur est beau sans doute !
Quoi d'étonnant ? C'est là que leur pensée est toute.
Notre oreille est ici, nos cœurs là ; nous devons
Succomber : la victoire aime l'effort qui coûte !
Du moins, recueillez-vous maintenant. Elles vont
Chanter, & notre voix va répondre, alternée.
Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

- 20 *Hesperè, qui cælo fertur crudelior ignis ?*
Qui natam possis complexu avellere matris,
Complexu matris retinentem avellere natam
Et juveni ardenti castam donare puellam.
Quid faciunt hostes capta crudelius urbe ?
 25 *Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !*

- Hesperè, qui cælo lucet jucundior ignis ?*
Qui desponsa tua firmes conubia flamma,
Quæ pepigere viri, pepigerunt ante parentes
Nec junxere prius quam se tuus extulit ardor.
 30 *Quid datur a divis felici optatius hora ?*
Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !

-

Hesperus e nobis, æqualis, abstulit unam
 35

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !

-

 40 *Namque tuo adventu vigilat custodia semper.*
Nocte latent fures, quos idem sæpe revertens,
Hesperè, mutato comprehendis nomine Eous.
At lubet innuptis ficto te carpere questu.

Hespérus, est-il feux dans les cieux plus cruels ?
 Tu l'arraches, l'enfant, de ces bras maternels,
 De ces bras maternels qu'elle étreint obstinée.
 Par toi, chaste, à l'ardent jeune homme elle est donnée :
 Des ennemis font-ils, dans l'affaut, plus cruels ?
 Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

Hespérus, est-il astre au ciel plus doux que toi ?
 Du contrat conjugal tes feux scellent la foi
 Entre les fiancés & les parents donnée :
 On ne s'unit que quand ta flamme en haut se voit.
 Quel bienfait des dieux vaut cette heure fortunée ?
 Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

.....

 Hespérus a ravi, mes sœurs, l'une de nous.

 Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !

.....

 Oui, quand tu viens, on veille avec un soin jaloux.
 La nuit fert les voleurs : Hespérus, à l'aurore,
 Sous le nom d'Eous tu lès surprends encore.
 Laisse aux vierges ce jeu d'un courroux simulé :

Quid tum, si carpunt, tacita quem mente requirunt?

45 *Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!*

*Ut flos in sæptis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo convulsus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,*

50 *Multi illum pueri, multæ optavere puellæ:*

Idem cum tenui carptus defloruit ungui,

Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ:

Sic virgo, dum intacta manet, dum cara suis est;

Cum castum amisit polluto corpore florem,

55 *Nec pueris jocunda manet, nec cara puellis.*

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!

*Ut vidua in nudo vitis quæ nascitur arvo
Numquam se extollit, numquam mitem educat uvam,
Sed tenerum prono deflebens pondere corpus*

60 *Jam jam contingit summum radice flagellum;*

Hanc nulli agricolæ, nulli coluere juvenci;

At si forte eadem est ulmo conjuncta marito,

Multi illam agricolæ, multi coluere juvenci:

Sic virgo dum intacta manet, dum inculta senescit;

65 *Cum par conubium maturo tempore adepta est,*

Cara viro magis & minus est invisa parenti.

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!

En es-tu moins dans l'âme, & tout bas, l'appelé?
Hyménée, ô Hymen! viens, Hymen, Hyménée!

Quand la fleur, aux jardins clos, à l'écart, est née,
Loin des troupeaux, des focs, le vent vient la baïser,
Le soleil l'affermir, l'eau du ciel l'arroser.

.....
Filles, garçons, plus d'un la convoite & l'admire.
Vienne un coup d'ongle fin la cueillir, la briser,
Fille ou garçon, dès lors, nul plus ne la défire.
Telle la vierge est chère aux siens, tant que son corps
Reste intact; mais sa fleur de chasteté fanée,
Ni fille ni garçon qui la chériffe encor...
Hyménée, ô Hymen! viens, Hymen, Hyménée!

La vigne qui croît veuve en un champ délaissé
Ne peut grandir, ne peut porter des grappes douces;
Le cep tendre fléchit sous son poids affaîssi;
Aux racines bientôt touche le bout des poutres:
Laboureurs ni taureaux ne vont s'en occuper.
Qu'à l'orme mariée on la fasse grimper,
Laboureurs & taureaux l'auront vite soignée.
La jeune fille ainsi, vierge, vit dédaignée.
Si, lorsqu'en vient le temps, elle forme des nœuds
Affortis, l'époux & le père l'aiment mieux.
Hyménée, ô Hymen! viens, Hymen, Hyménée!

At tu ne pugna cum tali conjuge virgo.

Non æquom est pugnare, pater cui tradidit ipse,

70 *Ipse pater cum matre, quibus parere necesse est.*

Virginitas non tota tua est, ex parte parentum est,

Tertia pars patri est, pars est data tertia matri,

Tertia sola tua est : noli pugnare duobus,

Qui genero sua jura simul cum dote dederunt.

75 *Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe!*



Vierge, assez résister à l'époux, à ses vœux !
Quoi ! lutter, quand le père à lui t'a destinée,
Le père avec ta mère ? Obéis, tu le dois.
Non, ta virginité n'est pas tout à fait tienne :
Ton père en a fa part, & ta mère la sienne ;
Tu n'en as, toi, qu'un tiers : cède à leur double voix.
Au gendre, avec ta dot, leur puissance est donnée...
Hyménée, ô Hymen ! viens, Hymen, Hyménée !



LXIII.

- UPER *alta vēctus Attis celeri rate maria*
Phrygium ut nemus citato cupide pede tetigit
Adiitque opaca, silvis redimita loca deæ,
Stimulatus ibi furenti rabie, vagus animis,
5 *Devolsit ilei acuto sibi pondera filice.*
Itaque ut relicta sensit sibi membra sine viro,
Etiam recente terræ sola sanguine maculans
Niveis citata cepit manibus leve typanum,
Typanum tuom, Cybebe, tua, mater, initia,
10 *Quatientsque terga taurei teneris cava digitis*
Canere hæc suis adorta est tremebunda comitibus.
« Agite ite ad alta, Gallæ, Cybeles nemora simul,
Simul ite, Dindymenæ dominæ vaga pecora,
Aliena quæ petentes velut exules loca
15 *Seclæam meam executæ duce me mihi comites*
Rapidum salum tulistis truculentaque pelage
Et corpus evirastis Veneris nimio odio,
Hilarate eræ citatis erroribus animum.
Mora tarda mente cedat : simul ite, sequimini
20 *Phrygiam ad domum Cybebes, Phrygia ad nemora deæ,*

LXIII.

ATTIS franchit les mers sur un vaisseau rapide,
Touche en Phrygie, aux bords boisés, en hâte, avide,
S'enfonce chez Cybèle, en d'épaisses forêts.

Furieux, frénétique, & les sens égarés,
Il saisit un filex tranchant, & se mutile.
Quand il se voit le corps sans la vigueur virile,
Le fol teint de sang frais, Attis, — femme, — soudain
Prend en ses doigts de neige un léger tambourin,
De tes initiés le tambourin, Cybèle!
Frappant la peau de bœuf creuse de sa main frêle,
Friffonnante, elle crie à ses sœurs : « Pénétrez,
« Galles, ensemble aux bois fourds de Cybèle ! Entrez,
« Entrez-y donc, troupeaux errants de Dindymène !
« Comme des exilés vers la terre lointaine,
« Sous ma conduite, sur mes traces, vous avez
« Bravé la mer rapace & les flots soulevés.
« Vos corps se font châtrés, ayant Vénus en haine !
« Par vos bonds maintenant égayez votre reine !
« Hâtons-nous. Vers Cybèle accourons à la fois,
« A son temple en Phrygie, en Phrygie à ses bois.

- Ubi cymbalum sonat vox, ubi tympana reboant,
Tibicen ubi canit Phryx curvo grave calamo,
Ubi capita Mænades vi jaciunt ederigeræ,
Ubi sacra sancta acutis ululatibus agitant,*
25 *Ubi suevit illa divæ volitare vaga cohors:
Quo nos decet citatis celerare tripudiis. »
Simul hæc comitibus Attis cecinit notha mulier,
Thiasus repente linguis trepidantibus ululat,
Leve tympanum remugit, cava cymbala recrepant,*
30 *Viridem citus adit Idam properante pede chorus.
Furibunda simul anhelans vaga vadit, animam agens,
Comitata tympano Attis per opaca nemora dux,
Veluti juvenca vitans onus indomita jugi:
Rapidæ ducem sequuntur Gallæ properipedem.*
35 *Itaque ut domum Cybebes tetigere lassulæ,
Nimio e labore somnum capiunt sine Cerere.
Piger his labante langore oculos sopor operit:
Abit in quiete molli ravidus furor animi.
Sed ubi oris aurei sol radiantibus oculis*
40 *Lustravit æthera album, sola dura, mare ferum,
Pepulitque noctis umbras vegetis sonipedibus,
Ibi Somnus excitam Attin fugiens citus abiit:
Trepidante eum recepit dea Pasithea sinu.
Ita de quiete molli rapida sine rabie*
45 *Simul ipsa pectore Attis sua facta recoluit,
Liquidaque mente vidit sine queis ubique foret,
Animo æstuante rusum reditum ad vada tetulit.*

« Voix de cymbales, bruits de tambours s'y répondent;
« La flûte, un roseau courbe, a des notes profondes;
« Les Ménades, tordant leurs fronts de lierre ceints,
« Mêlent des hurlements aigus aux rites saints;
« Cybèle y voit tourner ses bandes vagabondes.
« Il nous faut y courir, précipitant nos rondes! »
Dès qu'Attis, fautive femme, à ses sœurs a parlé,
Partent cent cris stridents du thiasse affolé.
Le tambourin mugit, la cymbale en cadence
Tinte : à grands bonds le chœur au vert Ida s'élance.
Forcenée, haletante, & les sens éperdus,
Attis, tambour en main, va par les bois perdus :
Telle fuit loin du joug la génisse indomptée.
Les Galles sur ses pas, d'une course emportée,
Suivent. Mais aussitôt qu'on touche au feu divin,
Le chœur s'endort, brisé de fatigue & de faim.
Sur les yeux allanguis, qu'il clôt, le sommeil pèse,
Et dans un mol repos leur délire s'apaise...
Voici le Soleil d'or : ses yeux étincelants
Parcourent l'air, le fol dur, les flots turbulents;
Devant ses forts chevaux bruyants l'ombre s'efface.
D'un vol prompt le Sommeil fuit Attis qui le chasse :
Pafithea l'accueille en son sein frissonnant.
Après ce mol repos, & calme maintenant,
Attis se ressouvient, dans sa claire pensée
Revoit ce qu'elle a fait, ce qu'elle est. Oppressée,
Elle retourne alors au bord des flots amers.

*Ibi maria vasta visens lacrimantibus oculis,
Patriam allocuta mæsta est ita voce miseriter.*

- 50 « *Patria o mei creatrix, patria o mea genetrix,
Ego quam miser relinquens, dominos ut herifugæ
Famuli solent, ad Idæ tetuli nemora pedem,
Ut aput nivem et ferarum gelida stabula forem
Et earum operta adirem furibunda latibula ?*
- 55 *Ubinam aut quibus locis te positam, patria, reor ?
Cupit ipsa pupula ad te sibi dirigere aciem,
Rabie fera carens dum breve tempus animus est.
Egone a mea remota hæc ferar in nemora domo ?
Patria, bonis, amicis, genitoribus abero ?*
- 60 *Abero foro, palæstra, stadio & gumnasiis ?
Miser a miser, querendum est etiam atque etiam, anime.
Quod enim genus figuræ est, ego non quod habuerim ?
Ego mulier, ego adolescens, ego ephebus, ego puer,
Ego gumnasti fui flos, ego eram decus olei :*
- 65 *Mihi janux frequentes, mihi limina tepida,
Mihi floridis corollis redimita domus erat,
Linquendum ubi esset orto mihi sole cubiculum.
Ego nunc deum ministra & Cybeles famula ferar ?
Ego Mænas, ego mei pars, ego vir sterilis ero ?*
- 70 *Ego viridis algida Idæ nive amicta loca colam ?
Ego vitam agam sub altis Phrygiæ columinibus,
Ubi cerva silvicultrix, ubi aper nemorivagus ?
Jam jam dolet quod egi, jam jamque pænitet. »
Roseis ut huic labellis sonitus celer abiit,*

Contemplant tout en pleurs l'immensité des mers,
Elle adresse un appel navrant à sa patrie :
« Patrie, ô toi qui m'as enfantée & nourrie,
« Malheureux, pour l'Ida je t'ai quittée, ainsi
« Que l'esclave fuyard son maître... Et me voici
« Dans les neiges, parmi les fauves! Et dans l'ancre
« Glacé, que leur fureur défend, il faut que j'entre!
« Où puis-je te chercher, ô patrie? En quels lieux?
« Vers toi je veux tourner un regard de mes yeux,
« Puisqu'un moment mon cœur de rage n'est plus ivre.
« Si loin de ma demeure, en ces bois, dois-je vivre
« Sans pays, sans amis ni parents, feu ni lieu?
« Forum, palestra, stade, & gymnases, adieu!
« Malheureux, malheureux! Pauvre âme, que de larmes!
« Quelle beauté m'a donc manqué? J'eus tous les charmes :
« Je suis femme; je fus jeune homme, éphèbe, enfant,
« Du gymnase la fleur, l'athlète triomphant.
« J'eus ma porte assiégée, un seuil tiède à toute heure,
« Des couronnes de fleurs décorant ma demeure,
« Sitôt mon lit quitté, dès le soleil levant...
« De Cybèle me voir prêtresse, & la servant!
« Moi, Ménade, tronçon humain, eunuque!... Vais-je
« Habiter l'Ida vert vêtu de froide neige,
« Vivre en Phrygie, au pied de ces hauts pics, livrés
« Aux sangliers des bois, aux biches des forêts?
« Quel chagrin, quels regrets ce que j'ai fait me cause! »
A peine ce cri prompt part de sa lèvre rose,

- 75 *Geminas deorum ad aures nova nuntia referens,
Ibi juncta juga resolvens Cybele leonibus
Lævumque pecoris hostem stimulans ita loquitur.
« Agedum » inquit « age ferox i, fac ut hunc furor agitet,
Fac uti furoris ictu reditum in nemora ferat,*
- 85 *Mea libere nimis qui fugere imperia cupit.
Age cæde terga cauda, tua verbera patere,
Fac cuncta mugienti fremitu loca retonent,
Rutilam ferox torosa cervice quate jubam. »
Ait hæc minax Cybebe religatque juga manu.*
- 85 *Ferus ipse sese adhortans rapidum incitat animo,
Vadit, fremit, refringit virgulta pede vago.
At ubi umida albicantis loca litoris adiit,
Teneramque vidit Attin prope marmora pelagi,
Facit impetum : illa demens fugit in nemora fera :*
- 90 *Ibi semper omne vitæ spatium famula fuit.
Dea magna, dea Cybele, Didymeï dea domina,
Procul a mea tuos sit furor omnis, era, domo :
Alios age incitados, alios age rabidos.*



Portant aux Dieux l'écho de ses rébellions,
Que Cybèle, enlevant le joug à ses lions,
Pouffe celui de gauche, aux troupeaux redoutable :
« Va, fier, cours : qu'il soit pris d'une rage implacable !
« Par ta vue affolé, fais rentrer dans les bois
« Cet effronté qui veut échapper à mes lois.
« Bats tes flancs de ta queue, & que son fouet les blesse !
« Qu'à tes rugissements tout retentisse ! Dresse,
« Fier, ta crinière rousse à ton robuste cou ! »
Elle dit, menaçante, & défait le licou.
Le montre, s'échauffant lui-même, part, court, gronde,
Fend les halliers que rompt sa course vagabonde,
Arrive aux bords par l'eau blanchissante effleurés :
Il voit la tendre Attis devant les flots marbrés,
Il bondit... Folle, Attis fuit aux grands bois sauvages...
Elle y passa sa vie entière aux saints servages.
O puissante déesse, ô Dindymène, ô toi
Cybèle, éloigne-les, tes fureurs, de mon toit !
Souffle ailleurs ton vertige, ailleurs tes sombres rages !



LXIV.

PELIACO quondam prognata vertice pinus
Dicuntur liquidas Neptuni nasse per undas
Phasidos ad fluctus & fines Aetæos,

Cum lecti juvenes, Argivæ robora pubis,

5 Auratam optantes Colchis avertere pellem

Ausi sunt vada salsa cita decurrere puppi,

Carula verrentes abiegnis æquora palmis.

Diva quibus retinens in summis urbibus arces

Ipsa levi fecit volitantem flamine currum,

10 Pineæ conjungens inflexæ texta carinæ.

Illa rudem cursu prima imbuit Amphitriten.

Quæ simul ac rostro ventosum proscidit æquor,

Tortaque remigio spumis incanduit unda,

Emerfere freti candenti e gurgite vultus

15 AEquoreæ monstrum Nereides admirantes.

Illa atque haud alia viderunt luce marinas

Mortales oculi nudato corpore Nymphas

Nutricum tenuis extantes e gurgite cano.

Tum Thetidis Peleus incensus fertur amore,

LXIV.

JADIS, les pins enfants du Pélion tentèrent
Neptune, dit l'histoire, & sur ses eaux flottèrent
Jusqu'au Phaxe, où régnait Æétés. De héros
Un groupe élu, la fleur des jeunes gens d'Argos,
Rêvant la Toison d'Or à ravir en Colchide,
Sur l'onde amère osa lancer la nef rapide,
Et fouetter d'avirons de sapin les flots bleus.
La Déesse qui veille aux cités fit pour eux
Elle-même ce char ailé, qu'un souffle entraîne,
D'ais arrondis & joints construisant la carène
Du vaisseau, — le premier qu'Amphitrite ait lavé!
Quand l'éperon fendit l'océan soulevé,
L'eau, des rames tordue, eut ces blancheurs qui brillent
D'écume : on vit furgir les Néréides, filles
De la mer, admirant l'étrange être inconnu!
Ce jour-là, — ce seul jour, — des yeux humains ont pu
Sur le gouffre argenté voir les Nymphes marines,
Le corps nu, hors du flot jusques à leurs poitrines.

Alors Pélée aima Thétis d'un feu foudain ;

- 20 *Tum Thetis humanos non despexit hymenæos,
Tum Thetidi pater ipse jugandum Pelea sensit.
O nimis optato sæclorum tempore nati
Heroes, salвете, deum genus, o bona matrum
Progenies, salвете iterum placidique favete.*
- 25 *Vos ego sæpe meo, vos carmine compellabo
Teque adeo eximie tædis felicibus aucte
Theßaliæ columen Peleu, cui Suppiter ipse,
Ipse suos divum genitor concessit amores.
Tene Thetis tenuit pulcherrima Nereine?*
- 30 *Tene suam Tethys concessit ducere neptem,
Oceanusque, mari totum qui amplectitur orbem?*

*Quæ simul optatæ finito tempore luces
Advenere, domum conventu tota frequentat
Theßalia, oppletur lætanti regia cætu:*

- 35 *Dona ferunt præ se, declarant gaudia vultu.
Deferitur Cieros, relinquunt Phthiotica Tempe,
Crannonisque domos ac mænia Larissæ,
Pharsalum coeunt, Pharsalia tecta frequentant.
Rura colit nemo, mollescunt colla juvencis,*
- 40 *Non humilis curvis purgatur vinea rastris,
Non falx attenuat frondatorum arboris umbram,
Non glæbam pronò convellit vomere taurus,
Squalida desertis rubigo infertur aratris.
Ipsius at sedes, quacumque opulenta recessit*
- 45 *Regia, fulgenti splendent auro atque argento.*

Pour l'hymen d'un mortel Thétis fut sans dédain ;
Et son Père acquiesça lui-même au mariage.
Héros, race des Dieux, nés en cet heureux âge,
Salut, héros bénis dans vos mères! . . .
. Partout
Je vous invoquerai dans mes chants! Toi surtout,
Pélée, à qui l'hymen donne un éclat suprême,
Soutien de Theffalie, à qui Jupiter même,
Père des Dieux, céda ses amours! Mit-il pas
Thétis, la belle enfant de Nérée, en tes bras?
Fus-tu pas agréé par Téthys la grand-mère,
Par Océan, dont l'onde enveloppe la terre?

Les temps sont accomplis, & voici l'heureux jour :
La Theffalie entière au rendez-vous accourt.
Une foule joyeuse au seuil royal se presse,
Portant des dons. Sur tous les traits est l'allégresse.
On quitte Ciéros; de Phthiotide on part;
On fuit Tempé, Crannon, Larisse & son rempart
Pour Pharfale, — & Pharfale & ses maisons s'emplissent.
Plus de culture aux champs; les bœufs sans joug mollissent;
Plus de courbes râteaux sarcleurs du cep rampant,
Plus d'émondeurs dans l'arbre élaguant & coupant;
On ne voit plus au fœc des bœufs la glèbe ouverte;
La rouille met sa lèpre à la charrue inerte.
Cependant au palais, jusqu'en ses profondeurs,
Tout rayonne : de l'or, de l'argent les splendeurs,

*Candet ebur foliis, collucent pocula mensæ,
Tota domus gaudet regali splendida gaza.*

- Pulvinar vero divæ geniale locatur
Sedibus in mediis, Indo quod dente politum*
50 *Tincta tegit roseo conchyli purpura fuco.
Hæc vestis prisceis hominum variata figuris
Heroum mira virtutes indicat arte.
Namque fluentifono prospectans litore Diæ
Thesea cedentem celeri cum classe tuetur*
55 *Indomitos in corde gerens Ariadna furores,
Necdum etiam sese quæ visit visere credit,
Ut pote fallaci quæ tum primum excita somno
Desertam in sola miseram se cernat arena.
Immemor at juvenis fugiens pellit vada remis,*
60 *Irrita ventosæ linguens promissa procellæ.
Quem procul ex alga mæstis Minois ocellis,
Saxea ut effigies bacchantis, prospicit, eheu,
Prospicit & magnis curarum fluctuat undis,
Non flavo retinens subtilem vertice mitram,*
65 *Non coniecta levi nudatum pectus amictu,
Non tereti strophio lactentis vinctæ papillas,
Omnia quæ toto delapsa e corpore passim
Ipsus ante pedes fluctus salis alludebant.
Set neque tum mitræ neque tum fluitantis amictus*
70 *Illæ vicem curans toto ex te pectore, Theseu,
Toto animo tota pendebat perdita mente.*

Sièges d'ivoire ornés, coupes étincelantes,
De la fête d'un roi les pompes opulentes!

Pour la Déesse un lit nuptial est placé
Au centre, sur des pieds d'ivoire indien dressé.
La pourpre du murex teignit les draperies :
Un art exquis y montre en mille broderies
Des figures d'Anciens, des exploits de Héros,
Naxos, — & sur la grève où résonnent les flots,
Regardant fuir Thésée & son vaisseau qui vole,
Ariadne, le cœur plein d'une fureur folle.
Elle voit, & n'en croit point ses yeux; elle sort
D'un sommeil décevant, & se voit sur le bord
D'une plage déserte, hélas! & seule au monde.
Le jeune ingrat s'enfuit, de ses rames fend l'onde,
Livre aux souffles des vents ses serments envolés.
La fille de Minos de ses yeux défolés
Le fuit, d'une bacchante on dirait la statue,
Elle le fuit, hélas! flottante & combattue.
De ses hauts cheveux blonds la mitre a disparu :
Aucun tissu léger ne couvre son cou nu;
Ses seins blancs ne sont plus captifs du réseau frêle;
De son corps, au hasard, tout est tombé près d'elle;
La mer joue à ses pieds avec ces ornements.
Mais que lui font sa mitre, & puis ses vêtements
Dans les flots?... Éperdue, à toi seul, ô Thésée,
Elle suspend son cœur, son âme, sa pensée!

- A misera, assiduis quam luctibus externavit
Spinosas Erycina serens in pectore curas
Illa tempestate, ferox qua robore Theseus*
75 *Egressus curvis e litoribus Piræi
Attigit iniusti regis Gortynia tecta.
Nam perhibent olim crudeli peste coactam
Androgeoneæ pœnas exolvere cædis
Electos juvenes simul & decus innuptarum*
80 *Cecropiam solitam esse dapem dare Minotauris.
Quis angusta malis cum mœnia vexarentur,
Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis
Proicere optavit potius quam talia Cretam
Funera Cecropiæ nec funera portarentur,*
85 *Atque ita nave levi nitens ac lenibus auris
Magnanimum ad Minoa venit sedesque superbas.
Hunc simul ac cupido conspexit lumine virgo
Regia, quam suavis expirans castus odores
Lectulus in molli complexu matris alebat,*
90 *Quales Eurotæ progignunt flumina myrtus
Auræque distinctos educit verna colores,
Non prius ex illo flagrantia declinavit
Lumina, quam cuncto concepit corpore flammam
Funditus atque imis exarsit tota medullis.*
95 *Heu misere exagitans inimiti corde furores
Sancte puer, curis hominum qui gaudia misces,
Quæque regis Golgos quæque Idalium frondosum,
Qualibus incensam jactastis mente puellam*

Malheureuse ! ah ! Vénus t'a condamnée aux pleurs,
Elle mit dans ton sein l'épine des douleurs,
Quand Thésée, orgueilleux de sa vigueur hardie,
S'éloignant du Pirée à la côte arrondie,
Vint à Gortyne, au toit d'un monarque inclément.
Par un affreux fléau vaincue, en châtiment
Du meurtre d'Androgée, on dit qu'Athènes antique
De la fleur des garçons & des vierges d'Attique
Au Minotaure offrait un régulier festin.
Ses murs se dépeuplaient par ce tribut humain,
Quand Thésée aima mieux risquer sa propre tête
Pour sa chère cité, que de voir à la Crète
Le pays de Cécrops jeter ces morts vivants !
Sur un léger navire il court, aidé des vents,
Chez le noble Minos, entre au palais splendide.
La vierge, enfant du roi, l'admire, l'œil avide.
Sa couche aux doux parfums la voyait chastement
Grandir, près d'une mère au tendre embrassement :
Tel l'Eurotas nourrit les myrtes sur ses rives,
Ou le printemps d'un souffle aux prés met les fleurs vives.
De Thésée elle n'a point abaissé ses yeux
Ardents, qu'en tout son corps ont couru mille feux,
Et qu'elle est jusqu'au fond de son être embrasée.
Enfant Dieu, de qui vient sans mesure attisée
La passion, qui fais joie & soucis amers,
Reine des Golgiens, d'Idalie aux bois verts,
Comme vous l'agitez, la jeune âme en délire !

- Fluctibus in flavo sæpe hospite suspirantem ?*
 100 *Quantos illa tulit languenti corde timores !*
Quam tum sæpe magis fulgore expalluit auri !
Cum sævum cupiens contra contendere monstrum
Aut mortem appeteret Theseus aut præmia laudis.
Non ingrata tamen frustra munuscula divis
 105 *Promittens tacito suscepit vota labello.*
Nam velut in summo quatientem brachia Tauro
Quercum aut conigeram sudanti cortice pinum
Indomitus turbo contorquens flamine robur
Eruit (illa procul radicitus exturbata
 110 *Prona cadit, late qua est impetus obvia frangens),*
Sic domito sævum prostravit corpore Theseus
Nequiquam vanis jactantem cornua ventis.
Inde pedem sospes multa cum laude reflexit
Errabunda regens tenui vestigia filo,
 115 *Ne labyrinthis e flexibus egredientem*
Tecti frustraretur inobservabilis error.

- Sed quid ego a primo digressus carmine plura*
Commemorem, ut linquens genitoris filia vultum,
Ut consanguineæ complexum, ut denique matris,
 120 *Quæ misera in gnata deperdita letabatur,*
Omnibus his Thesei dulcem præoptavit amorem,
Aut ut vecta rati spumosa ad litora Diæ
Venerit, aut ut eam devinctum lumina somno
Liquerit inmemori discedens pectore conjunx ?

Pour le blond étranger comme l'enfant soupire!
Que de fois son cœur dut d'épouvante faillir,
Et du jaune de l'or son visage pâlir,
Quand, brûlant d'affronter le monstre face à face,
Thésée alla chercher gloire ou mort pour l'audace!
Ce ne fut point en vain, — hors pour elle, — qu'aux Dieux
Offrant ses dons d'enfant, son cœur forma des vœux!
Voyez ce chêne, au haut du Taurus, qui remue
Ses bras, ce pin en cône & dont l'écorce sue :
Vient l'ouragan, d'un coup de son vent effréné
Il les arrache, — & l'arbre ainsi déraciné
Tombe, broyant au loin tout au choc de sa chute.
De même, par Thésée écrasé dans la lutte,
Le monstre, frappant l'air des cornes, s'abattit.
Sain & fauf, triomphant, le vainqueur repartit;
Du fil mince, à tâtons, il se guidait, de crainte
Qu'en fortant, aux détours obscurs du labyrinthe,
Quelque invisible erreur ne l'égarât marchant...

Mais pourquoi m'écarter du sujet de mon chant?
Dirai-je que fuyant, fille, les yeux d'un père,
L'étreinte d'une sœur, les baisers d'une mère, —
— Pauvre mère! elle aimait son enfant follement! —
Ariadne préfère à tous son doux amant?
Qu'un navire la porte à Dia, sur la rive
Écumeuse, & que là, d'un lourd sommeil captive,
Son époux l'abandonne, & s'enfuit sans remords?

- 125 *Sæpe illam perhibent ardenti corde furentem*
Clarifonas imo fuisse e pectore voces,
Actum præruptos tristem conscendere montes,
Unde aciem in pelagi vastos protenderet æstus,
Tum tremuli salis adversas procurrere in undas
- 130 *Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ,*
Atque hæc extremis mæstam dixisse querelis,
Frigidulos udo singultus ore cientem.
« Sicine me patriis avectam, perfide, ab oris,
Perfide, deserto liquisti in litore, Theseu ?
- 135 *Sicine discedens neglecto numine divum*
Inmemor a, devota domum perjuria portas ?
Nullane res potuit crudelis flectere mentis
Consilium ? Tibi nulla fuit clementia præsto,
Inmite ut nostri vellet miserescere pectus ?
- 140 *At non hæc quondam blanda promissa dedisti*
Voce mihi, non hæc miseram sperare jubebas,
Sed conubia læta, sed optatos hymenæos :
Quæ cuncta aerii discerpunt irrita venti.
Jam jam nulla viro juranti femina credat,
- 145 *Nulla viri speret sermones esse fideles ;*
Quis dum aliquid cupiens animus prægestit apisci,
Nil metuunt jurare, nihil promittere parcunt :
Sed simul ac cupidæ mentis satiata libido est,
Dicta nihil meminere, nihil perjuria curant.
- 150 *Certe ego te in medio versantem turbine leti*
Eripui, & potius germanum amittere crevi,

Saisie alors, dit-on, de furieux transports,
Elle pousse des cris aigus, du fond de l'âme.
Tantôt elle gravit les hauts pics, pauvre femme !
Pour jeter sur la mer vaste un regard perçant ;
Dans le flot qui frémit tantôt elle descend,
Les pieds nus, soulevant sa tunique flottante.
Désespérée enfin, glacée, & fanglotante,
Les traits baignés de pleurs, elle s'écrie : « Eh quoi !
« Tu m'as à mon pays ravie, être sans foi,
« Sans foi ! pour me laisser seule sur cette plage !
« Tu pars, oubliant tout, aux Dieux jetant l'outrage,
« Rapportant le parjure & ses fatalités
« A ton foyer ! Rien n'a fléchi tes volontés,
« Cruel ? Aucun élan de clémence ne touche
« Et ne prend de pitié pour moi ce cœur farouche ?
« Ah ! ce n'est point, menteur, ce que tu me jurais,
« Ni l'espoir, ô malheur ! de quoi tu me leurras :
« C'était l'hymen joyeux, l'union souhaitée ;
« Vaine chimère, à tous les vents du ciel jetée !
« Quelle femme aura foi désormais au ferment
« De l'homme, & pourra croire aux discours d'un amant ?
« Tant que quelque désir les tourmente & les brûle,
« Ils jurent sans trembler, promettent sans scrupule :
« Le caprice assouvi, de tout ce qu'on a dit
« On ne se souvient plus ; le parjure, on en rit !
« Certes, je t'arrachai du fond de la mort même.
« J'aimai mieux perdre un frère, à cette heure suprême

- Quam tibi fallaci supremo in tempore dessem.
Pro quo dilaceranda feris dabor alitibusque
Præda, neque injecta tumulabor mortua terra.*
- 155 *Quænam te genuit sola sub rupe læna ?
Quod mare conceptum spumantibus expuit undis ?
Quæ Syrtis, quæ Scylla rapax, quæ vasta Charybdis ?
Talia qui reddis pro dulci præmia vita.
Si tibi non cordi fuerant conubia nostra,*
- 160 *Sæva quod horrebas prisca præcepta parentis,
At tamen in vestras potuisti ducere sedes,
Quæ tibi jocundo famularer serva labore,
Candida permulcens liquidis vestigia lymphis
Purpureæve tuum consternens veste cubile.*
- 165 *Sed quid ego ignaris nequiquam conqueror auris,
Externata malo, quæ nullis sensibus auctæ
Nec missas audire queunt nec reddere voces ?
Ille autem prope jam mediis versatur in undis,
Nec quisquam apparet vacua mortalis in alga.*
- 170 *Sic nimis insultans extremo tempore sæva
Fors etiam nostris invidit questibus aures.
Juppiter omnipotens, utinam ne tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent litora puppes,
Indomito nec dira ferens stipendia tauro*
- 175 *Perfidus in Creta religasset navita funem,
Nec malus hic celans dulci crudelia forma
Consilia in nostris requiesset sedibus hospes !
Nam quo me referam ? quali spe perdita nitor ?*

« Plutôt que te faillir, ô perfide ! En retour,
« Je suis livrée en proie aux fauves, au vautour !
« Morte, mon corps n'aura pas même un peu de terre !
« Es-tu né de lions sous un roc solitaire ?
« Quelle mer t'a vomi dans l'écume, en quels lieux,
« Syrte, avide Scylla, Charybde, abîme affreux,
« Pour payer d'un tel prix ce don, la douce vie ?
« Si l'hymen déplaisait à ton âme, asservie
« Aux rigueurs d'un vieux père & tremblant sous sa loi,
« Ah ! tu pouvais au moins me conduire chez toi !
« J'eusse été, te servant, cette esclave avec joie,
« Qui baigne tes pieds blancs dans l'eau claire, ou déploie
« Sur ta couche la pourpre ainsi qu'un vêtement.
« Mais que sert dans l'air sourd un vain gémissement ?
« Tant de malheur m'égare... A l'air, chose insensible,
« Entendre mes clameurs, répondre, est impossible !
« Lui, vogue au loin, déjà presque au milieu des mers.
« Rien d'humain sur ces bords jonchés d'algue & déserts.
« Ainsi jusques au bout, le fort, comble d'atteintes !
« Cruel, refuse même une oreille à mes plaintes !
« Jupiter tout-puissant, plutôt au ciel qu'aux vaisseaux
« Cécropiens Gnoïos n'eût pas ouvert ses eaux !
« Qu'un traître nautonnier, portant l'atroce dette
« Au sauvage taureau, n'eût mis l'amarre en Crète !
« Que cet hôte pervers, voilant d'un air trop doux
« Ses noirs desseins, jamais n'eût reposé chez nous !
« Où donc aller ? Et quel espoir pour la victime ?

- Diſcaſne petam montes ? a, gurgite lato*
 180 *Discernens ponti truculentum ubi dividit aquor ?*
An patris auxilium ſperem ? quemne ipſa reliqui,
Reſperſum juvenem fraterna cæde ſecuta ?
Conjugis an fido conſoler memet amore,
Quine fugit lentos incurvans gurgite remos ?
 185 *Præterea nullo litus, ſola inſula, teſto,*
Nec patet egreſſus pelagi cingentibus undis :
Nulla fugæ ratio, nulla ſpes, omnia muta,
Omnia ſunt deſerta, oſtendant omnia letum,
Non tamen ante mihi languſcent lumina morte,
 190 *Nec prius a feſſo ſecedent corpore ſenſus,*
Quam juſtam a diviſ expoſcam proſcita multam,
Cæleſtumque fidem poſtrema comprecser hora.
Quare facta virum multantes vindice pœna,
Eumenides, quibus anguino redimita capillo
 195 *Frons expirantis præportat pectoris iras,*
Huc huc adventate, meas audite querelas,
Quas ego vœl miſera extremis proferre medullis
Cogor inops, ardens, amenti cæca furore.
Quæ quoniam veræ naſcuntur pectore ab imo,
 200 *Vos nolite pati noſtrum vaneſcere luctum,*
Sed quali ſolam Theſeus me mente reliquit,
Tali mente, deæ, funeſtet ſequæ ſuoſque. »

Has poſtquam mæſto proſudit pectore voces,
Supplicium ſævis expoſcens anxia factis,

« Aller aux monts Dicté? Je vois par quel abîme
 « M'en sépare ce vaste océan courroucé.
 « Espéré-je en un père? Eh! l'ai-je pas laissé,
 « Pour suivre un jeune amant, teint du sang de mon frère?
 « Ai-je un fidèle époux consolant ma misère?
 « Il fuit, & les courbant, force les avirons.
 « Cette île est un désert: nul toit aux environs:
 « Point d'issue, on est ceint par la mer; point de chance
 « De fuite, aucun espoir; partout c'est le silence,
 « La solitude: on voit la mort de toutes parts.
 « Ah! du moins, je ne veux pas sentir mes regards
 « S'éteindre, & de mon corps brisé fortir la vie,
 « Sans demander justice aux Dieux, moi la trahie,
 « Sans invoquer leur aide à mon dernier moment!
 « Vous qui sur les humains frappez le châtement,
 « Euménides, au front ceint de cheveux vipères
 « Qui peint ce que vos cœurs exhalent de colères,
 « Venez ici, venez! Écoutez les sanglots
 « Que m'arrache, ô malheur! de la moelle des os
 « Le désespoir, fureur aveugle, folle flamme.
 « Si ma plainte est sincère & part du fond de l'âme,
 « Sans expiation ne laissez pas ma mort.
 « Que par ce cœur ingrat qui me livre à mon sort,
 « Thésée aux fiens, à lui, soit funeste, ô Déeses! »

Elle dit, dans ces cris répandant ses tristesses,
 Implorant une peine à tant de cruauté.

- 205 *Annuit inviſto cæleſtum numine reſtor,*
Quo motu tellus atque horrida contremuerunt
Æquora concuſſitque micantia fidera mundus.
Ipſe autem cæca mentem caligine Theſeus
Conſtitus oblito dimiſit peſtore cuncta,
- 210 *Quæ mandata prius conſtanti mente tenebat,*
Dulcia nec mæſto ſuſtollens ſigna parenti
ſoſpitem Erechtheum ſe oſtendit viſere portum.
Namque ferunt olim, caſtæ cum mænia divæ
Linquentem gnatum ventis concrederet Ægeus,
- 215 *Talia complexum juveni mandata dediſſe.*
« Gnate mihi longa jocundior unice vita,
Reddite in extrema nuper mihi ſine ſeneſcæ,
Gnate, ego quem in dubios cogor dimittere caſus,
Quandoquidem fortuna mea ac tua ſervida virtus
- 220 *Eripit invito mihi te, cui languida nondum*
Lumina ſunt gnati cara ſaturata figura :
Non ego te gaudens lætanti peſtore mittam,
Nec te ferre ſinam fortunæ ſigna ſecundæ,
Sed primum multas expromam mente querelas,
- 225 *Canitiem terra atque inſuſo pulvere ſedans,*
Inde infecta vago ſuſpendam lintea malo,
Noſtros ut luctus noſtræque incendia mentis
Carbaſus obſcurata decet ferrugine Hibera.
Quod tibi ſi ſancti conceſſerit incola Itoni,
- 230 *Quæ noſtrum genus ac ſedes defendere Erechthei*
Annuit, ut tauri reſpergas ſanguine dextram,

Le roi des Dieux l'entend, penche un front redouté,
Et sous ce mouvement tout tremble, mers enflées,
Terre, étoiles de feu dans le ciel ébranlées !
Sur l'esprit de Thésée un noir brouillard s'étend ;
Son cœur perd dans l'oubli ce qu'un effort constant
Gardait dans sa mémoire : il néglige de faire
Hiffer l'heureux signal, d'apprendre au pauvre père
Qu'au port Érechthéen un fils rentre vivant.
Avant de confier son fils Thésée au vent
Quand il quitta les murs de Minerve l'austère,
Égée, en l'embrassant, lui fit cette prière :
« Fils, bien qui m'es plus cher qu'une vie au long cours,
« Que je retrouve à peine au bout de mes vieux jours,
« Fils, il faut donc te rendre aux hasardeuses tâches !
« Ta bouillante valeur & mon destin t'arrachent
« Au père, qui n'a pu de tes traits bien-aimés
« Raffasier encor ses yeux demi-fermés.
« Non, je ne puis te dire adieu, l'âme joyeuse,
« Ni te voir l'appareil de la fortune heureuse.
« Laisse-moi m'épancher en douloureux élans,
« De poussière couvrir, fouiller mes cheveux blancs,
« Puis au mât voyageur pendre une noire toile :
« Au chagrin dont je suis consumé sied la voile
« Que de ses tons foncés l'Ibérie affombrir.
« Si la divinité d'Itone, qui fourit
« Au défenseur du peuple & des murs d'Erechthée,
« Soutient ta main du sang du monstre enfanglantée,

- Tum vero facito ut memori tibi condita corde*
Hæc vigeant mandata, nec ulla obliteret ætas,
Ut simul ac nostros invisent lumina colles,
 235 *Funestam antennæ deponant undique vestem,*
Candidaque intorti sustollant vela rudentes,
Lucida qua splendent summi carchesia mali,
Quam primum cernens ut læta gaudia mente
Agnoscam, cum te reducem ætas prospera sistet. »
 240 *Hæc mandata prius constanti mente tenentem*
Thesea ceu pulsæ ventorum flamine nubes
Aerium nivei montis liquere cacumen.
At pater, ut summa prospectum ex arce petebat,
Anxia in assiduos absumens lumina fletus,
 245 *Cum primum infecti conspexit lintea veli*
Præcipitem sese scopulorum e vertice jecit,
Amissum credens inmiti Thesea fato.
Sic funesta domus ingressus tecta paterna
Morte ferox Theseus qualem Minoidi luctum
 250 *Obtulerat mente inmemori talem ipse recepit.*

Quæ tum prospectans cedentem mæsta carinam
Multiplices animo voluebat saucia curas.

- At parte ex alia florens volitabat lacchus*
Cum thiaso Satyrorum et Nyfigenis Silenis,
 255 *Te quærens, Ariadna, tuoque incensus amore;*
Qui tum alacres passim lymphata mente furebant

« Que ceci dans ton cœur profondément tracé
« Demeure, & par le temps ne puisse être effacé !
« Dès que tes yeux verront nos collines, amène
« Son vêtement de deuil le long de chaque antenne :
« Sur les cordes à nœuds hisse un pavillon blanc,
« Comme une flamme au haut du mât étincelant.
« Mon âme à ce signal, de bonheur enivrée,
« Reconnaîtra l'heureux moment de ta rentrée. »

Ces mots, Thésée au cœur les conservait, avant
L'heure où tout s'envola, comme au souffle du vent
Les nuages chassés du haut des pics de glace.
Son père, des remparts interrogeant l'espace,
Ufait en pleurs sans fin ses regards anxieux.
Quand la noire voilure apparut à ses yeux,
Il se précipita des rochers dans l'abîme,
D'un destin sans pitié croyant son fils victime.
Ainsi rentre au foyer frappé le fier vainqueur :
Son père est mort. Le mal fait par l'oublieux cœur
A l'enfant de Minos, il a dû le connaître!..

Sombre, Ariadne voit le vaisseau disparaître.
Un flot d'angoisses roule en son cœur déchiré...

Ailleurs vole Iacchus, jeune, en fleur, entouré
Par le chœur de Nyssa, Silènes & Satyres.
Fou d'amour, il te cherche, Ariadne! Aux délires
De Bacchus tous sont pris. Quels bonds & quel transport!

- Euhoe bacchantes, euhoe capita inflectentes !
Harum pars tecta quatiebant cuspide thyrsos,
Pars e divolsa jactabant membra juvenco,
260 Pars sese tortis serpentibus incingebant,
Pars obscura cavis celebrabant orgia cistis,
Orgia, quæ frustra cupiunt audire profani,
Plangebant aliæ proceris tympana palmis
Aut tereti tennes tinnitus ære ciebant,
265 Multis raucisonos efflabant cornua bombos
Barbaraque horribili stridebat tibia cantu.*

- Talibus amplifice vestis decorata figuris
Pulvinar complexa suo velabat amictu.
Quæ postquam cupide spectando Theffala pubes
270 Expleta est sanctis cæpit decedere divis.
Hic, qualis flatu placidum mare matutino
Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas
Aurora exoriente vagi sub limina Solis,
Quæ, tarde primum clementi flamine pulsæ
275 Procedunt leviterque sonant plangore cachinni,
Post vento crescente magis magis increbrescunt
Purpureaque procul nantes a luce resurgent,
Sic ibi vestibuli linquentes regia tecta
Ad se quisque vago passim pede discedebant.*
- 280 Quorum post abitum princeps e vertice Pelei
Advenit Chiron portans silvestria dona :*

Chaque tête, évohé ! tourne, évohé ! se tord.
L'une brandit le thyrsé orné de pampre en treffe,
L'autre arrache les chairs d'un taureau qu'on dépèce,
Celle-ci s'entortille en des serpents roulés;
D'autres aux cistes creux ont des rites voilés,
Rites où d'être admis le profane en vain rêve.
La main bat le tambour que dans l'air elle élève;
La cymbale d'airain jette ses sons perçants,
Le souffle dans les cors a de rauques accents,
Et la flûte barbare, au chant sauvage, crie.

De beaux fujets ornée ainsi, la draperie
Enveloppait le lit de ses longs plis flottants.
La jeune Theffalie admira tout longtemps;
Puis, aux Dieux immortels ils cédèrent la place.
Le matin, sur la mer paisible Zéphyr passe,
Ridant l'onde ébranlée, à l'heure de l'éveil
D'Aurore ouvrant la porte aux courses du Soleil:
Lentement, l'eau, que pousse une clémente brise,
S'avance, & dans un bruit de doux rires se brise;
Puis le vent croît : les flots, de plus en plus gonflés,
Luifent au loin, nageant sous de rouges reflets.
Ainsi, hors du royal péristyle, la foule,
Chacun de son côté, se disperse & s'écoule.

Les mortels font partis. — Chiron, du Pélion
Descendu le premier, porte un rustique don.

- Nam quoscumque ferunt campi, quos Theſſala magnis
Montibus ora creat, quos propter fluminis undas
Aura parit flores tepidi ſecunda Favoni,
285 Hos indiſtinctis plexos tulit ipſe corollis,
Quo permulſa domus jocundo riſit odore.
Confeſtim Penios adeſt, viridantia Tempe,
Tempe, quæ ſilvæ cingunt ſuper impendentes,
Naiasſin linquens crebris celebranda choreis,
290 Non vacuos : namque ille tulit radicitus altas
Fagos ac recto proceras ſtipite laurus,
Non ſine nutanti platano lentaque ſorore
Flammæ Phaethontis & aëria cupreſſu.
Hæc circum ſedes late contexta locavit,
295 Veſtibulum ut molli velatum fronde vireret.
Poſt hunc conſequitur ſollerti corde Prometheus,
Extenuata gerens veteris veſtigia pænæ,
Quam quondam Scythicis reſtriſtus membra catena
Perſolvit pendens e verticibus præruptis.
300 Inde pater divum ſancta cum conjuge natiſque
Advenit cælo, te ſolum, Phœbe, relinquens
Unigenamque ſimul cultricem montibus Idri.
Pelea nam tecum pariter ſoror aſpernata eſt
Nec Thetidis tædas voluit celebrare jugalis.*
- 305 *Qui poſtquam niveis flexerunt ſedibus artus,
Large multiplici conſtructæ ſunt dapè menſæ;
Cum interea infirmo quatientes corpora motu*

Cueillant les fleurs aux champs, sur les grands monts semées
Partout en Theffalie, au bord des eaux germées
Sous le souffle fécond du Zéphyr tiède, il a
En guirlandes treffé ces fleurs qu'il emmêla :
Le palais rit, baigné d'un parfum qui l'embaume.
Voici Pénée : il a fui Tempé, vert royaume,
Tempé, ceinte de bois sur elle suspendus,
Où danseront cent chœurs de Nymphes éperdus ;
Sa main, pleine elle aussi, tient des fouches énormes
De hêtres, des lauriers droits & sveltes de formes,
Le cyprès qui fend l'air, le platane mouvant,
De Phaëthon brûlé l'arbre sœur, souple au vent ;
Il entrelace autour du palais ces branchages ;
Tout le parvis est vert, voilé de frais feuillages.
Puis vient l'ingénieux Prométhée : on lui voit
Les vestiges pâlis du supplice autrefois
Subi, lorsque en Scythie, une chaîne, à la cime
De rocs à pic, le tint suspendu sur l'abîme.
Puis, le Père des Dieux, Junon sainte, des cieux
Viennent avec leurs fils. O Phébus, seul des Dieux,
A l'Idrus on te laisse, avec ta sœur jumelle
Chère à ces monts ! Pélée est de toi comme d'elle
Dédaigné ; Thétis n'a pas vos flambeaux d'hymen !

Tous aux trônes d'ivoire affeoint leur corps divin ;
Sur les tables les mets passent en abondance.
Balançant leurs vieux corps débiles en cadence,

Veridicos Parcae cœperunt edere cantus.

His corpus tremulum complectens undique vestis

310 *Candida purpurea talos incinxerat ora,*

At roseæ niveo residebant vertice vittæ,

Æternumque manus carpebant rite laborem.

Læva colum molli lana retinebat amictum,

Dextera tum leviter deducens fila supinis

315 *Formabat digitis, tum prono in pollice torquens*

Libratum tereti versabat turbine fusum,

Atque ita decerpens æquabat semper opus dens,

Laneaque aridulis hærebant morfa labellis,

Quæ prius in levi fuerant extantia filo :

320 *Ante pedes autem candentis mollia lanæ*

Vellera virgati custodibant calathisci.

Hæc tam clarifona pellentes vellera voce

Talia divino fuderunt carmine fata,

Carmine, perfidiæ quod post nulla arguet ætas.

325 *« O decus eximium magnis virtutibus augens,*

Emathie tutamen opis, clarissime nato,

Accipe, quod læta tibi pandunt luce sorores,

Veridicum oraculum. Sed vos, quæ fata secuntur,

Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

330 *Adveniet tibi jam portans optata maritis*

Hesperus, adveniet fausto cum fidere conjunx,

Pour dire les destins les Parques vont chanter.
Sous une blanche robe on les voit trembloter,
Qui leur étirent les pieds de franges violettes;
Leur front neigeux est ceint de roses bandelettes;
Leurs mains font l'éternel labeur exactement :
La gauche a la quenouille au moelleux vêtement
De laine ; la droite en détire sans secouffe,
Forme un fil de ses doigts à plat, le tord du pouce
Au fuseau, qu'elle lance, & qui vire en dansant ;
Sur l'ouvrage leur dent mord, toujours l'unissant ;
On voit se hériffer pris sur leurs lèvres fêches
Les brins, qui sur le fil lissé reffortaient rêches.
Dans des paniers d'osier fin treffés, elles ont
Aux pieds la laine blanche en moelleuses toisons.
Leur main chaffe l'ouvrage, & leur voix claire explique
Les destins des époux dans un chant prophétique,
Un chant, que l'avenir ne dira point menteur :

« Toi qui de l'Émathie accrois encor l'honneur,
« Force de ton pays, demain glorieux père,
« Écoute : les trois Sœurs vont en ce jour prospère
« Te dévoiler l'oracle infallible... Entraînez
« Les destins dans vos fils, tournez, fuseaux, tournez!

« Voici Vesper, qui porte aux maris leurs délices.
« L'épouse vient, avec l'autre aux rayons propices,

*Quæ tibi flexanimo mentem perfundat amore
Languidulosque paret tecum conjungere somnos,
Levia substernens robusto brachia collo.*

335 *Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*

*Nulla domus tales umquam conexit amores,
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes,
Qualis adest Thetidi, qualis concordia Peleo.*

Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

340 *Nascetur vobis expers terroris Achilles,
Hostibus haud tergo, sed forti pectore notus,
Qui persæpe vago victor certamine cursus
Flammea prævertet celeris vestigia cervæ.*

Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

345 *Non illi quisquam bello se conferet heros,
Cum Phrygii Teucro manabunt sanguine campi,
Troicaque obsidens longinquo mœnia bello
Perjuri Pelopis vastabit tertius heres.*

Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

350 *Illius egregius virtutes claraque facta
Sæpe fatebuntur gnatorum in funere matres,
Cum in cinerem canos solvent a vertice crines
Putridaque infirmis variabunt pectora palmis.*

Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

« D'amour t'inonder l'âme & le cœur fascinés,
« T'enlacer dans les doux sommeils abandonnés,
« Paffant fous ton cou fort fes bras aux blancheurs liffes...
« Filez les fils du Sort, tournez, fufeaux, tournez!

« Jamais toit n'abrita des amours auffi belles.
« Non, jamais on ne vit amants mieux enchainés
« Que Pélée & Thétis, par des nœuds plus fidèles...
« Filez les fils du Sort, tournez, fufeaux, tournez!

« De vous naîtra bientôt un fils fans peur, Achille,
« Montrant feule aux combats fa poitrine virile
« Sans jamais fuir, vainqueur des coureurs effrénés,
« Plus vite qu'en fes bonds d'éclair la biche agile...
« Filez les fils du Sort, tournez, fufeaux, tournez!

« Nul héros ne fera fon pair, dans cette guerre
« Où le fang des Troyens inondera leur terre,
« Où Troie aura fes murs affiégés, ruinés
« Par un roi dont Pélops le traître eft le grand-père...
« Filez les fils du Sort, tournez, fufeaux, tournez!

« Les mères avoûront fes actions brillantes
« Et fes rares exploits, pleurant leurs derniers-nés,
« Tordant leurs cheveux blancs de cendre fillonnés,
« Frappant leurs feins flétris de leurs mains défaillantes...
« Filez les fils du Sort, tournez, fufeaux, tournez!

355 *Namque velut densas præcerpens messor aristas*
Sole sub ardenti flaventia demetit arva,
Trojugenum infesta prosterne corpora ferro.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

Testis erit magnis virtutibus unda Scamandri,
360 *Quæ passim rapido diffunditur Hellesponto,*
Cujus iter cæsis angustans corporum acervis
Alta tepefaciet permixta flumina cæde.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

Denique testis erit morti quoque reddita præda,
365 *Cum terræ excelsæ coacervatum aggere bustum*
Excipiet niveos percussæ virginis artus.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

Nam simul ac fessis dederit fors copiam Achivis
Urbis Dardaniæ Neptunia solvere vincla,
370 *Alta Polyxenia madefient cæde sepulcra,*
Quæ, velut ancipiti succumbens victima ferro,
Proiciet truncum summiisso poplite corpus.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

Quare agite optatos animi conjungite amores.
375 *Accipiat conjunx felici fœdere divam,*
Dedatur cupido jamdudum nupta marito.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.

« Comme des épis drus, blonds au soleil en flamme,
« Qu'avant l'heure un faucheur coupe aux champs moissonnés,
« Les Troyens tomberont sous la terrible lame...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Témoin de ses hauts faits, ce fleuve, le Scamandre,
« Qui va dans l'Helléspont rapide se répandre,
« De monceaux de corps morts verra ses flots gênés,
« Et dans son eau profonde un sang tiède descendre...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« On vengera sa mort sur une auguste tête.
« Sa tombe, un tas de fable amassé, sur son faite
« Verra les membres blancs d'une vierge traînés...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Lorsque écherront les murs de Neptune & la ville
« De Dardanus aux Grecs las, le tombeau d'Achille
« Du sang de Polyxène aura ses bords baignés.
« Comme au glaive à deux fers la victime immolée,
« Elle, sur ses genoux, tombera mutilée...
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

« Unifiez ces amours dont l'ardeur vous enivre.
« Époux, prends la Déesse en des nœuds fortunés!
« Que l'épouse aux désirs de son mari se livre!..
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez!

*Non illam nutrix orienti luce revisens
Hesterno collum poterit circumdare filo.*

- 380 *Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.
Anxia nec mater discordis mæsta puellæ
Secubitu caros mittet sperare nepotes.
Currite ducentes subtegmina, currite, fusi.*

- Talia præfantes quondam felicia Pelei*
385 *Carmina divino cecinerunt pectore Parcæ.
Præfantes namque ante domos invisere castas
Heroum & sese mortali ostendere cætu
Cælicolæ nondum sprete pietate solebant.
Sæpe pater divum templo in fulgente residens,*
390 *Annua cum festis venissent sacra diebus,
Conspexit terra centum procumbere tauros.
Sæpe vagus Liber Parnasi vertice summo
Thyiadas effusis euhantis crinibus egit,
Cum Delphi tota certatim ex urbe ruentes*
395 *Acciperent læti divum fumantibus aris.
Sæpe in letifero belli certamine Mavors
Aut rapidi Tritonis hera aut Rhamnusia virgo
Armatas hominum est præfens hortata catervas.
Sed postquam tellus scelere est imbuta nefando,*
400 *Iustitiamque omnes cupida de mente fugarunt,
Perfudere manus fraterno sanguine fratres,
Destitit extinctos natus lugere parentes,*

« Sa nourrice, au matin, ne pourra plus lui ceindre
« Les colliers, hier encore à son col enchaînés.
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez !
« Non, du lit conjugal l'exil n'est point à craindre,
« Mère, qui t'ôterait l'espoir de nouveau-nés !
« Filez les fils du Sort, tournez, fuseaux, tournez ! »

C'est ainsi que jadis les Parques à Pélée
Chantaient en chants divins sa gloire révélée.
Car les héros, alors, dans leurs foyers pieux,
Les mortels même, étaient visités par les Dieux ;
De pitié raillée il n'était point d'exemple.
Souvent le roi des Dieux vint s'asseoir en son temple
Éclatant, dans les jours annuels consacrés,
Et regarda tomber cent taureaux massacrés ;
Du Parnasse Liber vint, errant : affolés,
Les Thyades criaient Évan ! échevelées ;
Delphes entière, avec joie hors des murs s'élançant,
Au Dieu sur les autels faisait fumer l'encens.
Ou c'était, aux combats mortels, Mars, la maîtresse
De Triton le rapide, ou la vierge Déesse
De Rhamnonte, exhortant les bataillons armés.
Mais la terre a connu des crimes innommés.
La justice des cœurs avides s'est enfuie ;
Les frères ont leur main du sang d'un frère emplie ;
Le fils voit ses parents morts, et ne pleure pas ;

-
- Optavit genitor primævi funera nati,
Liber ut innuptæ poteretur flore novercæ,
405 Ignaro mater substernens se impia nato
Impia non verita est divos scelerare penates :
Omnia fanda nefanda malo permixta furore
Justificam nobis mentem avertere deorum.
Quare nec talis dignantur visere cætus,
410 Nec se contingi patiuntur lumine claro.*



Le père d'un fils jeune a rêvé le trépas,
Libre il prend une épouse en sa fleur, vierge encore ;
La mère, impie, aux bras d'un enfant qui s'ignore,
Impie! osa fouiller le foyer & ses Dieux.
A ce délire, au Bien, au Mal mêlés entre eux,
Les Dieux ont détourné de nous leur âme juste :
Pour nos fêtes ils n'ont plus de visite auguste,
Et ne supportent plus le contact de nos yeux!



LXV.



*ESI me assiduo confectum cura dolore
Sevocat a doctis, Ortale, virginibus,
Nec potis est dulcis Musarum expromere fetus
Mens animi (tantis fluctuat ipsa malis :*

- 5 *Namque mei nuper Lethæo gurgite fratris
Pallidulum manans alluit unda pedem,
Troia Rhæteo quem subter litore tellus
Ereptum nostris obterit ex oculis).*
*Sed tamen in tantis mæroribus, Ortale, mitto
Hæc expressa tibi carmina Battiadæ,*
10 *Ne tua dicta vagis nequiquam credita ventis
Effluxisse meo forte putes animo,
Ut missum sponsi furtivo munere malum
Procurrit casto virginis e gremio,
Quod misere oblitiæ molli sub veste locatum,
Dum adventu matris prosiluit, excutitur :*
15 *Atque illud prono præceps agitur decursu,
Huic manat tristi conscius ore rubor.*



LXV.

L'ANGOISSE, le chagrin, qui m'accablent sans trêves,
M'éloignent, Ortalus, des poétiques Sœurs.
Mon âme ne peut plus enfanter les doux rêves
Chers aux Muses, plongée en des flots de douleurs !
C'est hier que le pied livide de mon frère
A trempé dans le flot endormi du Léthé,
Que de lui la Troade a fait une poussière
Dérobée à nos yeux, là-bas, au cap Rhœté !
Et pourtant, Ortalus, parmi de telles peines,
Voici des vers, d'après Callimaque traduits.
Ne crois pas que tes mots amis, aux brises vaines
Jouet livré, se soient loin de mon cœur enfuis,
Comme un fruit, don glissé par l'amant en cachette,
Qui s'échappe du sein virginal d'une enfant :
Oubliant qu'en sa robe elle l'a, la pauvrete
Voit sa mère qui vient, & s'élance au devant,
Et fait tomber le fruit ; il roule ; & sur sa joue
Confuse, la rougeur qui se répand avoue.



LXVI.



*M*NIA qui magni dispexit lumina mundi,
 Qui stellarum ortus comperit atque obitus,
 Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,

Ut cedant certis sidera temporibus,

5 Ut Triviam furtim sub Latmia saxa relegans

Dulcis amor gyro devocet aërio,

Idem me ille Conon cælesti in lumine vidit

E Beroniceo vertice cæsariem

Fulgentem clare, quam cunctis illa deorum

10 Levia protendens brachia pollicita est,

Qua rex tempestate novo auctus hymenæo

Vastatum finis iverat Assyrios,

Dulcia nocturnæ portans vestigia rixæ,

Quam de virgineis gesserat exuviis.

15 Estne novis nuptis odio Venus? ane parentum

Frustrantur falsis gaudia lacrimulis,

Uberrim thalami quas intra limina fundunt?

Non, ita me divi, vera gemunt, juerint.

Id mea me multis docuit regina querelis

20 Invisente novo prælia torva viro.

LXVI.

UI qui fait tous les feux du vaste firmament,
Le lever, le déclin des étoiles, comment
Le prompt soleil éteint l'éclat de sa lumière,
Des constellations la marche régulière,
Le doux amour cachant Diane aux rocs déserts
Du Latmos, & brisant son parcours dans les airs,
Conon m'a vue aussi scintiller, clarté pure,
De Bérénice moi la blonde chevelure,
Au ciel étincelant ! C'est Bérénice aux Dieux
Qui me voua, levant ses beaux bras blancs vers eux,
Quand le roi, jouissant de l'hyménée à peine,
Partit pour dévaster la terre Affyrienne,
Portant la trace encor des nocturnes combats
Où de la vierge il prit triomphant les appas !
Vénus est-elle donc en haine aux épousées ?
Près du lit nuptial tant de larmes versées
Sont-elles pour tromper le bonheur des parents ?
Ah ! j'en appelle aux Dieux, ces pleurs ne sont pas francs.
Ma reine me l'apprit par ses sanglots sans nombre,
Quand l'époux s'en alla tenter la guerre sombre.

- An tu non orbum luxti deserta cubile,
Sed fratris cari flebile discidium ?
Quam penitus mæstas exedit cura medullas !
Ut tibi tunc toto pectore sollicitæ*
- 25 *Sensibus ereptis mens excidit ! At te ego certe
Cognoram a parva virgine magnanimam.
Anne bonum oblita es facinus, quo regium adepta es
Conjugium, quo non fortius ausit alis ?
Sed tum mæsta virum mittens quæ verba locuta es !*
- 30 *Juppiter, ut tristi lumina sæpe manu !
Quis te mutavit tantus deus ? an quod amantes
Non longe a caro corpore abesse volunt ?
Atque ibi me cunctis pro dulci conjuge divis
Non sine taurino sanguine pollicita es,*
- 35 *Sei reditum tetulisset. Is haut in tempore longo
Captam Asiam AEgypti finibus addiderat.
Quis ego pro factis cælesti reddita cætu
Pristina vota novo munere dissoluo.*
- Invita, o regina, tuo de vertice cessi,*
- 40 *Invita : adjuro teque tuumque caput,
Digna ferat quod si quis inaniter adjuravit :
Sed qui se ferro postulet esse parem ?
Ille quoque everfus mons est, quem maximum in oris
Progenies Thia clara supervehitur,*
- 45 *Cum Medi peperere novum mare, cumque juventus
Per medium classi barbara navit Athon.
Quid facient crines, cum ferro talia cedant ?*

N'est-ce pas ton lit veuf, désert, que tu pleurais ?
N'est-ce qu'un frère aimé dont tu te séparais ?
Quel tourment jusqu'au fond des os t'a dévorée !
Comme en ton âme alors, tout entière égarée,
Tu sentis ta raison se perdre ! Et cependant
Je te connus un cœur bien intrépide, enfant !
L'acte vaillant qui t'a conquis hymen & trône,
L'as-tu donc oublié ? Qui ferait mieux ? Personne...
Mais quand le mari part, ô les tristes adieux !
Jupiter, que de fois ces mains pressent ces yeux !
Quoi ? quel dieu si puissant t'a changée ? Ah ! l'absence
D'un cher être aux amants est la pire souffrance.
Tu me promis alors à tous les Immortels,
Non sans verser le sang des bœufs sur les autels,
Pour que le tendre époux revint ! Bientôt conquise,
A l'Égypte l'Asie est par le roi soumise,
Et moi, je suis offerte à ce monde d'en haut,
J'acquiesce un ancien vœu par un présent nouveau.
O reine, j'ai quitté ton front, je le regrette,
Je le regrette bien, j'en jure par ta tête :
Malheur à qui ferait en vain un tel ferment !
Mais qui peut résister au fer également ?
Il fut percé, ce mont, — le plus haut sur la terre
Que le fils de Thia franchisse & qu'il éclaire, —
Quand les Mèdes, créant un chemin pour les flots,
Firent passer leurs nefs au travers de l'Athos !
Quand le fer dompte tout, frêles cheveux, que faire ?

- Juppiter, ut Chalybon omne genus pereat,
Et qui principio sub terra quærere venas*
50 *Institit ac ferri frangere duritiem !
Abjunctæ paulo ante comæ mea fata sorores
Lugebant, cum se Memnonis Aethiopis
Unigena impellens nutantibus aera pennis
Obtulit Arfinoes Locridos ales equos,*
55 *Isque per ætherias me tollens avolat umbras
Et Veneris casto collocat in gremio.
Ipsa suum Zephyritis eo famulum legarat ,
Graia Canopieis incola litoribus.
Numen ibi vario ne solum in lumine cæli*
60 *Ex Ariadneis aurea temporibus
Fixa corona foret, sed nos quoque fulgeremus
Devotæ flavi verticis exuvie,
Uvidulam a luctu cedentem ad templa deum me
Sidus in antiquis diva novum posuit :*
65 *Virginis & sævi contingens namque Leonis
Lumina, Callisto junctæ Lycaoniæ,
Vertor in occasum, tardum dux ante Booten,
Qui vix fero alto mergitur Oceano.
Sed quamquam me nocte premunt vestigia divum.*
70 *Lux autem canæ Tethyi restituit,
(Pace tua fari hic liceat, Rhamnusia virgo,
Namque ego non ullo vera timore tegam ,
Nec si me infestis discerpent sidera dictis,
Condita quin verei pectoris evolam) :*

Des Chalybes maudis, Jupiter, tout entière
La race, & celui qui rechercha le premier
Les veines de ce fer, & le voulut plier!
Mes sœurs les treffes, quand on me détacha d'elles,
Pleuraient... Soudain fendant l'air où flottent ses ailes,
Le frère de Memnon, Zéphyr, cheval ailé
D'Arfinoé de Locre, à moi s'est dévoilé :
Il m'emporte à travers les ombres de l'espace,
Et sur le chaste sein de Vénus il me place.
Zéphyritis l'avait elle-même lancé,
La Grecque dont le temple à Canope est dressé :
Elle ne voulait pas qu'au ciel où tout rayonne
Le seul astre fait dieu fût l'or de la couronne
D'Ariadne; elle veut que j'y brille, trésor
Qu'offrit ta tête blonde, — & tout humide encor
De pleurs, à peine entrée au seuil des Dieux, me mêle
Aux astres plus anciens, moi, l'étoile nouvelle.
Voisine de la Vierge & du cruel Lion,
Non loin de Callisto, fille de Lycaon,
Je guide à l'occident le Bouvier, lueur lente,
Qui se plonge au profond Océan indolente.
Je sens sur moi les pas des Dieux pendant la nuit,
Et la blanche Téthys me prend quand le jour luit.
Mais, — vierge de Rhamnonte, oh! que sans te déplaire
Je le dise! — par peur, non, je ne saurais taire
Le vrai; quand je verrais les astres en fureur
Contre moi, je dirais les secrets de mon cœur; —

- 75 *Non his tam lætor rebus, quam me afore semper,
Afore me a dominæ vertice disrucior,
Quicum ego, dum virgo curis fuit omnibus expers,
Unguenti Suriei milia multa bibi.
Nunc vos, optato quom junxit lumine tæda,*
- 80 *Non prius unanimis corpora conjugibus
Tradite nudantes rejeçta veste papillas,
Quam jocunda mihi munera libet onyx,
Vester onyx, casto colitis quæ jura cubili.
Sed quæ se impuro dedit adulterio,*
- 85 *Illius a! mala dona levis bibat irrita pulvis:
Namque ego ab indignis præmia nulla peto.
Sed magis, o nuptæ, semper concordia vostras
Semper amor sedes incolat assiduus.
Tu vero, regina, tuens cum sidera divam*
- 90 *Placabis festis luminibus Venerem,
Unguinis expertem non firis esse tuam me,
Sed potius largis affice muneribus.
Sidera corruerint utinam! coma regia fiam:
Proximus Hydrochoi fulgeret Oarion!*



Tout ce bonheur n'est rien. Je souffre, séparée,
Séparée à jamais de ma reine adorée,
Qui jadis, jeune fille & sans souci de rien,
Me fit boire des flots de parfum Syrien !
O vous qui d'un hymen rêvé voyez les flammes,
Aux amoureux époux ne vous livrez pas, femmes,
Ne leur dévoilez pas vos seins nus, sans m'avoir
Présenté dans l'onyx les dons que j'aime à voir,
L'onyx pur comme vous dont la couche est austère !
Pour celle qui se donne à l'infâme adultère,
Que son encens impur soit bu du fable en vain !
Je ne veux pas des dons qu'offre une indigne main.
Mais vous, qu'en vos maisons la concorde demeure,
Épouses ! Que l'amour en soit l'hôte à toute heure !
Reine, quand regardant les astres, aux clartés
Des flambeaux, tu prieras Vénus aux jours fêtés,
Ne me laisse pas, moi, sans parfums, moi ta chose ;
Mais de larges présents en mon honneur dispose...
Si les astres tombaient !.. J'irais, reine, à ton front...
Ah ! tout près du Verseau que ne brille Orion !



LXVII.



dulci jocunda viro, jocunda parenti,
 Salve, teque bona Juppiter auctet ope,
 Janua, quam Balbo dicunt servisse benigne

Olim, cum sedes ipse senex tenuit,

5 Quamque ferunt rursus voto servisse maligno,

Postquam est porrecto facta marita sene.

Dic agedum nobis, quare mutata feraris

In dominum veterem deseruisse fidem.

« Non (ita Cæcilio placeam, cui tradita nunc sum)

10 Culpa mea est, quamquam dicitur esse mea,

Nec peccatum a me quisquam pote dicere quicquam :

Verum est jus populi : Janua cuncta facit !

Qui, quacumque aliquid reperitur non bene factum,

Ad me omnes clamant : janua, culpa tua est ? »

15 Non istuc satis est uno te dicere verbo,

Sed facere ut quisvis sentiat & videat.

« Qui possum ? Nemo quærit nec scire laborat. »

Nos volumus : nobis dicere ne dubita.

« Primum igitur, virgo quod fertur tradita nobis,

20 Falsum est. Non illam vir prior attigerit,

Languidior tenera cui pendens sicula beta

LXVII.

PORTE douce au mari complaisant, douce au père,
Salut! Que Jupiter te fasse un fort prospère!
Toi qui servis, dit-on, honnêtement jadis
Balbus, quand le vieillard occupait le logis,
Tu servirais encor une coupable flamme,
Depuis que, le vieux mort, ici vint une femme!
Dis-moi d'où vient ce bruit, qui t'a changée, & si
L'ancien respect du maître a pu te fuir ainsi.
— « Non! que Cæcilius, mon nouveau maître, apprenne
« Que je n'ai pas de torts, encor qu'on le soutienne.
« Personne ne peut dire en quoi j'ai pu pécher:
« Mais c'est là sa justice, au public, reprocher
« Tout à la Porte! A peine un méfait de la forte
« Trouvé, chacun me crie: « Eh! c'est ta faute, Porte! »
— Affirmer d'un seul mot ne suffit pas: il faut
Faire voir & toucher aux gens que l'on dit faux.
— « Comment? Nul n'interroge, & nul ne veut s'instruire. »
— Je le veux, moi. Tu peux, sans hésiter, tout dire.
— « Que la belle, d'abord, fût vierge en arrivant,
« Conte! Non que l'époux l'eût déflorée avant:
« Tout est plus languissant qu'une plante débile

- Numquam se mediam sustulit ad tunicam :*
Sed pater illius gnati violasse cubile
Dicitur & miseram conscelerasse domum,
 25 *Sive quod impia mens cæco flagrabat amore,*
Seu quod iners sterili semine natus erat,
Et quærendus is unde foret nervosius illud,
Quod posset zonam solvere virgineam. »
Egregium narras mira pietate parentem,
 30 *Qui ipse sui gnati minxerit in gremium.*
Atqui non solum hoc se dicit cognitum habere
Brixia cycnea supposita in specula,
Flavus quam molli præcurrit flumine Mella,
Brixia Veronæ mater amata meæ.
 35 *« Sed de Postumio & Corneli narrat amore,*
Cum quibus illa malum fecit adulterium. »
Dixerit hic aliquis : qui tu isthæc, janua, nosti ?
Cui numquam domini limine abesse licet,
Nec populum auscultare, sed heic suffixa tigillo
 40 *Tantum operire soles aut aperire domum ?*
« Sæpe illam audiui furtiva voce loquentem
Solam cum ancillis hæc sua flagitia,
Nomine dicentem quos diximus, ut pote quæ mi
Speraret nec linguam esse nec auriculam.
 45 *Præterea addebat quendam, quem dicere nolo*
Nomine, ne tollat rubra supercilia.
Longus homo est, magnas quoi lites intulit olim
Falsum mendaci ventre puerperium. »

« Chez lui; jamais il n'a donné preuve virile.
« Mais le lit de l'enfant fut violé, dit-on,
« Par le père: il fouilla cette triste maison,
« Soit qu'un aveugle amour brûlât son âme impie,
« Soit que le fils étant impuissant & sans vie,
« Il crût devoir fournir plus de virilité
« Pour briser sa ceinture à la virginité! » —
Père exquis que le tien! Piété sans égale!
Lui-même il a sali la couche filiale!
Ce n'est point là, d'ailleurs, tout ce que dit savoir
Brescia, qu'à ses pieds le mont Cynus peut voir,
Devant qui du Mella court mollement l'eau jaune,
Brescia que pour mère aimée eut ma Vérone!
— « De la belle on y conte avec Postumius
« Un adultère, un autre avec Cornélius. » —
On dira: qu'en fais-tu, Porte, qui ne peux être
En aucun cas que sur le seuil même du maître,
Qui n'entends point causer, &, fixe à la cloison,
N'as qu'une tâche, ouvrir ou fermer la maison?
— « A voix basse, souvent, seule avec ses servantes,
« Je l'entendis narrer ses prouesses galantes,
« Nommant ceux que j'ai dit, & n'imaginant point
« Que j'eusse langue ou même oreille de témoin.
« Elle ajoutait un nom encor... que je veux taire:
« Je vois deux sourcils roux se froncer de colère.
« C'est un long sire, qui jadis fut accusé,
« Dans un gros procès, d'être un enfant supposé. »

LXVIII^a.

QUOD mihi fortuna casuque oppressus acerbo
 Conscriptum hoc lacrimis mittis epistolum,
 Naufragum ut ejectum spumantibus æquoris undis
 Sublevem & a mortis limine restituam,

5 Quem neque sancta Venus molli requiescere somno
 Desertum in lecto cælibe perpetitur,

Nec veterum dulci scriptorum carmine Musæ

Oblectant, cum mens anxia pervigilat,

Id gratum est mihi, me quoniam tibi dicis amicam,

10 Muneraque & Musarum hinc petis & Veneris;

Sed tibi ne mea sint ignota incommoda, Manli,

Neu me odisse putes hospitii officium,

Accipe, quis merfer fortunæ fluctibus ipse,

Ne amplius a misero dona beata petas.

15 Tempore quo primum vestis mihi tradita pura est,

Jocundum cum ætas florida ver ageret,

Multa satis lusi; non est dea nescia nostri,

Quæ dulcem curis miscet amaritiam:

Sed totum hoc studium luctu fraterna mihi mors

20 Abstulit. O misero frater adempte mihi,

LXVIII.

RAPPÉ par le destin, accablé de douleurs,
Tu m'écris ce billet tout trempé de tes pleurs.
Tu veux qu'au naufragé battu des flots, je tâche
D'être en aide, & qu'au seuil de la mort je t'arrache.
Vénus chaste, dis-tu, te dispute à présent,
Seul sur ta couche veuve, au sommeil bienfaisant.
Les Muses par les chants si doux des vieux poètes
Ne charment plus ton âme, aux veilles inquiètes.
Il me plaît de tenir ce nom d'ami de toi,
Que tu cherches Vénus, les Muses près de moi.
Mais j'ai mes maux : tu dois, Manlius, les connaître ;
Ne me crois pas envers mon hôte ingrat & traître.
Vois-moi plongé moi-même en un abîme affreux,
Et ne demande plus la joie au malheureux.
Jadis, sitôt vêtu de ma robe virile,
Au printemps de ma vie en sa fleur juvénile,
Ah ! je chantai gaîment ! Je l'ai connue aussi,
La Déesse qui fait l'amer & doux souci !
Mais la perte d'un frère a détruit tous ces charmes.
O mon frère, enlevé sans retour à mes larmes,

- Tu mea tu moriens fregisti commoda, frater,
Tecum una tota est nostra sepulta domus,
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuos in vita dulcis alebat amor.*
- 25 *Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia atque omnes delicias animi.
Quare, quod scribis Veronæ turpe Catullo
Esse, quod hic quivis de meliore nota
Frigida deserto tepefactet membra cubili,*
- 30 *Id, Manli, non est turpe, magis miserum est.
Ignoscas igitur, si, quæ mihi luctus ademit,
Hæc tibi non tribuo munera, cum nequeo.
Nam, quod scriptorum non magna est copia apud me,
Hoc fit, quod Romæ vivimus : illa domus,*
- 35 *Illæ mihi sedes, illic mea carpitur ætas :
Huc una ex multis capsula me sequitur.
Quod cum ita sit, nolim statuas nos mente maligna
Id facere aut animo non satis ingenuo,
Quod tibi non utriusque petenti copia parta est :*
- 40 *Ultro ego deferrem, copia siqua foret.*



Frère, ta mort brisa tous les bonheurs pour moi!
Notre race au tombeau descend toute avec toi.
Tant de félicités, que donnait à nos vies
La douceur de t'aimer, nous les voilà ravies!
J'ai chassé loin de moi, que ce deuil affombrir,
Ces goûts & ces travaux, délices de l'esprit.
Tu m'écris : « C'est honteux, de voir rester Catulle
« A Vérone, tandis qu'ici plus d'un émule
« Mieux noté se réchauffe au lit abandonné. »
Non, ne me blâme pas : plains un infortuné.
Et pardonne-moi donc si le chagrin m'accable,
Si je ne t'offre rien, car j'en suis incapable.
Je n'ai pas sous la main mes écrits à foison,
Puisque j'habite Rome : à Rome est ma maison,
C'est là qu'est mon foyer, là que mes jours s'effeuillent;
Un seul me fuit ici, de tous mes portefeuilles.
Ainsi garde-toi bien dans mon refus de voir
Peu de reconnaissance, ou du mauvais vouloir
Si je n'accède point à ta double prière :
Je t'aurais prévenu, si je l'avais pu faire.



LXVIII^a.

ON possum reticere, deæ, qua me Allius in re
Juverit aut quantis juverit officiis;
Nec fugiens sæclis obliuiscensibz ætas

Illius hoc cæca nocte tegat studium:

5 Sed dicam vobis, vos porro dicite multis

Milibus & facite hæc charta loquatur anus,
[Omnibus & triviis vulgetur fabula passim],

Noteſcatque magis mortuus atque magis,
Nec tenuem texens ſublimis aranea telam

10 In deſerto Alli nomine opus faciat.

Nam, mihi quam dederit duplex Amathuſia curam,

Scitis, & in quo me corruerit genere,
Cum tantum arderem quantum Trinacria rupeſ
Lymphaque in OEtæis Malia Thermopylis,

15 Mæſta neque aſſiduo tabeſcere lumina ſletu
Ceſſarent triſtique imbre madere genæ.

Qualis in acris perlucens vertice montis

Rivus muſcoſo proſilit e lapide,
Qui cum de prona præceps eſt valle volutus,

20 Per medium ſenſim tranſit iter populi,

LXVIII^b.

JE ne peux d'Allius, Muses, taire l'appui,
Les services si grands que j'ai reçus de lui,
Laisser le temps qui fuit, le prompt oubli des âges
Couvrir d'un voile épais ces touchants témoignages.
Je vous les apprendrai. Redites-les à tous.
Que ce papier vieillisse & parle grâce à vous,
Que partout dans la ville on conte la légende,
Qu'Allius mort, sa gloire augmente & se répande,
Que l'araignée au fin réseau dans l'air tissé
Ne masque point le nom d'Allius délaissé !
Vous savez que de mal me fit la perfidie
De Vénus, & comme elle a fondu sur ma vie.
Quelle fièvre ! L'Etna n'a pas de feu plus fort ;
Moins brûlante la source aux Thermopyles fort.
D'interminables pleurs éteignaient la lumière
Dans mes yeux, & baignaient ma joue en pluie amère.
Sur le mont escarpé voyez briller, là-haut,
Des mousses d'un rocher jaillissant, ce ruisseau :
Il descend, roule au fond de la vallée en pente,
Sur le chemin suivi des passants il serpente,

- Dulce viatori lasso in sudore levamen,
Cum gravis exustos æstus hiulcat agros :
Hic, velut in nigro jactatis turbine nautis
Lenius aspirans aura secunda venit*
25 *Jam prece Pollucis, jam Castoris imploratei,
Tale fuit nobis Allius auxilium.
Is claustrum lato patefecit limite campum,
Isque domum nobis isque dedit dominam,
Ad quam communes exerceremus amores.*
30 *Quo mea se molli candida diva pede
Intulit & trito fulgentem in limine plantam
Innixa arguta constituit solea,
Conjugis ut quondam flagrans advenit amore
Protesilaeam Laudamia domum*
35 *Inceptam frustra, nondum cum sanguine sacro
Hostia cælestis pacificasset heros.
Nil mihi tam valde placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temere invitis suscipiatur heris.
Quam jejuna pium desideret ara cruorem,*
40 *Docta est amisso Laudamia viro,
Conjugis ante coacta novei dimittere collum,
Quam veniens una atque altera rursus hiemps
Noctibus in longis avidum saturasset amorem,
Posset ut abrupto vivere conjugio,*
45 *Quod scibant Parca non longo tempore abisse,
Si miles muros isset ad Iliacos :
Nam tum Helenæ raptu primores Argivorum*

Doux secours du marcheur tout suant, effoufflé,
Quand sous un lourd soleil se fend le sol brûlé.
Voyez sur ceux qu'en mer bat la noire tourmente
Soudain, douce, souffler une brise clémente,
Quand déjà l'on priait Pollux, déjà Castor...
Eh bien ! tel Allius vint en aide à mon fort.
Il m'ouvrit largement la carrière fermée.
Je lui dois ma demeure, une maîtresse aimée,
L'asile où notre amour commun s'entretenait.
Là ma blanche déesse, au pas souple, venait :
Je la vois sur ce feuill usé, que son pied dore,
Se dressant sur le bout du brodequin sonore.
Laodamie ainsi vint chez Protéfilas
Jadis, brûlant d'amour. Mais leur palais, hélas !
N'avait pas par le sang d'une victime sainte
Fixé des Dieux du ciel la paix sur son enceinte.
O vierge de Rhamnonte, oh ! que rien à mes yeux
Ne doive être tenté contre le gré des Dieux !
L'autel a soif, & veut voir un sang pur s'épandre :
Laodamie alors, veuve, le put apprendre.
Ses bras durent quitter l'époux d'hier, avant
Qu'avec leurs longues nuits deux hivers se suivant
N'eussent raffaîsi son avide tendresse,
Et pour l'hymen brisé préparé sa jeunesse.
Les Parques savaient bien le sort de l'union,
Si l'époux s'en allait soldat sous Ilion !
Pour le siège de Troie alors partaient à peine

- Cæperat ad sese Troja ciere viros,
Troja (nefas) commune sepulcrum Asiæ Europæque,
50 Troja virum & virtutum omnium acerba cinis,
Quæne etiam nostro letum miserabile fratri
Attulit. Hei misero frater adempte mihi,
Hei misero fratri jucundum lumen ademptum,
Tecum una tota est nostra sepulta domus,
55 Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Quem nunc tam longe non inter nota sepulcra
Nec prope cognatos compositum cineres,
Sed Troja obsæna, Troja infelice sepultum
60 Detinet extremo terra aliena solo.
Ad quam tum properans fertur simul undique pubes
Græca penetratis deseruisse focos,
Ne Paris abducta gavisus libera mæcha
Otia pacato degeret in thalamo.
65 Quo tibi tum casu, pulcherrima Laudamia,
Ereptum est vita dulcius atque anima
Conjugium : tanto te absorbens vertice amoris
Æstus in abruptum detulerat barathrum,
Quale ferunt Grai Pheneum prope Cylleneum
70 Siccare emulsa pingue palude solum,
Quod quondam cæsis montis fodisse medullis
Audit falsiparens Amphitryoniades,
Tempore quo certa Stymphalia monstra sagitta
Perculit imperio deterioris heri,*

Les chefs grecs, qu'y poussait l'enlèvement d'Hélène;
Troie, horreur! où l'Asie & l'Europe ont trouvé
Leur tombeau! Troie où nul héros ne fut sauvé,
Qui gardait à mon frère un trépas lamentable!
O frère qu'a perdu mon cœur inconsolable,
Doux rayon à ton frère ôté, malheur sur moi!
Toute notre famille est éteinte avec toi.
Tant de félicités que donnait à nos vies
La douceur de t'aimer, nous les voilà ravies!
Mort si loin! Ce n'est point parmi des morts aimés
Qu'il repose, ni près de parents inhumés:
Troie a gardé son corps, — Troie impie & fatale, —
Au bout du monde, loin de la terre natale...
Là coururent, dit-on, du pays tout entier
Les jeunes Grecs: chacun laissait toit & foyer,
Pour que Pâris ne pût au lit de cette femme
Goûter libre, à loisir, en paix, sa joie infâme.
C'est alors que te fut arraché ton époux,
Belle Laodamie: il t'était bien plus doux
Que la vie. Ah! dans quel tourbillon, quel abîme
L'ardent amour avait entraîné sa victime!
Les Grecs content qu'au pied du mont Cyllène, auprès
De Phénée, afin d'en dessécher les marais,
Le fils d'Amphitryon — comme à tort on l'appelle, —
Jadis creusa le mont fouillé jusqu'en sa moelle, —
De son trait sûr aux bords du Stymphe perceant
Les monstres, — au tyran cruel obéissant, —

- 75 *Pluribus ut cæli tereretur janua divis,
Hebe nec longa virginitate foret.
Sed tuus altus amor barathro fuit altior illo,
Qui durum domitam ferre jugum docuit :
Nam nec tam carum confecto ætate parenti*
- 80 *Una caput feri nata nepotis alit,
Qui, cum divitiis vix tandem inventus avitis
Nomen testatas intulit in tabulas,
Impia derisi gentilis gaudia tollens
Suscitat a cano volturium capiti :*
- 85 *Nec tantum niveo gavisa est ulla columbo
Compar, quæ multo dicitur improbius
Oscula mordenti semper decerpere rostro,
Quam quæ præcipue multivola est mulier.
Sed tu horum magnos vicisti sola furores,*
- 90 *Ut semel es flavo conciliata viro.
Aut nihil aut paulo cui tum concedere digna
Lux mea se nostrum contulit in gremium,
Quam circumcursans hinc illinc sæpe Cupido
Fulgebat crocina candidus in tunica.*
- 95 *Quæ tamen etsi uno non est contenta Catullo,
Rara verecundæ furta feremus heræ,
Ne nimium simus stultorum more molesti.
Sæpe etiam Juno, maxima calicolum,
Conjugis in culpa flagrantem conquoquit iram,*
- 100 *Noscens omnivoli plurima furta Jovis.
Atquei nec divis homines componier æquum est,*

Pour qu'à de nouveaux Dieux s'ouvrît du ciel l'entrée,
Et que la vierge Hébée lui fût enfin livrée!
Plus profond que ce gouffre, — oui, bien plus, — fut l'amour
Qui t'enseigna, domptée, à subir son joug lourd.
Moins chère est au grand-père accablé d'ans la tête
De l'enfant, que, tardif, sa fille unique allaite :
Héritier des aïeux, qui, dès qu'enfin on l'a,
Remplit de son seul nom le testament, — par là
D'un allié moqué trompant la joie impie,
Et chassant le vautour de la tête blanchie!
La tourterelle est moins folle du ramier blanc,
Elle qui met, dit-on, un plus fougueux élan
A le mordre du bec, à cueillir des caresses,
Que la femme la plus prodigue de tendresses.
Oui, ces bouillants transports, tu les surpassas tous
A toi seule, aussitôt unie au blond époux...
Ardente, ou peu s'en faut, comme Laodamie,
Accourut dans mes bras ma lumière, ma vie!
Cupidon la suivait, tout autour voletant,
Sous sa tunique d'or de blancheur éclatant.
Si Catulle n'a pas été seul aimé d'elle,
Passons quelques larcins aux regrets d'une belle :
Gardons, comme les fots, de nous rendre odieux.
Elle-même souvent Junon, reine des cieux,
Prit son époux en faute, & dévora sa rage,
Et connut bien des torts à Jupiter volage.
Encor ne faut-il pas comparer l'homme aux Dieux!

.
.

Ingratum tremuli tolle parentis onus.

105 *Nec tamen illa mihi dextra deducta paterna
Fragrantem Assyrio venit odore domum,
Sed furtiva dedit muta munuscula nocte,
Ipsius ex ipso dempta viri gremio.*

Quare illud satis est, si nobis is datur unis,

110 *Quem lapide illa diem candidiore notat.
Hoc tibi, quo potui, confectum carmine munus
Pro multis, Alli, redditur officiis,
Ne vestrum scabra tangat rubigine nomen
Hæc atque illa dies atque alia, atque alia.*

115 *Huc addent divi quam plurima, quæ Themis olim
Antiquis solita est munera ferre piis:
Sitis felices & tu simul & tua vita
Et domus, ipsi in qua lusimus & domina,
Et qui principio nobis te tradidit Anser,
120 A quo sunt primo mi omnia nata bona.
Et longe ante omnes mihi quæ me carior ipso est,
Lux mea, qua viva vivere dulce mihi est.*



.....
.....
D'un vieil aïeul tremblant laissons l'air ennuyeux.
Un père ne l'a pas, après tout, amenée
Dans ma maison, d'odeurs d'Assyrie imprégnée.
Par une nuit muette, elle a furtivement,
Quittant l'époux, porté ses faveurs à l'amant.
Ah! c'est assez pour moi qu'une seule journée
Heureuse m'ait été par son amour donnée!..
Cher Allius, reçois — faible tribut — ces vers :
Ils te font en retour de cent bienfaits offerts.
Qu'ils préservent ton nom de cette rouille sombre,
Qu'ils apportent avec eux les jours, les jours sans nombre!
Que les Dieux à ce don joignent ceux que Thémis
Prodiguait aux mortels vertueux de jadis!
Soyez heureux, — toi-même, — & comme toi, ta vie, —
La maison qui me vit m'ébattre avec l'amie, —
A mon affection celui qui t'a donné,
Anser, des mains de qui tout mon bonheur est né, —
Surtout celle qui plus que moi-même m'est chère,
Qui, vivant, me rend doux de vivre, — ma lumière!



LXIX.



OLI admirari, quare tibi femina nulla,
Ruse, velit tenerum supposuisse femur,
Non si illam rara labefactes munere vestis
Aut perluciduli deliciis lapidis.

- 5 Lædit te quædam mala fabula, qua tibi fertur
Valle sub alarum trux habitare caper.
Hunc metuunt omnes. Neque mirum : nam mala valde est
Bestia, nec quicum bella puella cubet.
Quare aut crudelem nasorum interfice pestem,
10 Aut admirari desine cur fugiunt.



LXIX.

NE fois point étonné, Rufus, qu'aucune femme
Ne consente à livrer ses beautés à ta flamme,
Offris-tu pour la vaincre un rare vêtement,
Ou l'appât d'une pierre au riche chatolement.
Un sot bruit, qui te fait grand tort, court : on te prête
Au creux de ton aisselle un affreux bouc caché.
On en a peur ; on a raison : vilaine bête !
Belle fille jamais avec ça n'a couché.
Étouffe-moi ce bouc, de tout nez peste immonde,
Ou ne fois plus surpris qu'on te fuie à la ronde !



LXX.

NULLI se dicit mulier mea nubere malle
Quam mihi, non si se Iuppiter ipse petat.
Dicit : sed mulier cupido quod dicit amanti,
In vento & rapida scribere oportet aqua.



LXX.



A maîtresse le dit, rien ne vaut mon amour
 Pour elle, — rien, — l'amour de Jupiter lui-même...
 Ce qu'une femme dit au crédule qui l'aime
 Est écrit sur le vent ailé, sur l'eau qui court!



LXXI.

 IQUOI jure bono sacer alarum obstitit hircus,
Aut siquem merito tarda podagra secat,
AEmulus iste tuus, qui vestrum exercet amorem,
Mirifico est fato nactus utrumque malum.

5 Nam quotiens futuit, totiens ulciscitur ambos:
Illam affligit odore, ipse perit podagra.



LXXI.

 l quelque'un dut loger bouc maudit sous l'aiffelle,
Être pris & tordu par la goutte cruelle,
C'est ce rival, admis par l'objet de ton choix.
O merveille ! il a l'un & l'autre mal ; à toute
Tentative amoureuse, il te venge deux fois :
La tuant par l'odeur, se tuant par la goutte !



LXXII.

DICEBAS quondam solum te nosse Catullum,
Lesbia, nec præ me velle tenere Jovem.
Dilexi tum te non tantum ut vulgus amicam,
Sed pater ut gnatos diligit & generos.
¶ Nunc te cognovi: quare etsi impensus uror,
Multo mi tamen es vilior & levior.
Qui potis est > inquis. Quod amantem injuria talis
Cogit amare magis, sed bene velle minus.



LXXII.



CATULLE eut seul jadis, disais-tu, ta tendresse,
Lesbie : à Jupiter tu l'aurais préféré.
Moi, je t'aimais, — non point comme on fait sa maîtresse, —
Mais bien comme un père aime un enfant adoré.
Je te connais enfin. Plus que jamais la flamme
Me brûle : mais tu n'as pour mon cœur plus de prix. —
Comment cela, dis-tu ? — Sous la trahison, l'âme
Sent redoubler l'amour, mais l'estime y périt.



LXXIII.



ESINE de quoquam quicquam bene velle mereri

Aut aliquem fieri posse putare pium.

Omnia sunt ingrata, nihil fecisse benigne

Prodest, immo etiam tædet obestque magis,

5 *Ut mihi, quem nemo gravius nec acerbius urget,*

Quam modo qui me unum atque unicum amicum habuit.



LXXIII.



ESSEZ de croire enfin qu'on oblige personne,
Ni que jamais un cœur reconnaissant se donne.
Il n'est qu'ingrats au monde. Un bienfait ! ce n'est rien ;
Que dis-je ? il pèse, il nuit, tôt ou tard on le pleure :
Nul n'est plus acharné contre moi, je vois bien,
Que mon seul, mon unique ami de tout-à-l'heure.



LXXIV.



ELLIUS audierat patrum objurgare solere,

Siquis delicias diceret aut faceret.

Hoc ne ipsi accideret, patrum perdepserunt ipsam

Uxorem & patrum reddidit Harpocratem.

5 *Quod voluit fecit : nam, quamvis irrumet ipsum*

Nunc patrum, verbum non faciet patruus.



LXXIV.

CELLIUS connaissait son oncle rude au blâme
Devant toute gaité du geste ou de la voix.
Pour s'en garer, à l'oncle il débaucha sa femme,
Et fit de l'oncle un Harpocrate. A quoi
Il réussit : du coup, il tournerait sa flamme
Sur l'oncle même, allez, l'oncle se tiendrait coi.



LXXVII.

RUFE, mihi frustra ac nequiquam credite amice
(Frustra ? immo magno cum pretio atque malo),
Sicine subrepsti mei atque intestina perurens
Ei misero eripuisti omnia nostra bona ?
5 Eripuisti, heu heu nostræ crudele venenum
Vitæ, heu heu nostræ pestis amicitia.
Sed nunc id doleo, quod puræ pura puellæ
Savia conminxit spurca saliva tua.
Verum id non impune feres : nam te omnia sæcla
10 Noscent, & qui sis fama loquetur anus.



LXXVII.



Rufus, ton ami crut donc à tort en toi?
Que dis-je? j'ai payé bien cher ma bonne foi!
Quoi! me voler? Me mettre au sein tout ce qui brûle?
Arracher son bonheur au pauvre cœur crédule?
Oui, voleur, tu l'as fait. Ah! tu m'as sans pitié
Empoisonné la vie & flétri l'amitié.
Quelle douleur, de voir sur la lèvre suave
De ma blanche maîtresse une aussi sale bave!
Je saurai t'en punir. On connaîtra Rufus
Toujours, & l'avenir dira ce que tu fus!

1



LXXVIII.



ALLUS habet fratres, quorum est lepidissima conjunx

Alterius, lepidus filius alterius.

Gallus homo est bellus : nam dulces jungit amores,

Cum puero ut bello bella puella cubet.

5 *Gallus homo est stultus nec se videt esse maritum,*

Qui patruus patrui monstret adulterium.



LXXVIII.

 ALLUS a, vous savez, deux frères : l'un possède
Une charmante femme, & l'autre un fils charmant.
Gallus est tendre : il vient aux doux amours en aide,
Il fait coucher la belle avec le bel amant.
Gallus est un grand fot, — oncle & mari, — de faire
En famille aux neveux pratiquer l'adultère.



LXXIX.



LESBIUS est pulcher : quid ni? quem Lesbia malit
Quam te cum tota gente, Catulle, tua.
Sed tamen hic pulcher vendat cum gente Catullum,
Si tria notorum favia reppererit.



LXXIX.

BEAU garçon, Lesbius ! Oui-dà, puisque Lesbie
 L'aime bien mieux que toi, Catulle, & tous les tiens...
 Qu'il vende, lui si beau, Catulle & tous les siens,
 S'il trouve trois baisers de bonne compagnie !



LXXX.



UID dicam, Gelli, quare rosea ista labella
Hiberna fiant candidiora nive,
Mane domo cum exis & cum te octava quiete
E molli longo suscitatur hora die ?

5 Nescio quid certe est : an vere fama susurrat
Grandia te medii tenta vorare viri ?
Sic certe est : clamant Victoris rupta miselli
Illic, & emulso labra notata sero.



LXXX.

DIS-MOI donc, Gellius, pourquoi tes lèvres roses
Prennent plus de blancheur que les neiges d'hiver,
Quand tu fors le matin, ou bien à ton lever
Vers huit heures, alors qu'aux longs jours tu reposes ?
Je ne fais. Est-il vrai, comme on l'a chuchoté,
Que tu consens parfois à d'infâmes services ?
Oui, tout le dit bien haut, — Victor, pauvre éreinté,
Et ta lèvre où l'on voit les traces d'affreux vices !



LXXXI.



EMONE in tanto potuit populo esse, Juventi,
Bellus homo, quem tu diligere inciperes,
Præterquam iste tuus moribunda a sede Pisauri
Hospes inaurata pallidior statua,

5 Qui tibi nunc cordi est, quem tu præponere nobis
Audes, & nescis quod facinus facias.



LXXXI.

NE pouvais-tu trouver, Juventius, parmi
Tout ce peuple un beau gars pour ton premier ami,
Au lieu de prendre au fond d'un lieu mortel, Pifaure,
Cet étranger jauni comme un bronze qu'on dore ?
C'est l'élû de ton cœur ! Tu l'oses aimer mieux
Que nous ! Sais-tu combien ton crime est odieux ?



LXXXII.

QUINTI, si tibi vis oculos debere Catullum,
Aut aliud siquid carius est oculis,
Eripere ei noli, multo quod carius illi
Est oculis seu quid carius est oculis.



LXXXII.



UINTIUS, si tu veux qu'il te doive les yeux,
Ou tel bien qui peut être encor plus précieux,
Ne va pas à Catulle arracher ce qu'il aime
Cent fois plus que ses yeux ou que ce bien suprême!



LXXXIII.



ESBIA mi præsente viro mala plurima dicit :

Hæc illi fatuo maxima letitia est.

Mule, nihil sentis. Si nostri oblita taceret,

Sana esset: nunc quod gannit & obloquitur,

5 *Non solum meminit, sed quæ multo acrior est res,*

Irata est, hoc est, uritur & coquitur.



LXXXIII.

ON mari là, Lesbie est pour moi fort mauvaïse
En ses propos : de quoi le sot ne se tient d'aïse.
Mulet, tu n'y vois rien ! Le silence, voilà
L'oubli, la guérison. Parler, railler, c'est là
Signe qu'on se souvient. Et c'est bien pis encore,
Sa colère : l'amour la brûle & la dévore.



LXXXIV.



COMMODA dicebat, si quando commoda vellet

Dicere, & insidias Arrius insidias,

Et tum mirifice sperabat se esse locutum,

Cum quantum poterat dixerat insidias.

5 Credo, sic mater, sic Liber avunculus ejus,

Sic maternus avus dixerat atque avia.

Hoc misso in Syriam requierant omnibus aures:

Audibant eadem hæc leniter & leviter,

Nec sibi postilla metuebant talia verba,

10 Cum subito affertur nuntius horribilis,

Ionios fluctus, postquam illuc Arrius isset,

Jam non Ionios esse, sed Hionios.



LXXXIV.

RRIUS prononçait *Chommode* pour *Commode*,
Hembûche pour *Embûche* : il s'était figuré
Parler d'autant mieux à la mode,
Qu'il aurait plus longtemps sur *Hembûche* aspiré.
La mère avait, je crois, des manières pareilles,
L'oncle Liber, & tous les aïeux maternels.
On l'envoie en Syrie; & voilà nos oreilles
En paix, n'entendant plus que mots doux, naturels,
Nous ne redoutions plus cette cacophonie...
Quand tout-à-coup un bruit effroyable est lancé :
Sur la mer d'Ionie Arrius a passé, —
Et la mer d'Ionie est mer de *Hionie* !



LXXXV.



*DI & amo. Quare id faciam, fortasse requiris.
Nescio, sed fieri sentio et excrucior.*



LXXXV.



E hais, & j'aime. — Est-il possible? vas-tu dire. —
Je ne fais. Je le fens, & mon cœur se déchire.



LXXXVI.



UINTIA formosa est multis, mihi candida, longa,
Recta est. Hæc ego sic singula confiteor,
Totum illud formosa nego : nulla venustas,
Nulla in tam magno est corpore mica salis.
5 Lesbia formosa est, quæ cum pulcherrima tota est,
Tum omnibus una omnes surripuit Veneres.



LXXXVI.

UINTIE est pour plus d'un belle. Elle me paraît
Blanche, grande, bien faite : en détail, je le passe.
L'ensemble une beauté ? Que nenni. Point de grâce ;
Dans un aussi grand corps nul piquant, nul attrait.
La belle, c'est Lesbie : en tout c'est la plus belle,
Tout charme à toute femme est dérobé par elle.



LXXXVII.



ULLA potest mulier tantum se dicere amatam
Vere, quantum a me Lesbia amata mea es.
Nulla fides ullo fuit umquam fœdere tanta,
Quanta in amore tuo ex parte reperta mea est.
Nunc est mens diducta tua, mea Lesbia, culpa,
Atque ita se officio perdidit ipsa suo,
Ut jam nec bene velle queat tibi, si optima fias,
Nec desistere amare, omnia si facias.



LXXXVII.

JAMAIS femme n'a pu se dire aussi chérie,
D'un cœur vrai, que par moi tu le fus, ma Lesbie ;
Jamais ne fut gardée en un pacte la foi,
Autant qu'en notre amour elle le fut par moi.
Vois par tes torts mon âme en deux sens torturée,
Lesbie, & d'un excès d'amour même égarée :
Tu reviendrais au bien, je ne peux t'estimer, —
Dans le mal tout entière, il me faudrait t'aimer !



LXXVI.

IQUA recordanti benefacta priora voluptas
Est homini, cum se cogitat esse pium,
Nec sanctam violasse fidem, nec fœdere in ullo
Divum ad fallendos numine abusum homines,

- 5 Multa parata manent in longa ætate, Catulle,
Ex hoc ingrato gaudia amore tibi.
Nam quæcumque homines bene cuiquam aut dicere possunt,
Aut facere, hæc a te dictaque factaque sunt :
Omniaque ingrata perierunt credita menti.
- 10 Quare jam te cur amplius excrucies ?
Quin tu animo offirmas atque istinc teque reducis
Et dis invitis desinis esse miser ?
Difficile est longum subito deponere amorem.
Difficile est, verum hoc qua lubet efficias.
- 15 Una salus hæc est, hoc est tibi pervincendum :
Hoc facias, siue id non pote siue pote.
O di, si vestrum est misereri, aut si quibus umquam
Extremam jam ipsa morte tulistis opem,
Me miserum aspiciate, & si vitam puriter egi,
- 20 Eripite hanc pestem perniciemque mihi, •

LXXVI.

 IL est une douceur au souvenir du bien, —
A songer que, pieux, on n'a jamais pour rien
Violé la foi fainte, ou, jurant que l'on aime,
Pour tromper les humains abusé des Dieux même, —
Catulle, il t'est gardé jusqu'au déclin du jour
Plus d'une joie au fond de ce stérile amour.
Tout ce que l'homme peut dire ou faire de tendre,
Tu l'as dit, tu l'as fait; & rien n'a pu te rendre
Cette âme ingrate, & tout s'est perdu vainement.
A quoi bon déformais prolonger ton tourment?
Affermis donc ton cœur, & retourne en arrière.
Les Dieux ne veulent pas! C'est assez de misère.
Briser un long amour d'un coup est malaisé;
C'est malaisé, — pourtant il faut qu'il soit brisé.
Ton seul salut est là, triompher de toi-même.
Qu'il soit possible ou non, tente l'effort suprême.
O Dieux, si vous avez pitié, si vous aidez
Ceux qui sont sur le point de périr, regardez
Mon malheur! Si ma vie a toujours été pure,
Otez-moi ce fléau, cette affreuse souillure,

Quæ mihi surrepens imos ut torpor in artus

Expulit ex omni pectore lætities.

Non jam illud quæro, contra me ut diligat illa,

Aut, quod non potis est, esse pudica velit :

25 *Ipsæ valere opto & tætrum hunc deponere morbum.*

O di, reddite mi hoc pro pietate mea.



Froid poison jusqu'au fond des os qui s'est glissé,
Et par quoi tout bonheur de mon âme est chassé.
Je ne demande plus, elle aussi, qu'elle m'aime,
Qu'elle ait de la pudeur : eh ! le peut-elle même ?
Je veux guérir, chasser ce mal horrible... O Dieux !
Accordez cette grâce à mon zèle pieux !



LXXXVIII.



UID facit is, Gelli, qui cum matre atque sorore
Prurit & abjectis pervigilat tunicis ?
Quid facit is, patrum qui non sinit esse maritum ?
Ecqui scis quantum suscipiat sceleris ?
Suscipit, o Gelli, quantum non ultima Tethys
Nec genitor Nympharum abluit Oceanus :
Nam nihil est quicquam sceleris, quo prodeat ultra,
Non si demisso se ipse voret capite.



LXXXVIII.

AIS-TU donc, Gellius, ce que fait l'être infâme
Qui fouille dans ses nuits mère & sœur ? Sais-tu bien
Ce que fait celui qui vole à l'oncle sa femme ?
Oui, fais-tu ce qu'il fait, quel forfait est le sien ?
Un forfait, Gellius, que l'Océan, le père
Des Nymphes, ni Téthys, ne pourraient point laver :
Au-delà dans le crime il n'est rien qu'il pût faire,
Sur lui-même osât-il ce qu'on n'ose rêver.



LXXXIX.



ELLIUS est tenuis : quid ni ? cui tam bona mater

Tamque valens vivat tamque venusta soror

Tamque bonus patruus tamque omnia plena puellis

Cognatis, quare is desinat esse macer ?

5 Qui ut nihil attingit, nisi quod fas tangere non est,

Quantumvis quare sit macer invenies.



LXXXIX.



ELLIUS est fluet. Une mère à chérir
Si bonne & si robuste ! Une sœur si jolie !
Un oncle si parfait ! La famille remplie
De fillettes ! Peut-il vraiment ne pas maigrir ?
Par ses amours (il n'a de goût que pour l'inceste)
Sa maigreur se comprend & s'explique de reste.



XC.



*ASCATUR magus ex Gelli matrisque nefando
Conjugio & discat Persicum aruspicium :
Nam magus ex matre & gnato gignatur oportet,*

Si vera est Persarum impia religio,

5 *Gnavus ut accepto veneretur carmine divos*

Omentum in flamma pingue liquefaciens.



XC.

QUE Gellius de son monstrueux mariage
Ait, pour être aruspice ainsi qu'en Perse, un mage !
Si des Perses le culte impie est vérité,
Le mage naît du fils par la mère enfanté,
Pour qu'auprès de ses Dieux son hymne trouve grâce,
Lorsque sa main fait fondre aux flammes la chair grasse !



XCI.



NON ideo, Gelli, sperabam te mihi fidum
In misero hoc nostro, hoc perduto amore fore,
Quod te cognossem bene constantemve putarem
Aut posse a turpi mentem inhibere probro,
5 Sed neque quod matrem nec germanam esse videbam
Hanc tibi, cujus me magnus edebat amor.
Et quamvis tecum multo conjungerer usu,
Non satis id causæ credideram esse tibi.
Tu satis id duxti: tantum tibi gaudium in omni
10 Culpa est, in quacumque est aliquid sceleris.



XCI.

NON, Gellius, si j'ai cru que ton amitié
D'un triste & fol amour peut-être aurait pitié,
Ce n'est pas te sachant l'âme bonne & fidèle,
Capable de chasser une honte loin d'elle.
Mais celle dont l'amour dévorait tout mon cœur
N'était, je le savais, ta mère ni ta sœur;
Et je ne pensais pas l'amitié qui nous lie
Un motif suffisant pour toi de tromperie.
Toi, tu l'as trouvé tel : tant tu goûtes d'attrait
Dans tout mal, où quelque air de crime t'apparaît!



XCII.



LESBIA mi dicit semper male nec tacet umquam
De me : Lesbia me dispeream nisi amat.
Quo signo ? Quia sunt totidem mea : deprecor illam
Assidue, verum dispeream nisi amo.



XCII.



LESBIE à tout propos m'attaque sans tarir.
 Lesbie, en attendant, m'aime, — ou je veux mourir !
 La preuve ? Eh ! j'en suis là : je la maudis moi-même,
 Et cependant, je veux mourir, si je ne l'aime !



XCIII.



*N*IL nimium studeo Cæsar tibi velle placere,
Nec scire utrum sis albus an ater homo.



XCIII.



César, je n'ai pas trop souci de te plaire !
Es-tu blanc ? es-tu noir ? Il ne m'importe guère !



XCIV.



MENTULA mæchatur. Mæchatur mentula ; certe.

Hoc est, quod dicunt, ipsa olera olla legit.



XCIV.



MENTULA fait l'amour : ainsi le veut son nom.
« Les choux à la marmite », est-ce pas le dicton ?



XCV.



ZMYRNA mei Cinnae nonam post denique messē
Quam cœpta est nonamque edita post hiemem,
Milia cum interea quingenta Hortensius uno

-
5 *Zmyrna* cavae Satrachi penitus mittetur ad undas,
 Zmyrnam cana diu sæcula pervoluent.
At *Volusi* annales *Paduam* morientur ad ipsam
 Et laxas scombris sæpe dabunt tunicas.
Parva mei mihi sint cordi monumenta sodalis,
10 At *populus* tumido gaudeat *Antimacho*.



XCV.

LA *Smyrne* qui lui prit neuf étés, neuf hivers,
Mon Cinna la publie enfin ! Quant aux ouvrages
D'Hortensius, par an c'est cinq cent mille vers.

.....
Jusqu'au creux Satrachus la *Smyrne* ira ; les âges
Vieilliront sans cesser de feuilleter ses pages.
Mais de Volusius les Annales mourront
Près du Pô, d'ample robe aux scombres ferviront...
Ce que fait mon ami n'est pas grand : cela dure.
Au vulgaire, Antimaque avec sa bouffissure !



XCVI.



1 quicquam muteis gratum acceptumve sepulcris

Accidere a nostro, Calve, dolore potest,

Quo desiderio veteres renovamus amores

Atque olim missas flemus amicitias,

5 Certe non tanto mors inmaturo dolori est

Quintiliæ, quantum gaudet amore tuo.



XCVI.

 IL est quelque plaisir, Calvus, quelque douceur
Pour les tombeaux muets à voir notre douleur,
Les regrets par lesquels les amours sont rendues,
Les pleurs que nous donnons aux amitiés perdues,
Quintilia souffrit de ne vivre qu'un jour
Bien moins, qu'elle ne sent de joie à ton amour!



XCVII.



NON (ita me di ament) quicquam referre putavi,
 Utrumne os an culum olfacerem AEmilio.
 Nilo mundius hoc, niloque inmundior ille,
 Verum etiam culus mundior & melior :

- 5 Nam sine dentibus est : os dentis sesquipedalis,
 Gingivas vero ploxeni habet veteris,
 Præterea rictum qualem diffusus in æstu
 Meientis mulæ cunnus habere solet.
 Hic futuit multas et se facit esse venustum,
 10 Et non pistrino traditur atque asino ?
 Quem si qua attingit, non illam posse putemus
 AEgroti culum lingere carnificis ?



XCVII.

ME pardonnent les Dieux, mais je ne saurais dire
Du corps d'Æmilus ce qu'il vaut mieux flairer.
Bouches du haut, du bas, rien n'est plus fâle & pire.
La plus propre est en bas, c'est celle à préférer :
Elle n'a pas de dents. L'autre a des dents énormes,
Pour gencives de vrais tiroirs d'un vieux bahut,
Un rictus qu'on dirait par ses largeurs difformes
La vulve d'une mule alors qu'elle est en rut.
Cet homme a force amours ; il se croit agréable.
Que ne le mène-t-on avec l'âne au moulin ?
Celle qui toucherait un tel être est capable
De servir dans ses goûts quelque bourreau malfain !



XCVIII.

N te, si in quemquam, dici pote, putide Victi,
Id quod verbosis dicitur & fatuis.
Ista cum lingua, si usus veniat tibi, possis
Culos & crepidas lingere carpatinas.

5 Si nos omnino vis omnes perdere, Victi,
Hiscas : omnino quod cupis efficies.



XCVIII.

 puant Victius, à toi mieux qu'à personne
S'applique des bavards & des fots ce qu'on dit :
Cette langue, si l'on en veut user, n'est bonne
Qu'à lécher des fouliers de payfan, ou pis.
Si tu veux, Victius, nous prendre à tous la vie,
Bâille, & tu vas combler d'un seul coup ton envie.



XCIX.



URRIPUI tibi, dum ludis, mellite Juventi,
Suaviolum dulci dulcius ambrosia.
Verum id non impune tuli : namque amplius horam
Suffixum in summa me memini esse cruce,
5 Dum tibi me purgo nec possum fletibus ullis
Tantillum vestræ demere sævitiae.
Nam simul id factum est, multis diluta labella
Abstersti guttis omnibus articulis,
Ne quicquam nostro contractum ex ore maneret,
10 Tamquam commictæ spurca saliva lupæ.
Præterea infesto miserum me tradere Amori
Non cessasti omnique excruciare modo,
Ut mi ex ambrosia mutatum jam foret illud
Suaviolum tristi tristius elleboro.
15 Quam quoniam pœnam misero proponis amori,
Numquam jam posthac tasis surripiam.



XCIX.

 U jeu je t'ai surpris, charmant Juventius,
Un court baiser plus doux que la douce ambroisie.
Mais il m'a coûté cher : une heure entière & plus,
Il a fallu, cloué sur la croix, que j'expie.
Mes excuses, mes pleurs même n'ont rien ôté,
Pas la moindre parcelle, à votre cruauté.
Sitôt fait, j'ai pu voir ta lèvre en fleur, noyée
De salive, à deux mains de tes doigts effuyée,
Pour que rien n'y restât par ma bouche mouillé :
On eût dit qu'un baiser de louve t'eût souillé !
Puis au méchant Amour tu livras ma folie :
Tout genre de tourment, tu me l'as infligé.
C'est ainsi qu'un baiser aux douceurs d'ambroisie
S'est en triste ellébore, & pis encor, changé.
Toi qui punis si fort une folle tendresse,
Je n'irai plus jamais te ravir de careffe !



C.

*AELIUS Aufilenum & Quintius Aufilenam**Flos Veronensum depercutit juvenum,**Hic fratrem, ille sororem. Hoc est, quod dicitur,**Fraternum vere dulce sodalicium.*5 *Cui faveam potius ? Caeli, tibi : nam tua nobis**Per facta exhibita est unica amicitia,**Cum vesana meas torreret flamma medullas.**Sis felix, Caeli, sis in amore potens.*

C.



ÆLIUS, Quintius, — de la jeune Vérone
Fleur, — l'un d'Auflénus, l'autre d'Aufléna,
Frère & sœur, sont épris à mourir : douce & bonne
Fraternité, vraiment, que celle-là !

Pour qui mes vœux ? Pour toi, Cælius ! J'eus la preuve
De ta part d'une unique amitié dans l'épreuve,
Quand des feux insensés m'incendiaient le cœur :
Sois comblé, Cælius, d'amour & de bonheur !



CI.



ULTAS per gentes & multa per æquora vectus
Advenio has miseras, frater, ad inferias,
Ut te postremo donarem munere mortis
Et mutam nequiquam alloquerer cinerem,
5 Quandoquidem fortuna mihi tete abstulit ipsum,
Heu miser indigne frater adempte mihi.
Alloquar audiero numquam tua facta loquentem,
Numquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac : at certe semper amabo,
10 Semper mæsta tua carmina morte canam,
Qualia sub densis ramorum concinit umbris
Daulias absumpti fata gemens Itylei.
Nunc tamen interea hæc prisco quæ more parentum
Tradita sunt tristis munera ad inferias,
15 Accipe fraterno multum manantia fletu,
Atque in perpetuum, frater, ave atque vale.



CI.

PAR cent mers, cent pays, ayant porté mes pas,
Pour ces devoirs navrants, frère, ici je m'arrête.
Je veux t'offrir les dons suprêmes du trépas,
Parler, — en vain, hélas! — à ta cendre muette,
O toi que le destin a de mes bras ôté,
Frère que m'a ravi ce coup immérité!
Quoi! ne plus te parler, ne plus t'entendre faire
Tes récits, toi plus doux que la vie, ô mon frère,
Ni te revoir? Du moins toujours je t'aimerai,
Toujours en chants plaintifs vers toi je chanterai,
Comme sous la ramée & sous l'épais ombrage
Procné gémit du fort d'Itys mort avant l'âge.
Fidèle à la coutume antique des aïeux,
Je mets ma triste offrande aujourd'hui sur ta tombe :
De mes pleurs fraternels que baignée elle y tombe!
Adieu, frère! Reçois mes éternels adieux!



CII.



*l quicquam tacito commissum est fido at amico,
Cujus sit penitus nota fides animi,
Meque esse inuenies illorum jure sacratum,
Corneli, & factum me esse puta Harpocratem.*



CII.

 I jamais un ami déposa son secret
Dans un cœur que son cœur fait fidèle & discret,
C'est en moi. J'ai ce saint respect ! Oui, je m'en flatte,
Cornélius, je suis un second Harpocrate !



CIII.



U T, sodes, mihi redde decem sestertia, Silo,
Deinde esto quamvis sævus & indomitus :
Aut, si te nummi delectant, desine quæso
Leno esse atque idem sævus & indomitus.



CIII.

 IL te plaît, rends, Silo, mes dix mille sesterces,
Puis fais l'inexorable à l'aïse & le méchant;
Ou, si l'argent te va, garde donc tes commerces
D'entremetteur, mais non l'air farouche & tranchant!



CIV.



*Q*REDIS me potuisse meæ maledicere vitæ,
Ambobus mihi quæ carior est oculis ?
Non potui, nec si possem tam perditæ amarem :
Sed tu cum Tappone omnia monstra facis.



CIV.

TU crois donc que j'ai pu la maudire, ma vie,
Celle qui m'est plus chère encor que mes deux yeux?
Non, non. Eh ! l'aimerais-je alors à la folie ?
Mais pour Tappon & toi tout devient monstrueux !



CV.



MENTULA conatur Pipleum scandere montem :
Musa furcillis præcipitem eiciunt.



CV.



MENTULA veut grimper sur le mont de Pimpla...
Les Mufes, fourche en main, le font rouler de là.



CVI.



UM puero bello præconem qui videt esse,
Quid credat, nisi se vendere discupere?



CVI.



N voyant ce joli garçon près du Crieur,
Qui ne croirait qu'il est en quête d'acheteur?



CVII.

 *! quid quoi cupido optantique obtigit umquam
Insperanti, hoc est gratum animo proprie.
Quare hoc est gratum nobisque est carius auro,
Quod te restituis, Lesbica, mi cupido,
§ Restituis cupido atque insperanti ipsa refers te
Nobis. O lucem candidiore nota!
Quis me uno vivit felicior, aut magis hac res
Optandas vita dicere quis poterit?*



CVII.

UAND on obtient enfin l'objet que l'on fouhaite
Et qu'on n'espérait plus, pour l'âme quelle fête!
Voilà comment il m'est si doux, si précieux,
De te voir revenir, ô Lesbie, à mes vœux!
Tu te rends à mes vœux, contre mon espérance.
Jour propice, à marquer d'un caillou blanc! Qui donc
Est plus heureux que moi, que ma vie? Et peut-on
Rien désirer, qui soit digne de préférence?



CVIII.



1, Comini, populi arbitrio tua cana senectus
Spurcata inpuris moribus intereat,
Non equidem dubito quin primum inimica bonorum
Lingua execta avido sit data vulturio,
5 Effossos oculos voret atro gutture corvus,
Intestina canes, cetera membra lupi.



CVIII.

I ce peuple pouvait au gré de son envie,
Cominius, finir ta vieille & fâle vie,
Ta langue, dont les gens honnêtes ont les coups,
Serait jetée en proie à des vautours avides;
Au bec noir du corbeau dévorant, tes yeux vides,
Tes entrailles aux chiens, & tout le reste aux loups!



CIX.

 OCUNDUM, mea vita, mihi proponis amorem
Hunc nostrum inter nos perpetuumque fore.
Di magni, facite, ut vere promittere possit,
Atque id sincere dicat & ex animo,
5 Ut liceat nobis tota producere vita
Alternum hoc sanctæ fœdus amicitiae.



CIX.

LE doux amour qui nous unit, ma vie,
Doit entre nous, dis-tu, vivre éternellement.
Faites que sa promesse, ô Dieux puissants, la lie,
Qu'elle parle du fond du cœur sincèrement !
Et puissions-nous ainsi d'une tendresse sainte
Garder jusqu'à la mort l'indissoluble étreinte !



CX.



UFILENA, bonæ semper laudantur amicæ:
Accipiunt pretium, quæ facere instituunt.
Tu quod promisti, mihi quod mentita inimica es,
Quod nec das & fers sape, facis facinus.
5 Aut facere ingenuæ est, aut non promissæ pudicæ,
Aufilena, fuit : sed data corripere
Fraudando est facinus plus quam meretricis avaræ,
Quæ sese toto corpore prostituit.



CX.

TOUJOURS, Aufilena, les fidèles maîtresses
Furent en grand honneur : d'autres se font payer ;
Toi, tu promis, & mens, cruelle, à tes promesses.
Prendre & ne rien donner est un honteux métier.
Loyale, tout tenir, — sage, ne rien promettre,
Aufilena, c'est bon ! Mais prendre, & puis nier ?
L'avidé courtisane agit moins mal peut-être,
Prostituant son corps à tous & tout entier !



CXI.

UFILENA, viro contentam vivere solo,
Nuptarum laus e laudibus eximiis :
Sed cuius quamvis potius succumbere par est,
Quam matrem fratres efficere ex patruo.



CXI.

UFILÉNA, rester à son époux fidèle
Pour la femme est toujours la gloire la plus belle.
Mais mieux vaut se livrer encore à tous venants
Qu'avec son oncle avoir ses cousins pour enfants.



CXII.



MULTUS homo es, Naso, neque tecum multus homo est qui
Descendit : Naso, multus es & pathicus.



CXII.

TU fers beaucoup de gens ; peu te fervent, Nafon.
Tu fers beaucoup de gens, et n'es qu'un vil giton.



CXIII.



ONSULE Pompeio primum duo, Cinna, solebant
Macillam : factō consule nunc iterum
Manjerunt duo, sed creverunt milia in unum
Singula. Fecundum semen adulterio.



CXIII.

POMPÉE, à son premier consulat, ne vit guère,
Cinna, que deux amants à Mucilla; les deux,
Au second, font restés; deux mille ont pouffé d'eux.
C'est un germe fécond vraiment que l'adultère!



CXIV.



FRMANUS saltus non falso, Mentula, dives
Fertur, qui tot res in se habet egregias,
Aucupium, omne genus piscis, prata, arva ferasque
Nequiquam : fructus sumptibus exuperat.
5 Quare concedo fit dives, dum omnia desint.
Saltum laudemus, dum modo eo ipse egeat.



CXIV.

TA terre de Firmum est riche, ô Mentula!
On le dit, & c'est vrai. Que de trésors elle a,
Prés, champs, fauves, gibier, poissons de toute sorte!
A quoi bon? Tout cela, la dépense l'emporte.
Riche? Il l'est, soit, mais si tout cela n'est pas sien.
Terre à vanter vraiment, pourvu qu'on n'en ait rien!



CXV.



MENTULA habes instar triginta jugera prati,
Quadraginta arvi : cetera sunt maria.
Cur non divitiis Cræsum superare potis fit
Uno qui in saltu totmoda possideat,
5 Prata, arva, ingentis silvas saltusque paludesque
Usque ad Hyperboreos & mare ad Oceanum?
Omnia magna hæc sunt, tamen ipse es maximus ultro,
Non homo, sed vero mentula magna minax.



CXV.

TU possèdes quarante arpents ensemencés,
Mentula, trente en prés, d'eaux une mer immense.
Tu surpasses vraiment Crésus en opulence,
Toi qui dans un seul bien possèdes entassés
Vastes bois, prés, taillis, champs, marais qui s'étendent
Jusqu'à l'Hyperborée & jusqu'à l'Océan!
C'est bien grand : lui, l'est plus que ces choses si grandes.
Homme? Non : vrai phallus énorme & menaçant.



CXVI.



SAEPE tibi studioso animo venante requirens
Carmina uti possem mittere Battiadæ,
Qui te lenirem nobis, neu conarere
Telis infestum mittere in usque caput,
5 Hunc video mihi nunc frustra sumptum esse laborem,
Celli, nec nostras hic valuisse preces.
Contra nos tela ista tua evitamus amictu:
At fixus nostris tu dabis supplicium.



CXVI.

 'Al fouvent, Gellius, mis mon esprit en quête
De vers de Callimaque à t'envoyer, cherchant
A t'adoucir à mon égard, méchant,
A détourner les traits qui menaçaient ma tête.
Mes efforts sont restés, je le vois, sans effet,
Et mes prières n'ont rien fait.
Mais, bah ! de mon manteau je pare tes piquûres :
Toi, va, mes traits t'ont bien cloué sous leurs bleffures !





TABLES



INDEX

PRÉFACE	VII
VIE DE CATULLE	XXI

C. VALERI CATULLI LIBER. 1

I ^a . Quoi dono lepidum novum libellum	2
I ^b . Si qui forte mearum ineptiarum	4
II. Paffer, deliciæ meæ puellæ	6
III. Lugete, o Veneres Cupidinesque	8
IV. Phaselus ille, quem videtis, hospites	10
V. Vivamus, mea Lesbia, atque amemus	14
VI. Flavi, delicias tuas Catullo	16
VII. Quæris, quot mihi basiationes	18
VIII. Miser Catulle, definas ineptire	20
IX. Verani, omnibus e meis amicis	22
X. Varus me meus ad suos amores	24
XI. Furi & Aureli, comites Catulli	28
XII. Marrucine Afini, manu sinistra	32
XIII. Cenabis bene, mi Fabulle, apud me	34



TABLE

PRÉFACE.....	VII
VIE DE CATULLE.....	XXI

LES POÉSIES DE CATULLE. 1

I ^a . Mon petit livre, à qui l'offrir, pimpant d'ef- prit.....	3
I ^b . Par fortune, entre vous, si pour mes baga- telles.....	5
II. Moineau, délices de ma belle.....	7
III. Grâces, en deuil ! Amours, pleurez.....	9
IV. Voyez-le là, voyez, mes hôtes, ce navire...	11
V. Vivons, ma Lesbie, aimons-nous.....	15
VI. Flavius, tu dirais à Catulle à coup sûr.....	17
VII. Ainsi tu demandes, Lesbie.....	19
VIII. Catulle, infortuné, laisse là ta folie.....	21
IX. Entre tous mes amis toi cent fois préféré...	23
X. Un jour l'ami Varus, comme il me rencon- trait.....	25
XI. Sans doute, Aurélius, Furius, je le fais.....	29
XII. O Marrucin, Afinius, ta main.....	33
XIII. Mon Fabullus, s'il plaît aux Dieux.....	35

XIV. <i>Nei te plus oculis meis amarem.....</i>	36
XV. <i>Commendo tibi me ac meos amores.....</i>	40
XVI. <i>Pedicabo ego vos & irrumabo.....</i>	42
XVII. <i>O Colonia, quæ cupis ponte ludere longo....</i>	44
XVIII. — XIX. — XX. — <i>Inter Priapea dimissa.</i>	
XXI. <i>Aureli, pater effuritionum.....</i>	48
XXII. <i>Suffenus iste, Vare, quem probe nosti.....</i>	50
XXIII. <i>Furei, quoi neque servos est neque arca.....</i>	52
XXIV. <i>O qui flosculus es Juventiorum.....</i>	56
XXV. <i>Cinæde Thalle, mollior cuniculi capillo.....</i>	58
XXVI. <i>Furi, villula vestra non ad Austri.....</i>	60
XXVII. <i>Minister vetuli puer Falerni.....</i>	62
XXVIII. <i>Pisonis comites, cohors inanis.....</i>	64
XXIX. <i>Quis hoc potest videre, quis potest pati.....</i>	66
XXX. <i>Alfene inmemor atque unanimis false sodalibus</i>	70
XXXI. <i>Pæniſularum Sirmio, inſularumque.....</i>	72
XXXII. <i>Amabo, mea dulcis Ipſithilla.....</i>	74
XXXIII. <i>O furum optime balneariorum.....</i>	76
XXXIV. <i>Dianæ sumus in fide.....</i>	78
XXXV. <i>Poetæ tenero, meo ſodali.....</i>	82
XXXVI. <i>Annales Voluſi, cacata charta.....</i>	84
XXXVII. <i>Salax taberna voſque contubernales.....</i>	86
XXXVIII. <i>Male eſt, Cornifici, tuo Catullo.....</i>	88
XXXIX. <i>Egnatius, quod candidos habet dentes.....</i>	90
XL. <i>Quænam te mala mens, miſelle Ravide.....</i>	92

TABLE.

c

XIV.	Si je ne t'aimais plus vraiment que mes yeux même	37
XV.	En mes amours c'est moi que je te recom- mande.....	41
XVI.	Je vous ferai tâter de ma virilité.....	43
XVII.	Tu rêves, Colonie, un pont large où t'ébattre.	45
XVIII.	— XIX. — XX. — <i>Restitués aux Priapea.</i>	
XXI.	Aurélius, ô roi des affamés.....	49
XXII.	Varus, ce Suffénus, que tu dois bien con- naître.....	51
XXIII.	Furius, tu n'as rien, ni coffre, ni valet	53
XXIV.	Fleur des Juventius, le plus charmant peut- être.....	57
XXV.	Lafcif Thallus, plus mou que le poil d'un lapin.	59
XXVI.	Furius, je vois bien ta petite villa.....	61
XXVII.	Jeune échanfon du vieux Falerne, verse-moi.	63
XXVIII.	Compagnons de Pifon, vous qui nous re- venez.....	65
XXIX.	Qui peut le supporter? Qui fans douleur verra	67
XXX.	Oublieux Alfénus, félon aux amitiés	71
XXXI.	Sirmio, perle des presqu'îles.....	73
XXXII.	Ma douce Ipsithilla, par grâce, que j'obtienne	75
XXXIII.	Roi des voleurs de bains, Vibennius le père.	77
XXXIV.	Nous, de Diane les fidèles.....	79
XXXV.	Va chez mon compagnon, le doux poète aimant.....	83
XXXVI.	Vers de Volufius, véritable excrément.....	85
XXXVII.	Vil bouge, un peu plus loin que les Jumeaux bâti	87
XXXVIII.	Oui, Cornificius, bien mal va ton Catulle...	89
XXXIX.	Parce que la blancheur de tes dents est no- toire	91
XL.	Quelle malencontreuse & mauvaise pensée..	93

XL I. <i>Ameana puella defututa</i>	94
XL II. <i>Adeste, hendecasyllabi, quot estis</i>	96
XL III. <i>Salve, nec minimo puella naso</i>	100
XL IV. <i>O funde noster seu Sabine seu Tiburs</i>	102
XL V. <i>Acmen Septimius suos amores</i>	104
XL VI. <i>Jam ver egelidos refert tepores</i>	108
XL VII. <i>Porci & Socraton, duæ sinistrae</i>	110
XL VIII. <i>Mellitos oculos tuos, Juventi</i>	112
XL IX. <i>Disertissime Romuli nepotum</i>	114
L. <i>Hesterno, Licini, die otiosi</i>	116
L I ^a . <i>Ille mi par esse deo videtur</i>	118
L I ^b . <i>Orium, Catulle, tibi molestum est</i>	120
L II. <i>Quid est, Catulle? Quid moraris emori?</i>	122
L III. <i>Risi nescio quem modo e corona</i>	124
L IV. <i>Othonis caput oppido pusillum</i>	126
L V. <i>Oramus, si forte non molestum est</i>	128
L VI. <i>O rem ridiculam, Cato, & jocosam</i>	132
L VII. <i>Pulcre convenit improbis cinædis</i>	134
L VIII. <i>Cæli, Lesbia nostra, Lesbia illa</i>	136
L IX. <i>Bononiensis Rufa Rufulum fellat</i>	138
L X. <i>Num te læna montibus Libystinis</i>	140
L XI. <i>Collis o Heliconii</i>	142
L XII. <i>Vesper adest, juvenes, consurgite : Vesper</i> <i>Olympo</i>	164
L XIII. <i>Super alta vectus Attis celeri rate maria</i>	172
L XIV. <i>Peliaco quondam prognata vertice pinus</i>	180
L XV. <i>Esti me affiduo confectum cura dolore</i>	214
L XVI. <i>Omnia qui magni dispexit lumina mundi</i>	216

TABLE.

g

XLII.	Pour ce corps tout entier profitué, de moi..	95
XLIII.	Hendécasyllabes, à moi!	97
XLIII.	O la fille, salut! Tu n'as pas le nez fin....	101
XLIV.	O ma terre, qu'es-tu, Sabine ou Tiburtine?.	103
XLV.	Serrant contre son cœur son Acmé, ses amours	105
XLVI.	Le froid s'en va, voici les tiédeurs du Prin- temps	109
XLVII.	Socraton, & toi, Porcius, bras maudits.....	111
XLVIII.	Sur tes doux yeux de miel que ne puis-je poser	113
XLIX.	O le plus éloquent des neveux de Romule..	115
L.	Hier, Licinius, tous les deux de loisir.....	117
L ^a .	Il me semble le pair d'un Dieu, que dis-je? même	119
L ^b .	L'oïfiveté, Catulle, ah! qu'elle t'est mauvaïse!	121
LII.	Catulle, qu'attends-tu pour mourir? Nonius.	123
LIII.	J'en ai bien ri. Tantôt, dans l'auditoire, comme	125
LIV.	Tout grêle est le crâne d'Othon.....	127
LV.	Si ce n'est indiscret & si tu ne t'en fâches..	129
LVI.	O le bon tour, Caton! la bonne farce à dire!	133
LVII.	Le bel accouplement que font ces deux in- fâmes	135
LVIII.	Cælius! ma Lesbie, oui, ma chère Lesbie..	137
LIX.	A Rufulus Rufa vend un plaisir infâme.....	139
LX.	Sans doute une lionne, aux gorges de Libye.	141
LXI.	Du mont Hélicon habitant divin.....	143
LXII.	Vesper vient. Jeunes gens, debout. Au ciel la main	165
LXIII.	Attis franchit les mers sur un vaisseau rapide	173
LXIV.	Jadis, les pins enfants du Pélion tentèrent..	181
LXV.	L'angoisse, le chagrin qui m'accablent sans trêves.....	215
LXVI.	Lui qui fait tous les feux du vaste firmament.	217

LXVII.	O dulci jocunda viro, jocunda parenti.	224
LXVIII ^a .	Quod mihi fortuna casuque oppressus acerbo. .	228
LXVIII ^b .	Non possum reticere, deæ, qua me Allius in re.	232
LXIX.	Noli admirari, quare tibi femina nulla.	242
LXX.	Nulli se dicit mulier mea nubere malle.	244
LXXI.	Siqui jure bono facer alarum obstitit hircus. .	246
LXXII.	Dicebas quondam solum te nosse Catullum. . .	248
LXXIII.	Define de quoquam quicquam bene velle mereri	250
LXXIV.	Gellius audierat patruum objurgare solere. . .	252
LXXVII.	Rufe, mihi frustra ac nequiquam credite amice.	254
LXXXVIII.	Gallus habet fratres, quorum est lepidissima conjunx.	256
LXXIX.	Lesbius est pulcher: quid ni? quem Lesbia malit	258
LXXX.	Quid dicam, Gelli, quare rosea ista labella. . .	260
LXXXI.	Nemone in tanto potuit populo esse, Juventi. .	262
LXXXII.	Quinti, si tibi vis oculos debere Catullum. . .	264
LXXXIII.	Lesbia mi præsente viro mala plurima dicit. . .	266
LXXXIV.	Chommoda dicebat, si quando commoda vellet. .	268
LXXXV.	Odi & amo. Quare id faciam, fortasse re- quiris.	270
LXXXVI.	Quintia formosa est multis, mihi candida, longa	272
LXXXVII.	Nulla potest mulier tantum se dicere amatam. .	274
LXXXVI.	Siqua recordanti benefacta priora voluptas. . .	276
LXXXVIII.	Quid facit is, Gelli, qui cum matre atque sorore	280
LXXXIX.	Gellius est tenuis: quid ni? cui tam bona mater.	282
XC.	Nascatur magus ex Gelli matrisque nefando. .	284
XCI.	Non ideo, Gelli, sperabam te mihi fidum. . .	286
XCII.	Lesbia mi dicit semper male nec tacet umquam	288
XCIII.	Nil nimium studeo Cæsar tibi velle placere. . .	290
XCIV.	Mentula mæchatur. Mæchatur mentula; certe. .	292
XCV.	Zmyrna mei Cinnæ nonam post denique messem.	294

LXVII.	Porte douce au mari complaisant, douce au père.....	225
LXVIII ^a .	Frappé par le destin, accablé de douleurs...	229
LXVIII ^b .	Je ne peux d'Allius, Mufes, taire l'appui...	233
LXIX.	Ne fois point étonné, Rufus, qu'aucune femme	243
LXX.	Ma maîtresse le dit, rien ne vaut mon amour.	245
LXXI.	Si quelqu'un dut loger bouc maudit sous l'aisselle	247
LXXII.	Catulle eut seul jadis, difais-tu, ta tendresse.	249
LXXIII.	Cessez de croire enfin qu'on oblige personne.	251
LXXIV.	Gellius connaissait son oncle rude au blâme.	253
LXXVII.	O Rufus, ton ami crut donc à tort en toi?..	255
LXXVIII.	Gallus a, vous savez, deux frères : l'un possède	257
LXXIX.	Beau garçon, Lesbius ! — Oui-dà, puisque Lesbie	259
LXXX.	Dis-moi donc, Gellius, pourquoi tes lèvres roses	261
LXXXI.	Ne pouvais-tu trouver, Juventius, parmi...	263
LXXXII.	Quintius, si tu veux qu'il te doive les yeux..	265
LXXXIII.	Son mari là, Lesbie est pour moi fort mauvaise.....	267
LXXXIV.	Arrius prononçait <i>Chommode</i> pour <i>Commode</i> .	269
LXXXV.	Je hais, & j'aime. — Est-il possible? vas-tu dire.	271
LXXXVI.	Quintie est pour plus d'un belle. Elle me paraît	273
LXXXVII.	Jamais femme n'a pu se dire aussi chérie...	275
LXXXVI.	S'il est une douceur au souvenir du bien ..	277
LXXXVIII.	Sais-tu donc, Gellius, ce que fait l'être infâme	281
LXXXIX.	Gellius est fluet. Une mère à chérir.....	283
XC.	Que Gellius de son monstrueux mariage....	285
XCI.	Non, Gellius, si j'ai cru que ton amitié.....	287
XCII.	Lesbie à tout propos m'attaque sans tarir...	289
XCIII.	O César, je n'ai pas trop souci de te plaire..	291
XCIV.	Mentula fait l'amour : ainsi le veut son nom.	293
XCv.	La <i>Smyrne</i> qui lui prit neuf étés, neuf hivers.	295

XCVI.	<i>Si quicquam muteis gratum acceptumve sepulcris</i>	296
XCVII.	<i>Non (ita me di ament) quicquam referre putavi</i>	298
XCVIII.	<i>In te, si in quemquam, dici pote, putide Victi.</i>	300
XCIX.	<i>Surripui tibi, dum ludis, mellite Juventi</i>	302
	C. <i>Cælius Aufilenum & Quintius Aufilenam</i>	304
	CI. <i>Multas per gentes & multa per æquora vectus.</i>	306
	CII. <i>Si quicquam tacito commissum est fido ab amico</i>	308
	CIII. <i>Aut, sodes, mihi redde decem sestertia, Silo.</i>	310
	CIV. <i>Credis me potuisse meæ maledicere vitæ</i>	312
	CV. <i>Mentula conatur Pipleum scandere montem</i> ...	314
	CVI. <i>Cum puero bello præconem qui videt esse</i>	316
	CVII. <i>Si quid quoi cupido optantique obtigit umquam.</i>	318
CVIII.	<i>Si, Comini, populi arbitrio tua cana senectus.</i>	320
	CIX. <i>Jocundum, mea vita, mihi proponis amorem</i> ...	322
	CX. <i>Aufilena, bonæ semper laudantur amicæ</i>	324
	CXI. <i>Aufilena, viro contentam vivere solo</i>	326
	CXII. <i>Multus homo es, Naso, neque tecum multus homo est qui</i>	328
	CXIII. <i>Consule Pompeio primum duo, Cinna, solebant.</i>	330
	CXIV. <i>Firmanus saltus non falso, Mentula, dives</i> ...	332
	CXV. <i>Mentula habes instar triginta jugera prati</i>	334
	CXVI. <i>Sæpe tibi studioso animo venante requirens</i> ...	336



TABLE.

k

XCVI.	S'il est quelque plaisir, Calvus, quelque douceur	297
XCVII.	Me pardonnent les Dieux, mais je ne faurais dire	299
XCVIII.	O puant Victius, à toi mieux qu'à personne.	301
XCIX.	Au jeu je t'ai surpris, charmant Juventius...	303
C.	Cælius, Quintius, — de la jeune Vérone....	305
CI.	Par cent mers, cent pays, ayant porté mes pas	307
CII.	Si jamais un ami dépôsa son secret.....	309
CIII.	S'il te plaît, rends, Silo, mes dix mille sesterces	311
CIV.	Tu crois donc que j'ai pu la maudire, ma vie	313
CV.	Mentula veut grimper sur le mont de Pimpla.	315
CVI.	En voyant ce joli garçon près du Crieur....	317
CVII.	Quand on obtient enfin l'objet que l'on souhaite.....	319
CVIII.	Si ce peuple pouvait au gré de son envie....	321
CIX.	Le doux amour qui nous unit, ma vie.....	323
CX.	Toujours, Aufléna, les fidèles maîtresses....	325
CXI.	Aufléna, rester à son époux fidèle.....	327
CXII.	Tu fers beaucoup de gens; peu te servent, Nafon	329
CXIII.	Pompée, à son premier consulat, ne vit guère	331
CXIV.	Ta terre de Firmum est riche, ô Mentula...	333
CXV.	Tu possèdes quarante arpents ensemencés..	335
CXVI.	J'ai souvent, Gellius, mis mon esprit en quête	337

